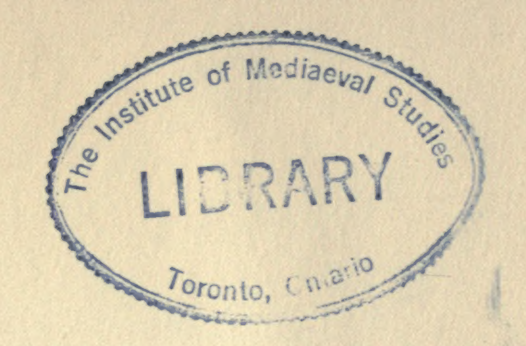



LIBRARY



LA CAMPAGNE
AVEC
THUCYDIDE

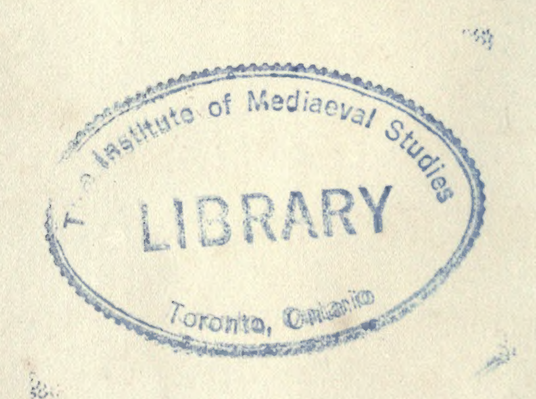
ŒUVRES DU MÊME AUTEUR

LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ. épuisé

LES HEURES DE L'ACROPOLE.

TRENTE ANS DE VIE FRANCAISE

I. *LES IDÉES DE CHARLES MAURRAS*. paru
II. *LA VIE DE MAURICE BARRÈS*...... paru
III. *LE BERGSONISME*.................. 1 vol.
IV. *UNE GÉNÉRATION*................. 1 vol.



ALBERT THIBAUDET

LA CAMPAGNE AVEC THUCYDIDE

ÉDITION ORIGINALE



PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE. 1922

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES CENT HUIT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA-NAVARRE AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C, ET SEPT CENT QUATRE-VINGT-DIX EXEMPLAIRES IN-18 JÉSUS SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE a A j, SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE I A 750, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 751 A 780, CE TIRAGE CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE.

EXEMPLAIRE 643

La moitié environ de ces pages ont paru en 1920 dans les premiers numéros de la Revue de Genève. *Presque tout le livre avait été jeté sur le papier, à l'état de notes décousues, pendant l'hiver de 1917. Les hasards de la vie militaire m'avaient procuré, chez les Anglais, le filon d'un camp vide à garder avec quatre hommes. Un premier était voué à la cuisine, un second au bois, et les deux autres employés au ravitaillement, distant de deux kilomètres. Quelques Anglais égarés nous rendaient de temps en temps visite, prenaient du thé et laissaient du tabac. Le flot militaire s'était alors retiré de ce pays de Morcourt, rendu à une solitude complète. Les cinq Robinsons restèrent là deux mois, jusqu'au moment où, le service anglais ayant pris le parti de démolir ces baraques, il n'y eut plus rien à garder. Ces croupes gelées dans le froid sec et le soleil d'hiver faisaient un beau promenoir philosophique. Le caporal, n'ayant alors aucune passion ni aucun service qui le troublassent, put convertir son étroite baraque de planches en poêle cartésien. Il crut cependant que son habit bleu exigeait que ses méditations prissent la guerre pour objet, et, comme il portait un Thucydide dans son sac, il le relut à loisir et lentement. On ne lit bien que la plume à la main : il entassa les griffonnages jusqu'au moment où l'équipe débusquée dut reprendre, sur les grandes routes et sous le ciré canari, la pioche et la massette.*

Mon ami Camille Mauclair possède dans la montagne de Grasse, entre les oliviers, un bastidon rustique que les bons lettrés connaissent bien sans le connaître : lui, ses

habitants, ses voisins et son paysage forment en effet les personnages et le décor du livre charmant de Francis de Miomandre (qui y habita longtemps), Au bon soleil. *Mauclair et Madame Mauclair l'offrirent comme lieu de repos au guerrier délivré du harnais. J'y passai les mois de mai et juin* 1919, *dans les roses, les genêts et les lucioles, et, ayant emporté mes notes avec un grand Thucydide d'Arnold, j'y rédigeai, ces deux mois, ce livre sous le néflier du Japon que les lecteurs de Francis ont respiré dans ses dialogues.*

A cette époque où l'intelligence restait en France mobilisée, je songeais qu'une revue européenne, établie en Suisse, serait nécessaire, au lendemain de la guerre, pour servir de forum à une littérature de ce genre. Et je n'étais pas seul à éprouver ce besoin, car j'appris bientôt sans surprise que Robert de Traz avait eu la même idée, et, ce qui valait mieux, qu'il la réalisait. Quand il me demanda ma collaboration pour la Revue de Genève, *je pus lui répondre que je l'avais pressentie et que je travaillais pour elle avant d'en connaître l'existence.*

Je rappelle ces circonstances simplement pour remettre autour de ce livre l'atmosphère d'aisance, de tranquillité et de liberté où il a été écrit. Je l'ai laissé tel qu'il a été rédigé en 1919, *dans un coin de Provence, pendant que les traités de Versailles et de la banlieue fondaient la nouvelle Europe. Il ne me semble pas que ces repos sous le platane, à cette époque, fussent inutiles ou interdits. Et était-il davantage mauvais de s'y préparer pendant la guerre, de les entrevoir non seulement à son horizon personnel, mais à l'horizon du monde ?*

S'il arrive à des hellénistes et à des historiens d'ouvrir mon livre, je leur demande leur indulgence. Il existe un bon ouvrage anglais sur Thucydide et l'histoire de son temps. *On en ferait un autre encore plus intéressant sur Thucydide et l'histoire de notre temps. Je n'ai nullement prétendu l'écrire. Le sujet est encore à peu près intact*

pour un historien plus pénétré des choses grecques que je ne le suis, ou mieux placé que moi dans le courant de la vie politique moderne. Ces notes sans prétention ne sauraient déflorer une si belle matière. Elles trouveraient leur meilleur succès si elles inspiraient à quelqu'un, à la fois par leurs suggestions et par leurs défauts, l'idée de la traiter dignement.



LA CAMPAGNE AVEC THUCYDIDE

Il semble qu'il y ait, comme en des œuvres d'art, une vie intérieure intense et un rayonnement indéfini dans certains apologues de l'antiquité. Apologue, allégorie, mythe, je ne sais : des histoires simples, en tout cas, qui respirent d'intelligence subtile. Je ne me souviens plus du sens que je voyais autrefois à l'histoire de la sibylle de Cumes et de ses livres, je sais seulement que ce sens me charmait, et que j'y vois aujourd'hui un sens qui, certainement, n'est pas le même, et qui me séduit et me fait songer autant que l'ancien.

On sait le conte. La Sibylle apporta un jour à Tarquin neuf livres dans lesquels était contenu l'avenir de Rome, et dont elle demandait beaucoup d'argent. Tarquin, économe, refusa. L'année suivante, elle revint, dit au roi qu'elle avait brûlé trois de ses neuf livres et lui offrit les autres pour le même prix. Tarquin la tint pour folle et la chassa. Un an après il la revit : elle avait brûlé trois livres encore, et des trois qui restaient elle voulait toujours la même somme. Tarquin alors, soit sur un bon conseil, soit de lui-même, la reconnut pour sage, lui fit compter l'argent et les trois livres furent conservés dans le Capitole : les livres sibyllins.

Les prêtres qui gardaient les livres sibyllins, pour peu qu'ils eussent le goût poétique, pouvaient proposer de nombreux thèmes à leur imagination. Les trouvant plus chers — aux deux sens du mot — d'être un reste

et un débris, éprouvèrent peut-être déjà cette poésie des ruines que les Orientaux et les Grecs ignorèrent et que les grands Latins allaient donner à l'humanité. Mais aussi, dans ces corporations de devins, où l'esprit était tendu tout entier vers le futur, où l'on contractait comme à Delphes un sens inquiet et scrupuleux de l'avenir pareil à celui du passé chez nos historiens, peut-être, en pensant aux six livres perdus, dut-on songer que cette proportion d'un tiers dans notre connaissance possible de l'avenir était à peu près normale et proportionnée à l'intelligence humaine. L'étude de l'histoire peut nous amener à conclure qu'en matière historique il y a des lois et que ce qui a été sera. Elle peut aussi nous conduire à penser que la durée historique comporte autant d'imprévisible que la durée psychologique, et que l'histoire figure un apport incessant d'irréductible et de nouveau. Les deux raisonnements sont également vrais et se mettraient face à face comme les preuves des antinomies kantiennes. Mais à la longue l'impression nous vient que dans la réalité les deux ordres auxquels ils correspondent sont mêlés indiscernablement, que ce qui est raisonnablement prévisible existe, débordé de toutes parts parce qui ne l'est point, par ce qui a pour essence de ne point l'être, que l'intelligence humaine, appliquée à la pratique, doit sans cesse faire une moyenne entre les deux tableaux, et que cette proportion d'un tiers prévisible (dépourvue de sens au point de vue théorique) constituerait une croyance pragmatique assez saine, fournirait une bonne base à la sage Descartomancie que prêche un journaliste qui n'est point du tout une bête, M. Louis Forest.

Ce tiers prévisible, fondé sur la régularité des lois de l'univers, suffit, quand nous savons l'exploiter, à

notre action et à l'enchaînement à peu près raisonnable de notre vie individuelle et sociale. Sans lui nous ne saurions vivre. Mais sans les deux tiers d'imprévisible nous ne vivrions pas davantage, ou plutôt nous vivrions à l'état de machine. La Sibylle avait dû vendre au roi de Rome plus cher encore une prévision de trois neuvièmes qu'une prévision de neuf neuvièmes. Une prévision complète de l'avenir enlèverait à notre action tout son caractère humain, vivant, tragique. Et, à notre intelligence, elle n'offrirait aucun intérêt. Nous connaîtrions deux passés, l'un en arrière, l'autre en avant. Une histoire de l'avenir, doublant l'histoire du passé, à quoi bon, alors qu'une vie d'homme, absorbée par l'histoire et oublieuse de tout le reste, arrive juste à connaître de ce passé un lambeau ou des poussières ? Le passé m'offre toujours assez de nouveau, dussè-je vivre cent ans, pour que le nouveau d'un avenir intégralement prévisible me paraisse superflu. N'imitons pas ce bachelier à qui ses professeurs avaient donné pour Sophocle une estime qui lui faisait déplorer profondément la perte de cent de ses pièces, mais n'avait pas suffi pour qu'il eût jamais consenti à lire une des sept qui nous sont demeurées. En histoire comme ailleurs, le tiers d'avenir prévisible donne du poids, un sens, une portée, à notre connaissance du passé, les deux tiers imprévisibles lui fournissent une atmosphère et des ailes.

A un certain degré de raréfaction le prévisible et l'imprévisible finissent par se confondre. Sur le chemin de l'histoire des livres sibyllins on pourrait placer ce conte d'Orient que rapporte Anatole France. Une histoire du monde, composée sur l'ordre d'un prince par tous les savants de son royaume et qui charge je ne sais combien

de chameaux, finit par s'abréger, de résumé en résumé, en cette ligne : ils vécurent, ils souffrirent, ils moururent. Elle résume aussi bien l'histoire future que l'histoire passée : un pur κτῆμα ἐς ἀεί.

***

L'histoire de la sibylle de Cumes, sa variante sur le beau proverbe delphique : la moitié est plus que le tout, me venaient souvent, pendant la guerre, à l'imagination. Lorsque j'étais obligé de limiter ma bibliothèque à ce que peut recevoir un sac de soldat, trois livres me suffisaient (six volumes qu'avec de la complaisance finissaient toujours par contenir Azor et son cortège de musettes), un Montaigne, un Virgile, un Thucydide. Un soldat de 1914 pouvait être un homme qui vit avec poésie un moment important de l'histoire, et comme à l'étape on puise dans sa main l'eau des sources, confondues ici avec des essences éternelles, en Montaigne je puisais l'eau de la vie, en Virgile l'eau de la poésie, en Thucydide l'eau de l'histoire. Les trois formes, Naïades, Nymphes ou Parques, française, latine et grecque, s'enchaînaient comme un chœur parfait autour de mon sac, et une sibylle ingénieuse m'enseignait que, reste et témoin de milliers d'autres, cette bibliothèque de trois livres était strictement d'un prix plus haut que les six et les neuf, les dix et les cent, les mille et les dix mille, aujourd'hui lointains, inexistants, brûlés.

J'ai écrit beaucoup dans les marges de tous trois (je n'ai jamais plus barbouillé de papier que pendant ces quatre ans). Les marges sont ici une façon de parler. J'écrivais sur des feuilles auxquelles j'avais bien soin

de donner la figure extérieure de lettres. L'apparence d'écrire des « mémoires » vous attirait, dans nos tribus nomades, des étonnements et des quolibets. Rien de plus naturel. Ecrire pour soi est aussi absurde, socialement, que parler tout haut à soi et pour soi. Le dialogue étant la forme normale de l'écriture, mes lignes en prenaient l'apparence. Et ce n'était point qu'une apparence. J'entrais aussi docilement dans cet habit que dans mon bourgeron ; ce sont bien des lettres à Montaigne ou à Thucydide, tous ces petits morceaux de papier que je garde dans un meuble, et d'où je tire aujourd'hui ce livre, des correspondances entre un front de guerre et un arrière de paix, entre l'aujourd'hui et l'hier, entre le moment et la chose de toujours.

Cette chose de toujours que Thucydide a voulu réaliser dans son livre, elle a reçu de cette guerre sa preuve authentique. Il est beau de voir les lignes de la guerre entre les nations épouser les lignes de la guerre entre les cités, telles que les a isolées et retracées le génie solitaire du fils d'Oloros. L'*Histoire de la Guerre du Péloponèse* cristallise comme un diamant lumineux le tiers prévisible que comportait la guerre mondiale.

Entre ce cartouche oriental du : ils vécurent, ils souffrirent, ils moururent, — et le détail innombrable, toujours nouveau de l'histoire, l'esprit grec a compris qu'il y avait place pour un raccourci à la fois généralisateur et vivant, faiseur d'ordre et créateur d'humanité. Clio comme la sibylle de Cumes, s'est arrêtée en un point, en une juste mesure digne de ce Capitole qui garde l'écrit où la sagesse la fixa. L'histoire de Thucydide développe, rend présents, vivants et ordonnés, comme des frontons du Parthénon, les thèmes éternels de la vie, de la souffrance et de la mort tels qu'il s'imposent à l'homme

constructeur, destructeur et défenseur de cités. Ils nous arrêtent en un point solide, en un foyer indestructible de l'esprit. Par eux lentement notre intelligence prend de la dureté et du poids, ainsi que les madriers et les poutres de la construction primitive sont devenus, dans le temple grec, pierre et marbre, et ont transporté intact à une matière solide et compacte le détail même des formes qu'inspira la matière encore molle et docile du bois.

CHAPITRE PREMIER

L'HISTORIEN

Thucydide, bien qu'il ait eu dès le début de la guerre l'intention de se consacrer à son histoire, écrit sans doute sur l'histoire faute de pouvoir faire l'histoire, être de l'histoire. On lui donnerait volontiers pour devise le mot de son contemporain Démocrite : λόγος σκίας ἔργου. Le discours est l'ombre de l'action. Mais la merveille de l'esprit humain ne consiste-t-elle pas à faire avec des ombres une réalité dont le corps lui-même ensuite paraîtra l'ombre ? Le dessin, selon la légende, est né du trait par lequel un homme circonscrivit un jour sur un mur l'ombre d'un corps qu'il aimait, et de ce trait autour d'une ombre naît le monde des formes éternelles.

Il a écrit sur l'histoire comme un homme d'aujourd'hui, Stendhal, par exemple, écrit sur l'amour. Rémy de Gourmont a fait des livres sur l'amour une psychologie qu'on pourrait être tenté d'appliquer à ces livres sur l'ambition que sont la plupart des ouvrages de grande histoire ou de grande politique depuis Hécatée de Milet jusqu'à Auguste Comte. « On n'écrit jamais sur l'amour en état de santé parfaite. Il faut pour cela être malade de corps ou de sentiment, éprouver des troubles physiques ou psychologiques. Un homme parfaitement

sain, jeune, fort et joyeux, fait l'amour et n'écrit pas sur l'amour ; il ne lit pas non plus de livres écrits sur l'amour. Le sujet l'intéresse comme action, et non comme dissertation. »

Attitude élégante chez l'auteur de *Sixtine* et de la *Physique de l'amour*, mais, comme toutes les affirmations de ce genre, cela n'est vrai qu'à moitié. M. Desmaisons trouverait ici de quoi répondre à M. Delarue. Cet état de santé, de jeunesse, de force et de joie parfaites, on le verra par exemple chez un jeune Anglais construit pour l'eau froide, le foot-ball et la chasse au renard ; il donne admirablement un bonheur de surface, sans dessous, et, après tout, le bonheur tout court. Aimer sans complications sentimentales fait partie de ce bonheur, y tient une place analogue à celle des autres satisfactions normales, tant physiques que morales. Qui a tiré cette destinée à la loterie ne pouvait évidemment amener un meilleur numéro. C'est là faire l'amour au sens presque tout physique où l'entend Gourmont, mais est-ce connaître l'amour, sentir l'amour, vivre l'amour, avec la signification que toute la sensibilité moderne, particulièrement française, donne à ce mot, et qu'un grammairien est par conséquent obligé de lui maintenir ? Certainement non. L'amour, tel qu'il existe pour des amants de chez nous, pour des amants français, est tout de même quelque chose d'un peu plus délicat, multiple et tourmenté. L'amour n'intéresse comme action et non comme dissertation que s'il est tout physique, et l'amour purement physique n'est peut-être comme l'individu isolé qu'une abstraction sociale. Il comporte chez tout être un minimum de cristallisation. Or, cristalliser, c'est disserter. Faire l'amour, pour un homme, c'est déjà écrire sur l'amour. Ecrire sur l'amour, c'est encore faire

l'amour, puisque c'est se souvenir, c'est espérer, et si l'on enlève de l'amour le souvenir et l'espérance, le passé et l'avenir, qu'est-ce qu'il en reste ?

Dans l'autre grande passion humaine, l'ambition, et dans la vie politique où elle s'exerce, on verrait des rapports généraux analogues. Un véritable homme politique, dirait-on ici en calquant Gourmont, gouverne et n'écrit pas sur le gouvernement, le sujet l'intéresse comme action et non comme dissertation. Évidemment, il faut faire les distinctions nécessaires. En amour, la cristallisation se sépare facilement, à l'analyse, de l'acte ou du fait sur lequel on cristallise. En politique, elle se sépare plus mal, mais il n'y a qu'à analyser plus délicatement. Ici, la cristallisation s'appelle l'imagination, comme l'imagination, dans la métaphore de Stendhal est devenue, par un fait même d'imagination cristallisatrice, la cristallisation.

Il n'y a pas de grand politique, pas plus que de grand militaire, sans imagination, sans une puissante et riche imagination. Je n'insiste pas, on l'a déjà dit et démontré : « Il ne suffit pas, écrit un général français tué pendant la guerre, d'un courage inébranlable, pour concevoir à l'instant de la défaite de Caldiero, l'étonnante manœuvre d'Arcole ; pour imaginer l'ingénieuse défensive offensive de Rivoli et cette prodigieuse embuscade d'Austerlitz. Si les campagnes et les batailles de Napoléon inspirent tant d'admiration, et semblent aux militaires de véritables œuvres d'art, c'est à cause du tour original, extraordinaire, dû à l'effort d'imagination qui les a produites, et qui les distingue des opérations conduites régulièrement, dans la voie la plus naturelle, pour les esprits ordinaires. » Ce qui est vrai de l'art de la guerre est tellement vrai de l'art politique que l'un et

l'autre, et les deux imaginations auxquelles ils correspondent, figurent les deux espèces d'un genre. On reconnaît dans le Code civil et le blocus continental des œuvres d'imagination extraordinaire : imagination précise et puissante qui réalise dans le premier cas le citoyen moderne administré, dans le second la lutte entre un empire de terre et un empire de mer. Bismarck excitait sa puissance d'imagination politique en se faisant jouer par sa femme des sonates de Beethoven. En 1866, entre Guillaume et les militaires, qui veulent une entrée triomphale et en musique dans Vienne, et Bismarck qui veut ménager l'Autriche, il y a la différence exacte entre d'honnêtes professionnels appliqués à leur tâche et un homme d'imagination vaste qui construit d'avance la figure d'une Europe centrale organisée, comme Napoléon, construisait celle d'une Europe continentale organisée. Le *Testament Politique* de Richelieu — en dehors de ses grandes imaginations de politique extérieure — nous le montre imaginant un noble, un évêque ou un bourgeois avec le même réalisme substantiel et charnu qu'un Napoléon met à se représenter au physique et au moral un soldat de son armée, que le Bismarck de la loi sur les retraites (autre œuvre de grande imagination constructrice) se représente un ouvrier allemand. Car on ne se représente bien ce qui doit être que par le jeu des mêmes facultés qui font que l'on se représente bien ce qui est.

On n'est un homme d'action que si on imagine, de même qu'on n'est un homme d'amour que si on cristallise. Sans imagination, sans cristallisation, il n'y a que le spécialiste borné et l'animal reproducteur. Mais, dans les deux ordres, l'imagination et la cristallisation, si elles sont seules, se dissipent en la même fumée. Il est

certain que Louis-Philippe manquait d'imagination, mais son gouvernement valait mieux que ceux de M. de Polignac ou des hommes de 1848, qui n'avaient guère que cela. Napoléon à Saint-Hélène, quand la captivité a ankylosé ses facultés d'action, fait de l'imagination politique extravagante à la Victor Hugo. L'amour qui n'est que cristallisation pure porte un nom, c'est l'amour platonique, qui peut se dispenser de la présence réelle de la personne, celui de Dante pour Béatrice, de Jaufré Rudel pour la comtesse de Tripoli ou de Victor Cousin pour Mme de Longueville. Alors cette cristallisation cesse à peu près d'être cristallisation amoureuse, elle devient cristallisation artistique, elle se confond peu à peu avec une véritable impuissance d'aimer. Il y a quelque chose d'analogue dans l'ordre de l'action politique et dans ce qui répond à la passion ambitieuse. C'est la politique en idée, l'ambition platonique, qui ne va pas sans l'impuissance d'agir : celle de Platon, de Rousseau, de Comte. L'imagination y est pure, comme plus haut la cristallisation, imagination constructrice qui bâtit de grandes idées comme la cristallisation de l'amour platonique construisait de belles figures. Ces idées et ces figures serviront d'ailleurs à d'autres, qui sauront en nourrir leur action et leur amour : une partie des vues politiques de Rousseau ont pu passer dans nos constitutions modernes, et le souvenir de Béatrice a, chez des milliers de couples, donné plus de finesse au véritable amour. Mais il n'y a aucune raison pour qu'on n'écrive pas sur l'amour du fonds dont on aime, sur l'action politique du fonds dont on agit. Racine écrit ses tragédies d'amour quand il commence d'aimer et les cesse quand, cessant d'aimer, il se marie. Si Stendhal ne fut

pas un grand amoureux, ce fut tout de même un vrai amoureux. On peut l'appeler au moins le Jomini de l'amour. Et quand je regarde mes contemporains, je vois l'amour tenir bien autant de place chez la moyenne de ceux qui en écrivent que chez la moyenne de ceux qui n'en écrivent pas. Ainsi et plus encore pour l'action. De grands hommes d'action et même la plupart d'entre eux, ont agi en écrivant, écrit en agissant ; une certaine écriture *imperatoria* leur est même assez commune et les tient très haut : César, Henri IV, Napoléon, Frédéric II, Bismarck. L'action et le style ne se font d'ailleurs point face chez eux, comme deux colonnes d'Hercule opposées. Entre leur action et leur style il y a un palier qui réunit tout dans une même essence, et qui leur est parole. Ils ont parlé, ce qui est chez un homme d'action agir ; et leur style est celui de la parole, non de l'écrit.

Puis, être amoureux, c'est être conduit à penser à l'amour, agir c'est être conduit à penser à l'action. Quand l'amour ou l'action sont froissés, comprimés ou heurtés, leur pensée s'impose, se formule de façon plus aiguë ; les contrariétés donnent à l'un comme à l'autre sa conscience — dites en termes bergsoniens que cette pensée est une coupe, une détente de la vie qui s'arrête, se manifeste dans cet arrêt comme l'étoile filante dans la ligne où elle se détruit, — ou transférez à la pensée ces lignes que je cueille dans le même livre de Gourmont : « Le christianisme a maté la chair comme un resserrement de roches mate un fleuve dans son cours : il a obtenu des chutes, des cascades, des bouillonnements, des tourbillons et beaucoup d'écume. » Ces chutes et ces bouillons et ces écumes sont encore de l'eau. Ainsi amour et pensée sur l'amour, action et

pensée sur l'action, ne sauraient se dissocier chez l'homme complet d'amour ni chez l'homme complet d'action.

Il n'est pas plus exact, et pour les mêmes raisons, de dire avec Gourmont : « De ce fait qu'il faut être au moins un peu malade pour écrire sur l'amour, il s'ensuit que tous les livres de ce genre sont des livres tristes, cyniques ou désenchantés. Les traités de l'amour sont rédigés avec des regrets, des désillusions, de la rage, de la mélancolie, de la rancune, de la haine, jamais de l'amour. » Mais pas du tout. Le signalement de Gourmont s'applique tout juste au livre de Senancour, qui était en effet malade et pessimiste. Il ne s'étend ni au *Phèdre* ni au *Banquet* qui sont deux traités de l'amour, ni à Stendhal, pour qui l'amour est bien la seule chose délicieuse de la vie, ni à la Physiologie de M. Bourget, ni aux deux livres sur l'Amour de M. Mauclair, ni à l'*Essai sur l'Amour* de M. Montfort, ni à la plupart des autres ouvrages de ce genre. « Tristes, cyniques, désenchantés ». Il faut bien qu'il y ait dans de tels livres mélancolie, goût de la volupté, et les alternatives d'enchantement et de désenchantement, temps faible et temps fort de ce rythme poétique ; mais Gourmont, qui écrit dans ces lignes un traité des traités sur l'amour a tout l'air de projeter lui-même sur eux cette tristesse qu'il leur reproche ensuite de projeter sur l'amour : il l'y retrouve parce qu'il l'y a mise.



Je ne croyais pas que mon détour irait si loin, mais enfin je reviens à Thucydide. Thucydide est évidemment une tête politique puissante, équilibrée, complète.

L'accident qui coupe brusquement sa destinée politique, qui le confine dans l'exil et la retraite et le concentre en réflexions et en écrits, n'altére pas (sauf probablement en ce qui concerne Cléon) la tranquillité de son jugement. Rien à peu près de ces regrets, désillusion, rage, mélancolie, rancune, haine que Gourmont croit voir dans les traités sur l'amour, et qu'il n'y a aucune raison de principe pour que nous trouvions dans les traités de l'ordre politique et historique, mais que tout de même en réalité nous y rencontrons quelquefois et même assez souvent. C'est ainsi que Platon, dans la *République*, n'aborde pas la politique avec la même joie lumineuse et profonde qu'il apportait dans le *Phèdre* et le *Banquet* aux choses de l'amour. Thucydide a écrit son histoire du même fonds dont il aurait agi s'il était resté général et homme politique, de même que Racine ou Stendhal (je ne dis pas Rousseau) écrivaient de l'amour ou sur l'amour du même fonds dont ils aimaient.

On trouvera peut-être un peu artificielle cette insistance à mettre sur le même plan deux questions fort différentes et à impliquer Thucydide dans une comparaison inhabituelle. C'était pourtant une coutume assez juste de notre psychologie classique, après Montaigne et l'auteur du *Discours sur les passions de l'Amour*, que de considérer en fonction l'un de l'autre l'amour et l'ambition, et Stendhal lui-même, élève des idéologues, n'y a pas manqué. Selon Montaigne, l'amour et l'ambition s'excluent, et quand ils sont en lutte dans une même conscience, l'un et l'autre à leur plus haut point, la seconde l'emporte toujours. Pascal les aimerait alternés, une belle vie devant commencer par l'amour et finir par l'ambition. Stendhal a montré souvent que la

grande culture amoureuse française du XVIIe et du XVIIIe siècles, dans son détail sentimental et intellectuel, son raffinement de conscience et d'analyse, sa merveilleuse histoire et sa riche littérature, chef-d'œuvre de notre civilisation, n'allait pas dans l'ancienne France sans la monarchie centralisée et l'absence de vie politique. Évidemment l'ambition et l'amour sont deux puissances du même ordre, et le même homme est apte généralement à l'une comme à l'autre : les écrits de jeunesse de Napoléon, sa vie jusqu'à la campagne d'Italie, nous le montrent capable d'une passion dévorante qui aurait sans doute été sa destinée s'il avait fait sous la monarchie sa carrière d'officier sans appui. Il faut choisir entre elles, ou la destinée choisit pour nous. Mais une belle vie d'ambition sera chez un Napoléon aussi riche, aussi infiniment nuancée que l'est une grande vie d'amour.

Une complète nature d'homme moderne (je laisse de côté l'exception des spectateurs et des philosophes) a donc le choix entre ces deux registres. Vouloir l'un et l'autre entièrement serait désirer comme les enfants à la foire. La société peut choisir en gros pour l'individu : ainsi l'ancienne France avait choisi l'amour. Un Thucydide s'explique en partie par le choix différent qu'a fait de l'autre registre la cité antique.

La cristallisation propre de l'amour est évidemment une cristallisation amoureuse ; mais nous la voyons tendre chez un Dante ou un Pétrarque à une cristallisation idéologique ou esthétique. Dans la cité grecque l'amour cherche à prendre, il est encouragé à prendre une cristallisation politique. La seule forme de l'amour qui cristallise publiquement avec une bonne conscience, avec des raffinements qui donnent leur caractère et leur

achèvement à la sculpture et à la philosophie du ve siècle, comme l'amour moderne le fait pour le théâtre et le roman, c'est avec mille nuances l'amitié passionnée entre jeunes gens ou entre hommes et adolescents. Ce que nous savons de ces mœurs, aussi bien en Crète, à Sparte, à Thèbes qu'à Athènes, nous les montre données fort naturellement dans une société où l'homme seul, actuel ou futur, soldat et citoyen, avait une valeur, une réalité publique. Cet amour qui nous paraît si normal et si robustement candide dans la littérature des Grecs, il perd sa bonne conscience en plusieurs étapes, dont la principale est l'étape romaine. Rome, en intégrant à la cité la femme, vestale ou matrone, a fait tourner en même temps et par là même sa littérature dans le sens de l'amour féminin, dont Lucrèce, Virgile, Ovide, Tibulle, Properce, développeront les nuances avec une complaisance inconnue aux Grecs. La deuxième églogue virgilienne, d'ailleurs presque unique dans la littérature latine, est un exercice de lettré sur des thèmes grecs, avec des vers d'ailleurs aussi beaux et de même source que ceux de l'*Après-midi d'un Faune.* (Je ne parle pas d'Horace à peu près aussi étranger à l'amour que Boileau, mais moins honnêtement). En même temps, Rome conserve de l'amour grec, en y ajoutant même beaucoup, tout son côté physique et grossier. Ce n'est plus que le gitonisme, voué par l'Église victorieuse au bûcher des hérétiques. La femme fait désormais partie de la société au même titre que l'homme, en attendant qu'elle devienne le noyau même de la « société » et du « monde », et que la cité se féminise avec le même excès qui l'avait, chez les Grecs, masculinisée.

On comprend alors un peu cette maturité, cette plénitude vigoureuse et qu'aucun moderne n'a pu atteindre,

même de loin, de la culture politique chez Thucydide. La quantité et la qualité même de la culture féminine et morale, chrétienne et française, qu'il a fallu pour produire un Pascal et un La Bruyère, un Stendhal et un Sainte-Beuve, transportons-les à la culture exclusivement masculine et politique que peut présenter chez les Grecs un Thucydide. Voyons dans cette culture politique donnée par le génie de la cité antique l'équivalent de la culture intérieure donnée par le génie de la Cité de Dieu. Un même nombre, une même loi, ici dans le milieu politique et là dans le milieu moral : un Discours sur les passions de l'ambition forme avec Thucydide la somme oratoire d'une civilisation, comme un Discours sur les passions de l'amour donne le schéma verbal d'une autre civilisation. L'ambition et l'amour sont faits du même métal et ces hommes aussi. Ils se répondent en des groupes alternés avec ce même équilibre établi dans les deux moitiés de *l'Apothéose* d'Ingres.

On comparerait facilement le génie de Thucydide et le génie de Montesquieu, mais moins facilement la place et l'assiette de ces deux génies dans leur temps. Un Montesquieu occupe moins qu'un Rousseau et un Voltaire, moins qu'un Pascal et un La Bruyère le centre des idées, des préoccupations et de l'être même de son époque. Si l'homme antique est avant tout un animal politique, l'homme moderne, surtout chrétien et français, est davantage un être religieux et social. Sa religion ou les succédanés sentimentaux qu'il donne à cette religion, les sociétés multiples et complexes auxquelles il appartient avant d'appartenir à l'État, la « société » surtout, et le « monde », termes qu'il serait aussi impossible de faire passer dans une langue ancienne que chocolat et tabac, tout cela désigne bien comme centre

d'une époque une *Nouvelle Héloïse* plutôt qu'un *Esprit des Lois*. Mais dans une civilisation politique un livre comme celui de Thucydide occupe rigoureusement cette place centrale, cette ligne d'axe. On peut lui voir la même force de résonance que nous voyons à Pascal ou à Rousseau dans le monde moderne. De là — il me semblait en avoir eu le sentiment très exact pendant la guerre — son actualité. La guerre a donné pendant cinq ans aux États, en les ramassant uniquement dans leur être politique et militaire, la figure de cités grecques. Noyon fut notre Décélie. J'éprouvais là-bas que la lecture de Thucydide en même temps me mettait en pleine réalité contemporaine, et m'en isolait pour me placer dans le monde des lois, de l'abstrait. Par lui le procès où j'étais pris se sublimisait dans une grande épure des destinées humaines. Le son politique qu'il rendait se propageait en ondes aussi éternelles que les sons religieux des *Pensées*, le son d'amour de la *Nouvelle Héloïse*.



L'Histoire, telle que l'a comprise et exposée Thucydide, est placée au cœur de la vie et de l'intelligence grecques. La vie grecque, je veux dire la cité, les remparts, la mer, la palestre, la sculpture, Olympie, Delphes. Comme la géométrie grecque dans l'ordre théorique, Thucydide nous fournit ici cette clef, l'idée du vrai...

Non, pour parler rigoureusement, le vrai. Lorsque nous y portons une réflexion intense, la réalité du fait historique, comme toute réalité humaine et vivante, se complique, se multiplie, se brise en nuances, se développe en finesses; le système clos que constitue un livre

comme celui de Thucydide se détaille, se broie comme le monde de Démocrite en des milliards de systèmes, de totalités vivantes qui ne sont pas seulement des individus et des cités. Qu'est-ce que Cléon ? Qu'est-ce que Sparte ? Quel rôle jouèrent dans la guerre la question du blé, celle des espèces monnayées, celle du Barbare ? Quelles causes de la guerre doivent s'ajouter à celles que donne Thucydide ? Toute cette série indéfinie des questions que soulève l'ouvrage le fractionne en des pensées dont la file successive, c'est-à-dire l'ensemble jamais totalisé, constituerait l'histoire. Cette pulvérisation conduit une intelligence faible au scepticisme historique et à rappeler comme parabole d'évangile l'anecdote de Walter Raleigh à la tour de Londres. Ainsi, lorsque Henri Poincaré eût, dans un petit volume exotérique de grande diffusion, popularisé les idées des métagéomètres et montré quel rôle jouait la commodité dans la géométrie euclidienne, bien des gens s'en allèrent répétant que le professeur Poincaré ne croyait même plus à la vérité des mathématiques, et, tout comme le bonhomme Strepsiade trouve dans la philosophie de Socrate un moyen de ne point payer ses dettes, des personnes qui s'étaient déjà déclarées nietzschéennes en arguèrent de nouvelles raisons pour vivre leur vie.

Mais la décomposition d'un système en ses éléments et de ces éléments eux-mêmes ne doit pas nous gêner si ce système total nous a donné l'instrument de pensée avec lequel nous abordons ces systèmes partiels. Le livre de Thucydide réalise devant nous une idée de la vérité telle que nous pouvons l'appliquer à toutes les questions que nous nous posons au sujet de son Histoire, que lui-même ne résout pas ou bien ne pose pas. Nous l'appliquons aux problèmes restés en suspens dans cette

Histoire, comme nous l'appliquons aux problèmes qui se sont posés après elle, aux problèmes et aux faits de l'Histoire moderne, de l'Histoire de notre guerre, aujourd'hui. Toute histoire est incomplète et inexacte, si l'on veut, par cela seul qu'elle est dans le temps, qu'elle fait abstraction d'une histoire plus ancienne dont elle n'est que la suite, d'une histoire future qui lui conférera seule son sens clair, d'une histoire présente avec laquelle elle est infiniment mêlée. Etre historien c'est découper des systèmes dans cette durée. Imaginons une création planétaire d'êtres intelligents qui seraient tous historiens, tous fixateurs du passé comme toutes les abeilles sont faiseuses de miel : ils n'épuiseraient pas plus les possibilités d'histoire que, tous sculpteurs épuisant le marbre de la terre ainsi que l'humanité machiniste épuisera son charbon, ils n'épuiseraient les possibilités de nouvelles figures vivantes. Au contraire ce qui n'est point inépuisable, ce qui ne se trouve pas tout de suite, mais finit par se trouver et ne se trouver qu'une fois, pour demeurer ensuite identique à la perfection de cet acte pur, c'est la meilleure manière de fixer pour un système déterminé, si fragmentaire qu'il soit, ce miel de la vérité historique ; c'est la cellule hexagonale de l'abeille, obtenue après les tâtonnements des mélipones. L'histoire de Thucydide eût été plus complète s'il avait pu se rendre à Suse et consulter les archives du roi, certainement fort intéressantes pour les affaires de Grèce. Mais il n'eût pas étudié ces archives avec une autre méthode, avec une autre idée du vrai qu'il n'étudie les témoignages de ses contemporains.

L'histoire de Thucydide eût été encore plus complète si un miracle de longévité lui avait permis d'assister à la construction de l'Europe dans les temps modernes

et à sa destruction par la guerre de 1914. Mais, à l'heure où nous sommes, nous ne pouvons même pas concevoir qu'il existe un cerveau assez puissant, assez calme et assez libre pour contempler, raconter et pénétrer notre guerre avec la même méthode sûre, la même lucidité pure que Thucydide a pu appliquer à la guerre qui se déroulait devant lui. Un historien moderne reste encore l'héritier des vieux légistes, auxquels les rois en mal d'agrandissement commandaient leurs plaidoyers : il est seulement passé au service des peuples. Un Macaulay, un Michelet, un Treitschke ont pour eux des moyens historiques, artistiques, et un acquis humain qui manquaient à Thucydide, mais quelle nostalgie nous emporte vers le vieil historien et vers la belle chair nue de la Clio grecque quand nous voyons la Clio moderne déguisée chez eux sous ces oripeaux du pharisaïsme britannique, du féminisme français et de la morgue militaire prussienne ! La pureté historique d'un Thucydide demeure à notre génération, pour cette seconde guerre du Péloponèse, inaccessible. Il a fallu cent ans pour que les guerres d'où était sortie l'Europe du XIXe siècle trouvassent un Sorel. De sorte qu'aujourd'hui, en plein siècle de l'histoire, des archives, des bibliothèques, en plein déluge de l'imprimé, on peut dire que l'idée du vrai, la notion abstraite et solide du vrai, est en recul sur le IVe siècle grec, exactement comme notre sculpture sur celle de la même époque. Archives, bibliothèques, imprimés, sont à cette idée du vrai ce que les écoles primaires, secondaires et des Beaux-Arts, les Académies et les Musées sont à l'idée statuaire du corps humain. Ces milliards d'assignats n'arrivent plus à fournir la valeur d'une pièce d'or à l'effigie de l'Homme.

Employée par nous avec plus ou moins de science, d'adresse et d'art, l'idée du vrai telle que Thucydide l'a exposée, aussi pure que l'idée du bien dans la philosophie platonicienne et que l'Homme qui, à l'angle du fronton du Parthénon, s'éveille devant le soleil, cette idée demeure le schéma directeur de la recherche historique, comme la géométrie grecque figure le schéma de notre activité dans l'espace. Quel historien de la grande guerre se soumettra à la discipline de ce texte ?

« Pour ce qui est des actes accomplis pendant la guerre, je n'ai pas cru devoir en écrire d'après les récits du premier venu, ni en suivant ma propre impression ; mais j'en ai parlé soit d'après ce que j'avais vu moi-même, soit après enquête aussi attentive que possible sur le témoignage d'autrui. Tâche bien difficile, parce que de chaque côté les récits des témoins oculaires étaient commandés non par les faits eux-mêmes, mais par la partialité des deux camps, ou par des caprices de mémoire. » (I, 22).



La vocation historique de Thucydide est de l'action empêchée au même titre que la vocation mystique de Fénelon et de Madame Guyon est de l'amour empêché. Bien qu'il nous dise s'être mis au travail dès le début de la guerre, la sentence de mort ou d'exil, prononcée contre lui à l'occasion de sa campagne malheureuse contre Brasidas, et peut-être à l'instigation de Cleon, l'a conduit sans doute à prendre comme tâche essentielle de sa vie la suite d'Hérodote. Ces trois hommes, Brasidas, Cleon, Hérodote, ont déterminé sa courbe, et son attitude vis-à-vis de chacun d'eux nous fournit nos meil-

leurs points de repère pour descendre dans l'intérieur d'un écrivain qui a mis tant d'orgueil viril à ne jamais parler de lui.

Thucydide n'a gardé certainement nulle rancune au Lacédémonien qui prit Amphipolis devant lui. La figure de Brasidas est la plus belle, la plus nue, la plus grecque, que, non par des paroles, mais par des faits, il ait mise en lumière dans son récit. On ne trouve rien de pareil dans les portraits d'Hérodote. Ce qu'il y a de plus vivant chez celui-ci, ce sont peut-être les figures de monarques orientaux, un Crésus, un Cambyse, un Darius, un Xerxès. De son récit des guerres médiques ne sort en relief aucun héros grec. L'Ulysse athénien, Thémistocle, apparaît, dans les quelques chapitres que lui consacre Thucydide et dans la biographie de Plutarque, autrement solide que dans Hérodote. Mais la prise d'Amphipolis marque dans un beau style du destin artiste, pour Brasidas et Thucydide, le sommet de la courbe de leur destinée, la rencontre de ces deux courbes, et à leur choc l'étincelle qui va maintenir sur les deux hommes une lumière éternelle. Brasidas y gagnait une victoire, et, mieux que la victoire, un Homère, ou mieux qu'un Homère, une mémoire de prose, de raison et de faits dont la figure dorienne convenait exactement à un homme de Sparte.

Si Brasidas fournit à l'exil de Thucydide son occasion, son auteur réel et direct doit bien avoir été l'orateur Cléon. Car l'homme et son ressentiment se voient sous le calme de l'historien. Nous ne connaissons Cléon que par ses deux ennemis, Aristophane et Thucydide. On peut négliger Aristophane, pour qui Cléon n'est qu'une figure typique, un masque comique du démagogue, comme le visage pittoresque de Socrate sert dans les

Nuées de masque à la sophistique. Mais le Cléon réel, tel que nous l'entrevoyons à travers Thucydide et à travers certains traits généraux de la psychologie historique, nous aide à mesurer l'équation personnelle de Thucydide quand il envisage un de ses ennemis véritables. Ennemi véritable parce qu'ennemi politique : les haines étrangères n'ont jamais l'intensité des haines civiles.

L'artifice malveillant de Thucydide éclate en plein dans son récit de l'affaire de Pylos. D'après l'historien, Cléon attaquant devant le peuple les généraux qui conduisaient le siège de Sphactérie et qui ne réussissaient pas à emporter les Spartiates qu'ils bloquaient, Nicias lui cède la place, et Cléon, pris au piège de son offre de gascon, part malgré lui. Tous les propos de Cléon devant le peuple paraissent déterminés par les ambitions et les haines les moins avouables, et tout le passage (les deux chapitre 27 et 28 du livre IV) donne un compte rendu de l'assemblée du peuple analogue au résumé parlementaire de l'*Echo de Paris*, quand un socialiste a parlé. Plus exactement il y a chez Thucydide l'application adroite à déshonorer son adversaire en éliminant de son récit tout ce qui laisserait transparaître la qualité principale de Cléon : le courage.

Il ne lui enlève pas l'intelligence : ce démagogue est un routier malin de la tribune, mais c'est un lâche. Alors on comprend mal. Cléon a déclaré que les généraux manquaient de courage, qu'ils devaient attaquer et que s'il était à leur place il attaquerait. Et quand Nicias et le peuple lui disent : Allez-y, nous vous donnons pleins pouvoirs ! il se dérobe et se débat. Mais comment ne comprenait-il pas à l'avance que c'était la seule solution et qu'il allait être nécessairement mis au pied du mur ?

Il vient de repousser l'échappatoire qui lui aurait permis d'envenimer la plaie sans responsabilité et de faire tomber la colère du peuple sur les généraux : la nomination de commissaires enquêteurs, dont lui-même. Je ne veux pas aller là-bas, dit Cléon, comme commissaire. Pas de commissions ! L'action, l'attaque, le plus tôt possible, avant la mauvaise saison, qui va rendre la côte intenable à la flotte. Evidemment Nicias — il allait le montrer amplement par la suite — n'était point l'homme de cette initiative audacieuse. On comprend alors qu'il ait proposé au peuple de charger Cléon du commandement, comme M. Ribot a pu conseiller à M. Poincaré de faire passer M. Clemenceau de sa tribune de l'*Homme Enchaîné* au ministère de la Guerre. Que Cléon ait demandé ou non le commandement, son commandement devient synonyme d'action et d'attaque, et la situation est telle que les Athéniens ne peuvent absolument décider l'action sans décider que Cléon commandera : lui-même n'a pas pu ne pas le prévoir.

Dans les incidents, les réflexions, les embarras du discours indirect qu'adopte ici trop adroitement Thucydide, peut-être pourrait-on entrevoir les éléments d'une malveillance avisée. Qu'on regarde de près ceci : Cléon, dans son discours « se fait fort de prendre dans les vingt jours les Lacédémoniens vivants ou de les tuer sur place. Cette légèreté de propos égayait les Athéniens ; mais les gens sensés ne laissaient pas d'en être satisfaits, pensant que l'on allait au devant de l'un de ces deux biens : ou être débarrassé de Cléon, ce qu'on voyait de plus probable, ou bien s'emparer des Lacédémoniens » (IV 28). A l'alternative posée par Cléon répond symétriquement celle que posent les σώφρονες. Il semble que toutes deux soient liées. La seconde sup-

pose qu'un des termes de la première impliquait que l'on serait débarrassé de Cléon. Or celle-ci ne parle que des deux possibilités de prendre les Lacédémoniens ou de les tuer. Ce serait d'ailleurs la première fois que cette éventualité d'être obligé de tuer tous les Lacédémoniens serait envisagée : jusqu'ici Cléon a dit seulement que si les généraux athéniens étaient des hommes, il leur serait facile de prendre les ennemis dans l'île λαβεῖν τοὺς ἐν τῇ νήσῳ (IV 27), les prendre vivants et posséder ainsi des otages. Je supposerais volontiers que ce discours de Cléon a dû être celui de tout général en pareille occurrence. Sa situation rappelle celle de Ducrot, comme celle de Nicias celle de Trochu, et Cléon a dû dire comme Ducrot : Vous ne me reverrez que mort ou victorieux. C'est à cette alternative que répond exactement celle où se complaisent les σώφρονες athéniens : ou nous serons débarrassés de Cléon (s'il meurt), ou « nous les aurons » (s'il est victorieux). Thucydide (nous ne savons s'il assistait à l'assemblée), ne travaillait pas sur des comptes rendus analytiques, mais sur des résumés et des récits. Ce coup de pouce ou plutôt cette interprétation d'un discours qui a dû lui être rapporté de plusieurs manières ne dépasserait pas les limites des droits (I, 24) qu'il s'arroge en matière de discours. Je ne me donnerai pas le ridicule de faire de la critique conjecturale, n'étant pas philologue. Observons pourtant que pour conférer à la phrase de Cléon le sens de la phrase de Ducrot, il suffirait de changer (I, 28) αυτοῦ ἀποκτενεῖν en αὐτός ἀποθανεῖν qui répondrait au ἢ Κλέωνος ἀπαλλαγήσεσθαι de la phrase suivante. Mais pourquoi déranger ici, mal à propos la critique ? Si par impossible le discours indi-

rect employé par Thucydide reproduisait exactement les termes de l'alternative posée par Cléon à la tribune, j'imaginerais fort bien la moitié de l'assistance entendant d'une façon et l'autre moitié de l'autre, ou encore Cléon passant tout naturellement d'une alternative à l'autre, et, soucieux avant tout de parler en homme qui est un peu là, (il vient de reprocher aux stratèges de n'être pas des hommes, εἰ ἄνδρες εἶεν οἱ στρατηγοί) il excite aussi bien l'enthousiasme du peuple en promettant de tuer les Lacédémoniens qu'en jurant qu'il se fera tuer lui-même pour les avoir. Les deux effets oratoires sont interchangeables

Mais en somme le texte de Thucydide ne permet pas de croire ce que lui-même en conclut, que le succès de Cléon n'ait été que l'effet d'un bonheur insolent. C'est de la même façon que Saint-Simon explique les victoires de Villars, qu'il déteste, et nous savons ce qu'il en faut penser. Cléon, de sa tribune même d'Athènes, s'est parfaitement rendu compte de ce qui paralysait à Sphactérie l'activité des Athéniens. Le siège était un blocus, fait par des hoplites athéniens, d'un ennemi dont on ne savait pas empêcher le ravitaillement. Ces hoplites, incapables d'attaquer efficacement des gens bien retranchés, ne pouvaient marcher que derrière une vague de troupes légères. Si Cléon déclare qu'il n'emmènera pas d'Athéniens (qui ne servaient que comme hoplites), c'est qu'il n'a pas besoin d'hoplites. Il n'emmènera que des étrangers, auxiliaires légèrement armés, et surtout archers. Il a donc pris sur-le-champ la décision qui (lisez le récit de la bataille) va amener la victoire. S'il promet une solution dans vingt jours, ce n'est pas extravagance ridicule comme le dit Thucydide ; c'est que la belle

saison s'achève, que dans vingt jours on ne pourra plus ravitailler les troupes, la navigation autour de la Grèce étant suspendue pendant les mois d'hiver, et c'est cette pensée permanente de vingt jours qui le talonne, ne lui permet pas de perdre une heure.

Dès que Thucydide se borne à exposer les faits, il met lui-même en lumière l'activité de Cléon « qui fait prendre immédiatement toutes les dispositions nécessaires, fait renvoyer tous les généraux à l'exception du seul Démosthène et hâte le départ ». Ne gardant comme général que Démosthène, il réalise dans l'armée l'unité de commandement. Lui-même, inexpert en tactique, joue à peu près le rôle d'un représentant en mission, d'un Carnot ou d'un Saint-Just à Wattignies. Son choix est d'ailleurs excellent. Démosthène, audacieux et instruit, tête froide et lucide, est le meilleur général des Athéniens. Il se trouve, à Pylos, en face de Nicias et de généraux qui sont sous l'influence de Nicias, dans la même situation qui le perdra plus tard, et Athènes avec lui, en Sicile, celle de l'homme d'action entravé par un collègue hésitant et temporisateur. Il dut à Syracuse regretter le Paphlagonien. L'attaque a lieu avec les troupes légères amenées par Cléon. S'il s'est engagé à revenir avec les Lacédémoniens prisonniers dans vingt jours, c'est en connaissance de cause, avec un plan préparé, et son succès n'est dû qu'à sa clairvoyance et à son énergie.

Le πάντα διαπραξάμενος ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ implique évidemment que Cléon a exposé aux Athéniens son plan d'attaque par troupes légères. Ces troupes légères, à Athènes comme dans le reste de la Grèce, étaient dédaignées : on n'estimait comme décisif et digne d'un citoyen armé que le combat corps à corps ; Cléon pré-

conise la tactique qui fera pendant la guerre des progrès continuels. Assiégeant les quatre cents hoplites de Lacédémone (avec leurs ilotes), des hoplites athéniens en nombre double n'aboutissent à rien. Cléon submerge la campagne de l'île sous huit cents archers et huit cents peltastes. Deux archers et deux voltigeurs par hoplite ennemi, sans compter des auxiliaires messéniens et les huit cents hoplites d'Athènes. Thucydide, dans sa préoccupation d'enlever tout honneur à Cléon, dit que ce plan d'attaque était celui que Démosthène avait conçu précédemment. Et certainement il a raison. Démosthène, depuis sa malheureuse campagne d'Étolie, savait par expérience que les hoplites ne valaient rien dans un terrain montagneux, et il préconisait sans cesse l'emploi de troupes légères. A Pylos, où il avait gardé longtemps une certaine indépendance, il s'en était procuré le plus possible, mais il n'en avait pas encore assez. Le plan d'attaque de Démosthène ne pouvait être réalisé que grâce au très important contingent de peltastes et d'archers qu'amenait Cléon ; Cléon, en conservant son commandement à Démosthène, approuve son plan que sans doute il connaissait déjà à Athènes et qu'il y avait fait sien, et, maintenant qu'il lui a procuré les ressources nécessaires, s'entend avec lui pour mettre ce plan à exécution. Cléon n'aurait-il eu que le mérite de défendre à Athènes la tactique de Démosthène et de s'employer, à Athènes et à Pylos, à la faire réussir, c'en est assez pour lui assurer une grande part de la victoire. Ses renforts doublaient au moins ou plus probablement triplaient le nombre des troupes légères dont disposait Démosthène. Toutes les conditions étaient donc réunies pour qu'il pût tenir sa promesse, réunies en partie par lui, et on peut fort

bien écarter de sa mémoire le ridicule dont le charge Thucydide.

C'est l'année suivante que Brasidas s'empare d'Amphipolis et que Thucydide est condamné. Deux ans après, Cléon se fait envoyer en Thrace contre Brasidas. Il a demandé lui-même ce commandement (V, 2), et ce démagogue pourrait dire comme Brasidas : « Je montrerai que si je sais exciter les autres je ne suis pas moins capable d'agir. » (V, 9). Thucydide (V, 2 et 3) le montre dirigeant les opérations contre Torone avec la même énergie et le même succès que naguère contre Sphactérie. Mais le dessein de l'expédition est de reprendre Amphipolis. Cléon, cantonné à Eion, attend les auxiliaires macédoniens et thraces qu'il a convoqués. Il ne veut attaquer la ville qu'avec la supériorité du nombre. Brasidas, qui a tous les renforts sous la main, voudrait que Cléon l'attaquât dès maintenant, et Cléon se laisse forcer la main par les troupes qui s'ennuient de leur immobilité. Cléon, dans l'intention d'attaqu r, approche d'Amphipolis pour observer la place. Surpris par Brasidas il organise maladroitement sa retraite, et se fait tuer. Thucydide affirme sans doute gratuitement que dès le début de l'action il n'avait cherché qu'à s'enfuir, mais fut atteint et tué par un peltaste myrcinien.

L'accusation de Thucydide est d'autant moins vraisemblable que dans toute sa carrière nous voyons Cléon représenter au contraire l'énergie, et même la violence. Mais il s'agissait, sur ce même théâtre d'Amphipolis et d'Eïon, où avait trébuché la fortune de Thucydide, de mettre en parallèle la conduite de l'exilé et celle de l'accusateur, placés avec le même commandement dans le même pays et devant le même Brasidas. Il s'agissait peut-être aussi d'opposer, par une de ces préoccupations

dramatiques qui ne sont pas rares chez Thucydide, la mort dans la même bataille des deux généraux, l'Achille de Sparte et le Thersite d'Athènes. Dans les deux cas l'ennemi politique et privé de Thucydide a fait les frais.

Il était d'ailleurs naturel que le type politique de Cléon répugnât à un homme de mesure et d'ordre. C'est un violent, mais un patriote. Sa figure, à travers Thucydide et Aristophane, apparaît comme analogue à celle de nos protagonistes révolutionnaires. Par son physique robuste, ses poumons sonores et son âme audacieuse, il rappelle un Danton. Comme Danton il est à Athènes le chef du parti de la guerre à outrance, le leader du « jusqu'au bout ». C'est lui qui fait rejeter toutes les propositions de paix de Lacédémone, parce qu'il croit que la guerre ne peut se terminer que par la victoire décisive d'un des deux adversaires. Aussi continue-t-il à donner à cette guerre son caractère impitoyable, lui qui fait prendre aux Athéniens la décision de massacrer la population de Mitylène. Aristophane et Thucydide ne se rangent point dans ce parti de la guerre à outrance. Pour l'auteur des *Acharniens* et de la *Paix* la cause est entendue, et les raisons qu'a Diceopolis de ne pas aimer Cléon sont visibles. Mais le cas de Thucydide, plus complexe, ressemble par certains traits à celui d'Aristophane.

Thucydide appartenait à la famille de Miltiade et de Cimon, c'est-à-dire à une famille d'eupatrides, qui avait été à la tête du parti aristocratique et qui était devenue par ses relations en Thrace, depuis Miltiade, une des plus riches d'Athènes. Cette famille avait une tradition politique : à l'intérieur elle soutenait les intérêts de l'aristocratie, et comme dans toutes les cités grecques l'entente avec Sparte passait au premier rang de ces

intérêts, elle était soupçonnée de laconisme. Son programme avait été formulé par Cimon : c'était la paix dans la Grèce assurée par l'entente avec Sparte, véritable doctrine de l'équilibre analogue au « système » de l'alliance autrichienne qui pour les diplomates du XVIIIe siècle garantissait la paix européenne. Le parti de la guerre, de l'expansion à outrance, qui triomphe avec Périclès, est celui de la démocratie, groupé autour des Alcméonides. Il est naturel que les éléments les plus avancés du parti populaire et patriote aient suspecté et dénoncé la tiédeur de ces laconisants qui n'étaient entrés dans la guerre qu'à regret. Les traditions de famille de Thucydide pouvaient, à défaut d'autre motif, permettre à un Cléon de flairer le défaitiste. Si Thucydide est désigné comme stratège en Thrace, c'est parce que l'essentiel, pour les Athéniens comme pour les Lacédémoniens en expédition dans ce pays, est d'y recruter le plus d'auxiliaires possible, et que l'on espère (IV, 105) que sa famille, son alliance avec une femme de Skaptè-Hylè, et les riches mines d'or qu'il exploite là-bas, lui donneront à cet effet des facilités. Or la prise d'Amphipolis, qui porta un coup très dur à la puissance d'Athènes, fut imputée aux lenteurs de Thucydide, peut-être avec raison : appelé par son collègue Euclès qui gardait Amphipolis, il arriva sur le continent le jour même où Amphipolis capitulait. Son récit tend évidemment à le disculper, et il est sans doute juste ; mais l'allure de ce récit, par son ton exact, méthodique et posé, nous conduit instinctivement à penser que le tempérament de Thucydide n'était point celui d'un Desaix, qu'il mit peut-être trop de régularité dans son embarquement, et qu'avec un peu de *furia* il aurait pu gagner les douze ou quinze heures qui eussent permis

de sauver Amphipolis. Le contraste entre un général trop réfléchi et la décision rapide du Spartiate qui s'était élancé en Thrace, traversant toute la Grèce à la course, fut sans doute exploité par Cléon et prit dans ses propos violents figure de lâcheté, — et Thucydide allait lui rendre devant la postérité, lorsque Cléon tiendrait sa propre place devant Amphipolis et Brasidas, ce que Cléon lui avait prêté devant les Athéniens. Amphipolis prise, Thucydide ne perdit point ce sang-froid, qu'il avait peut-être eu en excès, et empêcha Brasidas de s'emparer d'Eïon. Ainsi fit Grouchy dans sa belle retraite après Waterloo. Au temps de la Convention cette belle retraite n'eût pas empêché Grouchy de quitter son cheval pour la charrette. Et Grouchy n'était pas plus coupable que Thucydide ; mais le Saint-Just qui l'eût fait guillotiner eût-il été plus coupable que Cléon ?

Thucydide se refuse à admettre que Cléon ait été poussé à des idées de guerre à outrance par des raisons politiques et patriotiques. « C'est qu'il sentait qu'en temps de guerre son improbité (κακουργία) serait plus manifeste et ses calomnies moins écoutées » (V, 16). On a dit la même chose de Danton, et Saint-Simon met à l'origine de la guerre de la Ligue d'Augsbourg des sentiments analogues chez Louvois. Les partisans de la guerre ont été de tous temps accusés d'y chercher leur intérêt personnel. Cléon était d'ailleurs un gros négociant en cuirs et peaux ; et il est certain que cette corporation, alors comme aujourd'hui, n'était pas à plaindre en temps de guerre. Il pouvait, comme tel et tel ministre d'hier, s'enrichir sans κακουργία expresse.

Le sang-froid tranquille, la lucidité impartiale qui, de la mer innombrable des faits et des passions, élèvent sur le livre de Thucydide l'idée du vrai, ils se mani-

festent avec toute leur pureté dans son histoire hellénique mieux que dans son histoire athénienne. Il haïssait Cléon, mais non Sparte. Et cependant la querelle civique dépasse dans sa haine de Cléon la querelle privée : il haïssait dans Cléon la figure belliqueuse et guerrière d'Athènes. Sa facile impartialité historique continue une tradition de sa famille. Plutarque, dans la *Vie de Cimon*, nous dit que celui-ci voyait en Athènes et Lacédémone deux puissances également nécessaires à l'ordre, à la santé, à l'équilibre de la Grèce.

En regardant bien, on lui découvre un autre ennemi, Hérodote. Il ne le nomme jamais, mais il introduit dans le premier livre de son histoire des dissertations que son sujet ne réclame pas expressément, afin de prendre Hérodote en faute et d'opposer à sa version erronée le récit exact. Les anciens aimaient à placer le jeune Thucydide parmi les auditeurs d'Hérodote lorsque l'Ionien, sous le portique du temple d'Héra, lut aux jeux olympiques des fragments de son histoire, et à l'y faire pleurer d'admiration. Ils avaient raison : il appartient à la postérité de ranger les grands hommes en des groupes de ce genre, et d'établir par delà les haines qui les retirèrent en eux cet ordre de parenté idéale. Mais Thucydide paraît supporter impatiemment la pensée de n'être venu que le second. On songe à Euripide, à la scène d'*Electre* où il introduit sa critique d'Eschyle. L'auteur de la *Guerre du Péloponèse* aimerait à mettre à son livre une inscription comme celle de l'*Esprit des Lois*, *prolem sine matre creatam*, et à rendre plus nue son orgueilleuse solitude de Skaptè-Hylè.

Le κτῆμα ἐς ἀεί indiquerait même, si on le sollicitait à l'excès, une tendance à faire de la guerre du Péloponèse, sujet de l'histoire de Thucydide, un cas privi-

légié, un domaine unique, un plateau idéal de l'histoire, tant par rapport au passé que par rapport à l'avenir. C'est bien en pensant au livre d'Hérodote et en revendiquant pour le sien un intérêt majeur, qu'il fait le parallèle des guerres médiques et de la guerre du Péloponèse : sa guerre à lui a été bien plus longue, et surtout elle a accumulé bien plus de désastres, de proscriptions, et de massacres. Elle a eu des tremblements de terre, des éclipses de soleil, des sécheresses, des famines, — et ce privilège, la grande peste (I, 23). Et Thucydide espère bien que cette guerre et ce livre qui l'expose ne seront, par aucune guerre ni aucun livre futurs, dépossédés de ce primat. Le jeu de la nature humaine assurera le retour d'événements plus ou moins semblables (I, 22). « Cette guerre, bien que les hommes regardent toujours comme la plus grande celle où ils sont engagés, puis, lorsqu'elle est finie, reportent leur admiration sur celles d'autrefois, devra cependant paraître, à ceux qui considéreront les faits en eux-mêmes, la plus importante de toutes. » (I, 21). Elle figure un point de perfection guerrière et politique, digne d'être représentée dans un point de perfection historique. Elle devait être aux neuf Muses d'Hérodote ce qu'était l'Acropole de Périclès aux autres sanctuaires de la Grèce. L'idée d'un achèvement, d'une sommation définitive de certaines valeurs humaines circulait alors comme une essence normale et nécessaire de la culture athénienne.

Peut-être une phrase de Thucydide nous laisse-t-elle apparaître ce qui planta chez lui la racine de cette foi en l'éternité. Il fut atteint de la peste (II, 48) et il en guérit. Malade, il garda intactes sa lucidité, sa faculté d'observation, sa réflexion tranquille. Au contraire : « Ce qu'il y avait de plus terrible c'était le découragement de ceux

qui étaient frappés » (I, 51). Il put ainsi constater que, ainsi qu'il est habituel dans ces épidémies, il avait été probablement sauvé par son sang-froid. Mais la fin de ce chapitre transpose, semble-t-il, ce sang-froid en une forme lyrique et divine, qui nous révèle peut-être le cœur profond où devait désormais s'alimenter son génie. « Ceux qui avaient échappé à la mort étaient les plus compatissants pour les mourants et les malades, parce qu'ils connaissaient la maladie par leur expérience et se trouvaient en sûreté, les rechutes n'étant pas mortelles. Chacun les enviait, et l'excès de leur fortune leur faisait concevoir l'espérance frivole de ne jamais succomber à aucune autre maladie. » L'homme qui avait échappé à la peste se sentait comme trempé dans les eaux du Styx. Il marchait dans le privilège et l'ivresse de vivre. Thucydide dut alors considérer sa destinée avec un regard intérieur d'une intensité singulière. Ce privilège était-il une faveur divine, ainsi que l'eut pensé Hérodote ? Thucydide alla plus loin. Il le sentit qui se confondait avec une puissance qui n'appartenait pas aux dieux, mais à l'homme lui-même, qui lui était intérieure, et qui n'était autre que le sang-froid, l'intelligence, la réflexion critique. La même puissance qui avait tenu son regard attaché à l'observation de la maladie chez lui-même et chez les autres l'avait sauvé de la mort. La tradition antique lui attribuait pour maître Anaxagore : le Styx dans lequel il avait pu se sentir ainsi trempé, c'était le νοῦς. Cette intelligence, dans sa vie militaire, le servit mal : contre Brasidas plus d'énergie rapide eût mieux valu. Mais l'exil, l'histoire, allaient rendre à cette prédestination dont la peste d'Athènes lui avait donné le sentiment son sens plein et pur. Cet espoir de ne jamais succomber à aucune autre maladie, cette croyance à l'immortalité

n'étaient pas une illusion. On songe ici aux réponses de l'oracle de Delphes, à la mule qui enfantera, aux murailles de bois. De la peste, de la guerre et de la mort devait sortir l'œuvre d'incorruptible durée.

La description de la peste et celle de la guerre ont d'ailleurs la même fin. De toutes deux Thucydide pouvait écrire ce qu'il écrit de la peste : « Je dirai la marche et les symptômes de cette maladie, afin qu'au cas où elle se reproduirait, on sache d'avance à quoi s'en tenir sur elle : j'en parlerai en homme qui en fut atteint et qui en vit souffrir les autres. » (II, 48). C'est en ces mêmes termes qu'il parle ailleurs de l'utilité que l'on tirera de son récit historique, pour prévoir le retour d'événements analogues κατὰ το ἀνθρώπειον (II, 22). Les visées d'Hérodote avaient évidemment plus grande allure. Il s'agissait d'abord de conter les grandes actions tant des Grecs que des Barbares, — puis de rapporter l'issue des grandes guerres à la providence et à la justice des dieux. D'Hérodote à Thucydide l'écart est le même que de Socrate à Démocrite. Thucydide, dans les matières qu'il traite, ouvre à l'esprit grec cette direction scientifique et pratique que le mécanisme de Démocrite, à la même époque, et dans ce procès qui paraissait si fameux à Bacon, lui proposa de son côté en vain.

Mais au-dessus de Thucydide et d'Hérodote, amortissant leur opposition et les réunissant en un visage, on aperçoit une idée de l'histoire. Ce n'est sans doute point un hasard si les quatre historiens grecs, Hérodote, Thucydide, Xénophon et Polybe sont des déracinés, des errants et des exilés. Tous les quatre occupent la même position au seuil de deux mondes, l'Orient et la Grèce, Athènes et Sparte, la Grèce et Rome. La muse des des-

tinées grecques paraît interdire au citoyen de faire œuvre historique à l'intérieur et au service de la cité. La pure vie historique semble exiger alors le déracinement, comme la pure vie philosophique exigeait le célibat. Un Thucydide se fût peut-être astreint à écrire pour le service de sa patrie, mais il l'eût fait avec le remords intérieur d'un Archimède abaissant, sous l'empire de la nécessité, la science à des inventions de machines et à la défense de Syracuse.

CHAPITRE II

L'HISTOIRE

L'histoire, telle que la propose l'exemple de Thucydide, unit et fait servir l'un à l'autre deux caractères qui, semble-t-il, s'excluent : la plus grande exactitude matérielle et la plus grande généralité. D'ailleurs, quand on croit qu'elles s'excluent, c'est qu'on ne pense pas à l'art, qui les implique au contraire toutes deux et emploie rigoureusement l'une à la perfection de l'autre. Dans les arts plastiques, l'homme n'est typique que s'il est vrai. Cherchez le vrai à l'exclusion absolue du type, vous avez le Musée Grévin ; cherchez le type à l'exclusion du vrai, vous avez l'académisme. Le beau est une combinaison de ces deux éléments comme l'eau et l'air sont une combinaison de deux gaz.

L'histoire de Thucydide tient sa place éminente dans les monuments de la beauté grecque : elle n'échappe pas aux lois de la beauté, elle les confirme au contraire et les expose lisibles sur son visage sérieux. La dernière chose d'ailleurs à laquelle il pensait était bien, comme Pascal lorsqu'il écrivait ses fragments, la beauté. Mais elle résultait nécessairement de sa double recherche du vrai et du type. Et le type lui-même résultait nécessairement de la façon dont il cherchait le vrai. Il y a entre ces termes un certain ordre irréversible, un mouvement qui

constitue la ligne vivante de l'histoire. L'historien n'arrive pas plus au beau et au type, s'il les cherche avant tout et pour eux-mêmes, que l'homme, — selon l'observation banale — n'arrive au bonheur s'il cherche expressément le bonheur. Il ne saurait y avoir pour lui d'autre directive consciente et méthodique que la recherche du vrai.

Néanmoins, dans le principe même et la texture continue de l'histoire tels que les ont conçus après Thucydide tous les anciens, on discerne, comme les cotylédons dans la graine, l'idée de deux vérités, l'une plus orientée vers le fait, l'autre plus orientée vers le type, — deux ordres de l'histoire comme il y a deux ordres de l'architecture, et l'histoire de Thucydide formant comme l'Acropole d'Athènes la perfection de cette beauté sexuée. La première chez Thucydide s'exprime par les récits, et la seconde par les discours.



Le récit sobre, musclé, où chaque phrase porte un fait, repose sur une attention et un travail prodigieux. D'Hérodote à Thucydide la vraie critique historique est née. On se représente volontiers Hérodote après ses voyages écrivant son histoire à Delphes, centre de la sagesse grecque, et à Athènes, centre du mouvement grec, arrondissant en charmant langage les récits artistes, ingénieux et bien composés qu'on lui apporte, ainsi que Froissart à la cour de Richard II et de Gaston Phébus. Thucydide est plus difficile. Comme Bacon pour mettre la nature à la question, il a dû se faire un art d'interroger les témoins.

Le tableau de la vie intérieure d'Athènes dans les

premières années de la guerre, alors qu'il y vivait comme un des hommes considérables de la République, et ce même tableau à l'époque de l'expédition de Sicile, alors qu'il le recomposait du dehors avec les renseignements qu'il colligeait, ne diffèrent nullement en vraisemblance, en intensité, en profondeur. On sent que dès le début il a, comme il le laisse entendre, lié partie avec cette guerre, connu que sa destinée lui était consubstantielle.

Le récit de Thucydide nous donne l'idée parfaite de ce qu'on pourrait appeler la vérité narrative, c'est-à-dire de ce qu'on obtient de pur dès qu'on a éliminé le pathétique, le plaidoyer, l'oratoire, le dramatique. Je pense en ce moment aux plus beaux récits de l'histoire, à ceux qui laissent dans le souvenir la plus ineffaçable empreinte : le bûcher de Crésus dans Hérodote, la mort de Pompée dans Plutarque, l'arrivée d'Agrippine à Brindes dans Tacite, la mort du grand Dauphin dans Saint-Simon, les Cent jours dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, la chute de Jacques II dans Macaulay, le 9 Thermidor dans Michelet, ce sont des tableaux admirablement composés et mouvementés, mais on sent dans leur mouvement et dans leur texture que le travail de l'auteur leur est incorporé. Cette grande histoire décorative et tragique procède d'un goût moitié oriental et moitié grec, moitié poétique et moitié historique. Le père de l'histoire est aussi et surtout le père de l'art historique, et sa narration à fait école plus que celle de Thucydide. Mais quand on passe de cette narration et de celles qui en procèdent aux récits de Thucydide, il semble qu'on passe d'une fleurissante et féminine chair d'Orient à la chair musclée, lisse et dorée de soleil, sans graisse et sans sueur, d'un jeune lutteur olympique. On se sent placé au centre

du nu, à l'antipode exact de cette philosophie des habits, que construisent dans leur Nord le Germain Teufelsdrœck et l'Écossais Carlyle. Si nous parlons style, la phrase de Thucydide n'est pas nue à la manière de la phrase aisée d'Hérodote ou de la phrase limpide de Xénophon. Elle est nue puissamment, à la façon de ces marbres du v[e] siècle dont notre œil sent le poids de muscles et d'entrailles, nue comme eux avec son chargement intérieur de faits, d'idées, d'antithèses, d'ellipses et de ruptures, cette diagonale qui à six lignes de distance fait répondre la saillie d'un genou au mouvement d'une épaule, nue aussi par cette exclusion des images, cette absence de métaphores, non seulement dans les phrases, mais dans les mots, cette abstraction qui ne fait qu'un avec l'action comme la couleur dorée de midi ne fait qu'un avec la vibration de la lumière. Les batailles de l'expédition de Sicile, la bataille d'Amphipolis (V, 10), la bataille de Mantinée (V, 70), tracées avec la précision d'un peintre hollandais, ramassent dans le plus court espace un mouvement vivant, une sorte de schème dynamique réel donné pour l'éternité. Au VIII[e] livre le récit compliqué, jamais embrouillé, des affaires de Samos et des intrigues qui s'y entrecroisent rappelle le mouvement clair et subtil de la *Chartreuse de Parme.* Une seule fois peut-être le récit a pris une forme oratoire, a revêtu ce qu'on pourrait appeler la grande tenue de l'histoire : c'est lorsque l'expédition de Sicile quitte le Pirée. A ce point culminant du tableau, à ce moment décisif où le plateau plus léger des destinées d'Athènes va s'abaisser irrévocablement, l'historien atteint sans effort son ton le plus grave et le plus large, laisse apparaître sa puissance dans une détente rapide de la discipline qui la ramasse et la contracte.

***

Ainsi un homme cherchant uniquement le vrai et le trouvant intégralement, le reste lui est donné par surcroît. C'est par l'intensité même de sa réaction contre l'*Iliade* que la *Guerre du Péloponèse* nous paraît équilibrer l'*Iliade*. Alors qu'Hérodote s'engage avec joie, vieil Ionien à la robe traînante, à la cigale d'or, dans le grand chemin homérique, Thucydide, comme Platon, mais pour d'autres raisons que lui, méprise les poètes habitués à amplifier et à embellir (I, 10). Il sait isoler dans Homère les matériaux qui peuvent être utilisés par l'histoire. Évidemment il croit à l'existence d'Homère et à la guerre de Troie, et il n'a pas tort : nous savons que Troie fut prise et brûlée antérieurement au siècle homérique, et nous ne pensons plus que *l'Iliade* se soit faite toute seule, ou ait été trouvée dans le chou populaire comme nous le chantaient mère l'Oye ou père Loup (je veux dire Auguste Wolf). Mais dans la discussion critique que Thucydide fait des données homériques, tout se passe comme si le siège de Troie était un épisode secondaire. La présence des Grecs en Ionie est avant tout une dispersion ; « la nécessité de se procurer des vivres les contraignit à cultiver les terres et à courir le pays ». L'histoire aujourd'hui suit la direction indiquée par Thucydide : cette dispersion en laquelle consiste précisément la colonisation ionienne, elle l'étend dans l'espace en constatant une colonisation sporadique qui va jusqu'à Chypre, et dans la durée en la répartissant sur plus d'un siècle. De même il nous conduit à penser (I, 12) que le retour des Grecs ainsi que leur départ est

surtout une étiquette mise sur les migrations du monde hellénique.

Il y a ainsi une opposition harmonieuse entre la vérité historique telle qu'elle résulte de Thucydide et la vérité esthétique telle que la comprend un poète. L'historien disperse comme le poète concentre. Le génie d'Homère, comme on l'a dit cent fois, consiste à avoir choisi dans l'histoire du siège de Troie un épisode type, la colère d'Achille, ou plutôt la querelle d'Achille et d'Agamemnon, à s'être servi de cet épisode type pour exprimer tout l'intérêt dramatique du siège de Troie et de son histoire de dix ans, tout le cycle de sentiments qui peuvent animer sous le regard de dieux vivants une humanité virile et guerrière. A l'extrémité de cette direction on trouve la tragédie classique et ses trois unités. L'interprétation historique des données homériques consiste chez Thucydide à détendre dans l'espace et à diluer dans la durée ce tableau concentré, à en conserver les éléments qui intéressent toute la guerre de Troie, à conserver de la guerre de Troie ceux qui intéressent les côtes grecques d'Asie Mineure et les migrations de peuples, de cette histoire des siècles anciens ce qui intéresse l'histoire totale de la Grèce dont il va conter un épisode nouveau, et, à la limite de cette histoire grecque et de cet épisode, ce qui doit intéresser éternellement l'histoire humaine, le κτῆμα ἐς ἀεί.

Le sujet de l'*Iliade* est une discorde intérieure embranchée sur un conflit de peuples. La guerre troyenne est complétée par la guerre d'Agamemnon et d'Achille, mais en réalité cette guerre et cette querelle, expression du même homme passionné, bouillonnement du même θυμός, puisent leur vie aux mêmes racines. Comme la mort de Patrocle et la déférence d'Agamemnon apaisent

pour un temps la querelle d'Achille et du roi des rois, la mort d'Hector et la soumission de Priam apaisent pour un temps la querelle d'Achille et de Troie. Une seule réalité : les passions de la nature humaine, et, ces passions une fois posées, posées aussi les deux formes intérieure et extérieure de la guerre, nourries l'une de l'autre et balancées l'une par l'autre, et commençant et se terminant sur le même thème. La guerre du Péloponèse est construite sur les mêmes rythmes et prise sous une figure analogue dans l'art de Thucydide. Le vieux procès hellénique, le conflit de la Grèce et de l'Orient, tel que l'ont connu Homère et Hérodote, est arrêté par un conflit intérieur, le duel d'Athènes et de Sparte. Dans Athènes la lutte contre Sparte est enrayée, la victoire compromise et empêchée par la lutte des partis, la bataille entre la démocratie impérialiste et inconstante et l'oligarchie pacifique et tortueuse. La colère d'Achille, qui amène Hector la flamme à la main sur les vaisseaux des Grecs, se retrouve, avec des causes et des effets et une nature pareils, dans la trahison d'Alcibiade, principe de la ruine d'Athènes. Ce n'est point là un hasard, mais bien les moments divers d'une même nature hellénique qui s'explicite dans la poésie et l'histoire sous des figures analogues. Comme les veines du marbre ébauchent dans la matière la forme de la statue, la « chose de toujours » est esquissée dans cette réalité pérenne, dans cette cité spirituelle dont Homère a bâti les temples et que l'histoire peuple de ses maisons, de ses marchés, de ses foules.

La réalité a fourni à Thucydide exactement le cas privilégié que le génie poétique avait su extraire de la guerre troyenne. De là sa joie d'intelligence devant la grandeur, l'importance et la signification de sa guerre, à

laquelle il semble que toute l'histoire grecque aboutisse ; et si, comme le dit Mallarmé, tout existait pour aboutir au livre, la guerre n'aurait été que l'intermédiaire nécessaire entre l'histoire et le livre de Thucydide. Si l'histoire d'Hérodote est pleine de l'inspiration delphique, celle de Thucydide paraît écrite dans l'idée d'Olympie. Il semble que le stade d'Olympie lui-même prépare tout à cette lutte suprême des deux athlètes frottés d'huile, Athènes et Lacédémone. Et plus tard l'auteur des *Parallèles* comprendra de même l'histoire des Grecs et celle des Romains comme des jeux dans un stade idéal pour la perfection du type humain. « Je voyais, dit Thucydide, les deux nations au faîte de leur puissance, et le reste des Grecs prenant parti pour l'une ou l'autre ou en formant le projet ». Tout se dispose ainsi pour une lice où la Destinée organise à Thucydide une place de spectateur privilégié. Cette lice est d'ailleurs une figure de la racine élémentaire du génie grec : l'opposition ou l'harmonie, la lutte ou l'accord de deux éléments, de deux modes, le dorien et l'ionien, qui font la vie d'Athènes, la vie de la Grèce, la vie du classicisme gréco-romain. L'histoire les dépose bruts, élémentaires et frais dans Thucydide, lorsque la poussière de la lutte retombe et laisse apparaître les puissances idéales de cette lutte, Lacédémone fournissant avec Brasidas cette statue du héros qui sera répétée avec quelques variantes dans Callicratidas, Agésilas, Epaminondas, et qui passera par Xénophon et Plutarque dans les musées des types humains, Athènes donnant le belvédère d'intelligence d'où est pensée la nature héroïque et politique.

Là est le premier aboutissement, la première fleur cristallisée de la vérité historique : la vérité de l'homme.

Il n'arrive que très rarement à Thucydide de porter un jugement : les appréciations, les épithètes de son livre tiendraient en une demi-page, et pourtant ses protagonistes, Périclès, Cléon, Nicias, Alcibiade, Démosthène, Archidamas et Brasidas, dessinés au simple trait comme par un maître des vases à figures rouges, demeurent réels, vivants, posés comme chez un romancier par les faits, par la narration elle-même. Évidemment, il ne faut pas demander à ce dessin au trait le relief d'un Tacite ou d'un Saint-Simon. Ce relief, en nous détournant de la narration, en nous appesantissant sur un individu, romprait l'un des équilibres intérieurs qui font le ton de Thucydide.



La connaissance des hommes demeurant assez politique pour se fondre avec la texture du récit et ne comportant pas par conséquent la saillie de ces « portraits », qui sont le triomphe de notre XVIIe siècle et de nos historiens modernes, la connaissance des causes restera assez vivante et assez humaine pour s'unir avec les pensées et les paroles des hommes au moment où ils prennent les décisions qui ont donné son cours à l'histoire. De là les discours dont Hérodote ne fait qu'un emploi accidentel et que Thucydide le premier (peut-être sous l'influence de son maître Antiphon) attache à l'histoire comme une de ses pièces essentielles.

Les discours, aujourd'hui, ne nous paraissent plus cadrer avec l'histoire, parce qu'ils ne sont pas vrais. Et Thucydide nous prévient qu'aucun de ceux qu'il publie ne constitue une reproduction exacte. Il s'en est tenu au vraisemblable, en se rapprochant du vrai le plus pos-

sible, mais ce plus possible ne va peut-être pas très loin. En tout cas, si nous voulons doser exactement cette vérité, nous restons en plein mystère. Quelle trace écrite, précise laissaient les discours prononcés à la tribune aux harangues, du temps de Thucydide ? On ne sait. Il semble difficile d'admettre que lorsque Périclès ou Alcibiade étaient à la tribune, dans une circonstance grave, il ne se trouvât personne pour écrire au moins l'essentiel de leurs propos. Et pourtant ni les textes, ni même leur résumé, n'étaient conservés dans les archives de l'État, et ces archives, assez légères, se réduisaient dans les cités grecques à des documents diplomatiques et à des comptes financiers.

Peut-être touchons-nous là un des faits cruciaux de la culture grecque. Les Grecs ont agi sur l'humanité par leurs livres, et même la Grèce, à partir d'Alexandrie, n'a existé pleinement et authentiquement que pour l'homme des livres. Il y a une Grèce idéale qui a pour Acropole, depuis les Ptolémées, la Bibliothèque et le Musée. D'autre part, quand, en nous traînant sur ces deux béquilles de la Bibliothèque et du Musée, nous essayons d'atteindre le centre vivant de la Grèce à sa grande époque, nous voyons en elle tout le contraire d'une civilisation écrite. Les civilisations écrites nous les trouvons dans les Empires orientaux, et surtout dans l'Egypte, cette plaque tournante du monde ancien, et il est nécessaire que nous les y trouvions : l'unité d'un empire étendu ne peut se faire que par une bureaucratie, une écriture, une place grandissante attribuée à l'homme de l'administration, au scribe, à côté et bientôt au-dessus de l'homme de la conquête, du chef militaire. Dès qu'elle est conquise par lui l'Égypte conquiert son vainqueur, perse, grec, romain, en lui donnant

l'idée du scribe. Les « yeux » et les « oreilles » de Darius, les archivistes d'Alexandrie, les *scrinia* d'Auguste et de Tibère, les mektoubdjî turcs descendent également de ce scribe accroupi, admirable vivant qui, placé aujourd'hui au milieu d'une salle du Louvre, s'établit idéalement, comme son noyau ou son armature, au centre de l'État ancien ou moderne. En même temps que le pouvoir temporel, le pouvoir spirituel vit dans cette catégorie de l'écrit, du *mektoub*. Chez l'Egyptien, le Juif, le Perse, le Musulman, la vie religieuse supérieure consiste à apprendre par cœur de l'écriture. La division mahométane des religions en religion du vrai livre, qu'il faut adopter, religions à livre, juive et chrétienne, qu'il faut tolérer, religions sans livres qu'il faut exterminer, répond bien à la pensée profonde de l'Orient.

Or la Grèce est par excellence la civilisation sans livres. Elle n'aboutit jamais à l'écrit que contrainte et forcée, et avec une mauvaise conscience. L'exemple de son livre fondamental, les poèmes homériques, est caractéristique. On ne croit plus guère aujourd'hui qu'Homère ait ignoré l'écriture, et l'on sourit un peu de cet argument qui paraissait naguère décisif, que ni *l'Iliade* ni *l'Odyssée* n'en font mention. C'est que l'écriture paraissait à un État, à un public et à un poète d'alors, chose négligeable et sans éclat. Autant il était beau de montrer un aède comme Démodocus dans la splendeur de sa fonction, débitant devant les princes en s'accompagnant sur la lyre des poèmes magnifiques, autant il eût semblé ridicule de le mettre au jour avec le souffleur docile qu'eût été un rouleau de papyrus. Aujourd'hui encore le poète « chante », il n'écrit pas. L'écriture pour elle-même est toujours restée indifférente aux Grecs, ils n'y ont vu qu'un signe. Rien de

pareil chez eux à cette science de l'écriture qui fait le fond de la civilisation des Chinois et qui est au principe de leur peinture. Jamais ils n'ont été tentés par la beauté lapidaire, spacieuse et durable des hiéroglyphes égyptiens, n'ont essayé d'en faire passer quelque chose dans leurs inscriptions, gribouillis qu'écrasent de si haut les belles inscriptions romaines. Ils ont emprunté leur écriture aux marchands phéniciens, quelque chose de simplifié, de rapide, de commercial, employé à la notation du moment. L'art du beau livre, la calligraphie, n'apparaissent en Orient et en Occident qu'avec le livre sacré, Évangile ou Coran. L'art des Arabes consistera surtout en cela, les Grecs ont mis de l'art dans tout, excepté dans cela.

Il y a un texte célèbre du *Phèdre* sur lequel on voit pivoter tout cet ordre d'idées. La répugnance du Grec pour une civilisation du livre s'y exprime en plein.

Platon y reproche à l'écriture exactement ce que M. Bergson reproche au langage, dont les Idées sont une hypostase. Et le langage visuel, ligotté par l'écriture, auquel notre pensée du platonisme est aujourd'hui incorporée, ne ressemble pas à ce langage fluide, auditif, qu'il déposa à regret sur la cire de ses tablettes, et qui sentait la pensée comme le miel de ruche sent les fleurs. Platon, dont le sens est ici d'une merveilleuse finesse, flaire l'ennemi dans la direction d'où en effet il viendra. Le platonisme tel que nous le comprenons aujourd'hui, tel que l'exorcise M. Bergson lorsqu'il déclare que nous naissons tous platoniciens, c'est-à-dire philosophes d'une philosophie marquée par le péché originel de la spatialité, c'est bien ce platonisme immobilisé, momifié, lié par les bandelettes de Thot : quel autre nom donner à celui de Zeller ou à l'extraordinaire

Ideenlehre de Natorp ? Mais en ramenant vers sa direction contraire, vers la parole inécrite le dialogue socratique, peut-être le verrions-nous renaître à la vie de porteur de flamme, et le platonisme lui-même éclairé de sa lumière vivante.

On conçoit dès lors comme naturel que les Grecs, bien que la gloire de l'orateur fût chez eux la plus enviée, se soient peu souciés de noter par écrit les discours prononcés dans leurs assemblées. L'essentiel du discours était son action, et l'orateur n'avait de raison d'être que par cette action : c'est un des sens du mot de Démosthène sur les trois qualités de l'orateur. Le type du parleur professionnel et spécialisé, aussi florissant dans les États modernes que celui du bureaucrate, était déjà né pourtant dans les villes de Sicile, mais le mépris que l'on professe pour lui à Lacédémone est partagé en somme jusqu'à Thucydide par les Athéniens de bon goût. La reproduction tachygraphique exacte des discours ne peut apparaître, comme à l'époque de Démosthène, que dans un milieu où les parleurs professionnels constituent une corporation considérée, et où leur parole toute nue est recueillie en son détail comme de la graine d'oracle. En France, pour un vieux parlementaire, le régime de l'inquisition, des oubliettes et des paysans qui battaient aux grenouilles n'est rien à côté de celui qui, sous le scélérat du Deux Décembre, réduisait à un résumé de quelques lignes dans le *Moniteur* les discours prononcés au Corps Législatif. La souveraineté des parlementaires s'épanouit dans l'affichage comme celle des militaires dans l'éclat des revues ou celle du clergé dans la pompe des processions. Mais les Grecs, à leur grande époque, estimaient que lorsque la parole a fait son effet de parole, elle a rempli tout son rôle et

qu'il n'y a plus rien à lui demander. Tout changera au IVe siècle, au temps de Démosthène, d'Eschine, de Lycurgue. L'influence d'Isocrate, maître du discours écrit, précurseur de l'hellénisme cosmopolite et livresque, aura passé par là.

Si l'idéal de Thucydide avait été de publier autant que possible les discours dans leur texte exact, rien ne lui était plus facile. Il nous dit qu'il s'est mis au travail dès le début de la guerre, comptant bien qu'il abordait un sujet qui surpasserait en intérêt celui d'Hérodote. S'il avait tenu à posséder les discours réels il les aurait fait noter par un assistant qu'il eût payé : c'eût été le moindre des frais que dût lui coûter son histoire, et peut-être après tout avait-il en effet quelques documents de ce genre, analogues à ceux sur lesquels Xénophon écrivit les *Mémorables,* qui ne sont sûrement pas imaginés par lui. Mais cette besogne de critique et de grammairien est étrangère à l'Athènes de cette époque. Voici, je crois, quel est l'ordre d'idées où se meut naturellement Thucydide. Le grand inconvénient de l'écriture c'est, comme le dit Platon, qu'elle est irrévocable, qu'elle n'admet plus les modifications, l'assouplissement, la végétation de la vie, qu'elle arrête la pensée comme la mort en un visage définitif. Elle comporte donc un germe de fausseté, puisqu'elle immobilise le vivant et que la vie c'est la mobilité. Un discours sténographié, c'est-à-dire dépouillé de son action, de son magnétisme, de l'auditoire qui l'inspire et qu'il inspire, de son mouvement, n'est pas plus reproduit au vrai qu'un homme ou un cheval qui courent ne sont reproduits au vrai par une photographie instantanée : ceux-ci ne sont reproduits au vrai que par un artifice propre à une certaine technique de l'expression, sculpture ou peinture, et il existe, pour

reproduire au vrai un discours, une technique analogue, contemporaine de la grande sculpture attique, et qui apparaît à la fois avec des caractères semblables dans ces trois fruits sur la même branche que sont les discours de Thucydide, les entretiens socratiques, et la tragédie athénienne.

Le mot de Thucydide : « J'ai écrit ces discours à la manière dont il me semblait que leurs auteurs auraient parlé pour dire ce qui était le plus à propos » (I, 22), conviendrait aussi bien aux dialogues de Platon et à la tragédie de Sophocle. Mais plus précisément, de même que la sculpture a pour objet de réaliser l'idée claire ou plutôt l'idée lumineuse du corps humain, la tragédie, le dialogue et le discours réalisent avec leurs moyens propres, en la même lumière, la première l'idée de la destinée humaine, le second l'idée de la recherche philosophique, et le dernier l'idée de cause historique. Et tous trois sont amenés à employer les mêmes procédés qui comportent deux temps : abstraire cette idée, et la faire vivre par des hommes.

L'idée de la destinée tragique, c'est-à-dire la mise face à face, en pleine clarté, de l'homme et des puissances dont il dépend, est offerte aux Grecs par leur histoire légendaire. Les récits touchant les familles divines, héroïques ou royales fournissent un schéma, un motif musical, et l'œuvre du poète tragique consiste à donner à ce schéma, à ce motif une durée réelle, marquée et mesurée par des rythmes, constituée par la vie sous le masque dionysiaque de personnages de chair et d'os : de la scène, ces personnages se relient par le plan incliné du chœur à la foule qui les écoute, à l'humanité qui les encadre et les délègue. Le récit épique, l'épopée homérique animaient dans leur tableau cette même idée de la

destinée : mais la tragédie attique naît de l'effort pour la sortir de cette gangue, pour la réaliser sous forme de personnes, pour mener à bien, parallèlement à la sculpture, l'œuvre propre de la vie hellénique, la création intégrale de l'homme.

De l'exposé philosophique au dialogue, le pas est le même que de l'épopée à la tragédie. L'exposé présente l'idée de la recherche philosophique, de la découverte du vrai dans son être et son résultat, et non dans son devenir et son progrès, sa durée et sa vie. Le dialogue donne au contraire à cette idée toute la nature humaine, l'incorpore à des hommes, à un protagoniste surtout, Socrate, autour duquel elle succède et se meut comme l'action tragique.

L'idée de cause naturelle est poussée, du temps de Thucydide, à sa haute et pleine conscience par le génie de Démocrite à qui les philosophes et les médecins d'Ionie ont ouvert la voie ; mais Thucydide, le premier à notre connaissance, l'applique aux faits de l'histoire. Pour trouver un exposé didactique de causes naturelles historiques, il faudra attendre jusqu'à Polybe. L'exposé chez Thucydide est réduit à son minimum. Les causes des événements c'est la nature humaine, τὸ ανθρώπειον, et cette nature Thucydide, comme le poète tragique et comme l'auteur de dialogues, l'incorpore à des hommes, la met en scène dans sa durée vivante et l'acte même de son humanité : de là les discours.

Dès lors le discours n'apparaît nullement comme un genre faux. Dans les cités grecques où le pouvoir appartenait à l'assemblée du peuple, les causes directes des événements, de la guerre elle-même et des modalités de la guerre, ce sont les décisions des assemblées. Ces assemblées se décident par des passions qu'éclairent des

motifs, par des motifs qui soutiennent des passions. Ces passions sont épousées, gouvernées, ces motifs sont exposés, par des orateurs, dont la fonction est de classer et d'éclairer ce que chacun dans l'assemblée pourrait sentir ou penser obscurément. Le rôle des orateurs en face de la foule est analogue au rôle du chœur tragique ; ils sont chargés devant les événements politiques, comme le chœur devant les événements tragiques, d'exprimer la pensée passionnée, réfléchie ou juste de la foule. Seulement cette pensée, au lieu de se résoudre comme sur le théâtre en terreur et en pitié, se prolonge en action. L'orateur monté sur sa tribune voit ou est censé voir plus haut que la foule. Mais à son tour l'historien, pour qui l'assemblée a un recul, l'événement un passé, la décision un fruit, voit plus haut et plus loin que l'orateur. Son optique n'est pas la même, ne peut pas être la même. L'orateur provoque à l'action, l'historien veut exprimer les causes de cette action. L'orateur anime les passions pour faire agir ; l'historien, qui voit l'action dans le passé, non dans l'avenir, ne peut que traverser cette action pour remonter aux passions et à l'intelligence, c'est-à-dire à la connaissance et au groupement des causes. Il attachera dès lors au discours de l'orateur son maximum de causalité, d'explication, de lumière, il se servira de l'orateur pour parler à son lecteur. Il tiendra compte que l'orateur est entré dans l'histoire. Il verra derrière la foule de l'assemblée qui l'écoute une autre foule, amenée, elle, par l'historien lui-même, et qui est la foule des lecteurs, de ceux qui veulent comprendre, apercevoir sous l'accidentel le permanent et l'humain. Le discours de l'orateur en passant à l'histoire s'incorpore à un ordre nouveau, prend place dans une durée historique ; parole

mobile qui ne devait pas être fixée par l'écriture, il continue, comme la parole de Socrate dans le dialogue platonicien, à marcher jusqu'à l'historien qui l'arrête, et dans ce trajet il a vécu, développé ses puissances, achevé son mouvement. Il ne saurait à ce moment de la durée paraître le même qu'à un moment précédent.

Je songe ici surtout à certains discours essentiels de Thucydide, aux trois discours de Périclès avant et pendant la guerre, au discours de Nicias avant l'expédition de Sicile. Il est évident que, dans une mesure légère et subtile, Thucydide incorpore à ces discours sa propre connaissance de l'issue de ces guerres. Périclès et Nicias mettent précisément les Athéniens en garde contre ce qui s'est réalisé en effet, et il est à croire que, s'ils tombent si juste, c'est qu'ils parlent par la bouche d'un prophète du passé qui est l'auteur.

Soit, dira-t-on. Mais le parti eût été plus franc si Thucydide, n'attribuant à ses personnages rien qu'ils n'eussent expressément dit, avait pris à son compte toutes ces vues de causalité historique, s'était constitué lui-même, et non l'orateur, délégué de la postérité. C'est en suivant ce chemin qu'on arrive à faire dire au roi Edouard III : Et maintenant partons pour la guerre de Cent Ans ! — Est-ce sûr ?

Précisément parce que nos historiens modernes prêtent en style impersonnel, dans une sorte de discours indirect, librement, des pensées à leurs personnages et des causes aux événements, ils le font avec une indépendance, une imagination, des probabilités hasardeuses, extrêmement éloignées de la prudence à laquelle Thucydide se croit tenu lorsqu'il prétend prêter à chacun le langage le mieux accordé aux circonstances où il se trouve placé. L'obligation de faire parler son person-

nage, de le faire vivre dans les limites de la vraisemblance constitue un frein rigide et utile, assure un moyen terme entre ces deux nécessités contradictoires : ne prendre comme motif déterminant la conduite d'un personnage que ce qui était connu effectivement par lui, incorporer aux motifs de sa décision ce que nous savons de l'issue de l'événement. Nous savons que Bismarck a voulu après Sadowa ménager l'Autriche et dans toute sa carrière garder l'entente avec la Russie. Un Thucydide moderne, en se tenant le plus près possible des paroles authentiques, composerait aujourd'hui deux discours pour appuyer et expliquer ces deux lignes de conduite, s'attacherait à n'y garder que l'essentiel des raisons qui ont pu conduire Bismarck, et son but serait triple : donner par ces paroles mêmes une idée vivante et réelle de Bismarck, ne rien lui prêter qu'il n'ait pensé ou pu évidemment penser, imprimer à cet ensemble de raisons un mouvement qui le fasse descendre vers l'avenir que Bismarck ne connaissait pas et qui est pour nous du passé. Aucun autre procédé ne permettrait aussi économiquement et aussi puissamment que le discours la concentration, l'équilibre et l'harmonie de ces trois éléments.



Les discours marquent chez Thucydide les causes vivantes des événements historiques, les causes éprouvées par une sensibilité, animées par une passion, incorporées à la parole et à l'action d'un homme qui modèle une foule résistante ou docile. Mais au-dessus de ces discours prononcés par les personnages de l'histoire il y a un discours général dans lequel ils sont pris,

qu'aucun d'eux ne peut tenir et que tient l'historien lui-même : c'est celui qui développe l'ensemble de la guerre, celui où les causes ne sont plus incorporées à des personnages, à des passions, à des discours, mais dégagées et formulées au-dessus des individus et des cités, comme des lois de la nature humaine. Là paraît à l'état géométrique et pur ce schéma de la causalité historique, aussi neuf chez Thucydide que le schéma mathématique chez Pythagore, le schéma métaphysique chez Parménide, le schéma physique chez Démocrite.

Et, dans la mesure où le mot schéma a un sens quand il s'agit du dessein poétique, que le schéma de la poésie dans Homère. Précisément la façon dont Thucydide (I, 9) comprend les causes de la guerre de Troie nous apporte un exemple du schéma historique opposé à la genèse poétique. La guerre du Péloponèse a posé entre les cités grecques, et au sommet de l'histoire grecque, le problème de l'hégémonie. C'est à la lumière de sa guerre que Thucydide considère la guerre de Troie, comme à la lumière de 1914 nous voyons plus clair dans les guerres de la Révolution, de Louis XIV, de Charles-Quint, et le problème principal lui paraît celui-ci : les Grecs devant Troie étant commandés par le roi de Mycènes, Mycènes devait être en Grèce la puissance prépondérante. Quelles étaient les causes de cette prépondérance ?

Thucydide ne veut pas que nous la révoquions en doute sous prétexte qu'on ne trouve rien de grand dans la Mycènes abandonnée de son époque. Si Lacédémone et Athènes, dit-il, subissaient le même sort, la postérité qui les jugerait sur leurs ruines croirait la puissance de Lacédémone bien inférieure et celle d'Athènes supérieure du double à ce qu'elles sont réellement. La puis-

sance réelle d'une cité (δυνάμεις) ne correspond pas à son apparence (ὄψεις). L'hégémonie de Mycènes était donc possible. Était-elle réelle ?

L'historien rejette comme une raison poétique la légende des serments que Tyndare, avant de donner sa fille au frère d'Agamemnon, fait prêter à tous les prétendants. Il cherche la réalité derrière ces apparences : la réalité est qu'on ne se fait obéir que si on est le plus fort, et le roi de Mycènes a commandé à la Grèce parce qu'il disposait des deux ressources en lesquelles la guerre du Péloponèse montre clairement l'essentiel de la force, à savoir de l'argent et une flotte, la puissance financière et la puissance maritime. D'après les traditions les plus vraisemblables la puissance des Pélopides leur vint des trésors apportés d'Asie en des pays pauvres (ἐς ανθρώπους ἀπόρους). D'autre part des textes d'Homère désignent Agamemnon comme un prince possédant une marine puissante. Il fournit des vaisseaux aux Arcadiens, et il règne sur des îles nombreuses. Or on ne règne pas sur des îles nombreuses si on n'a pas de marine. La puissance qui se trouvait alors à la tête de la coalition hellénique était donc la plus riche en or et en vaisseaux. Ainsi l'Empire Athénien a deux principes : les mines du Laurium et du Pangée, la force maritime créée par Thémistocle. Lacédémone ne le vaincra pour un temps que par les trésors des Perses et en constituant une confédération de peuples maritimes. La loi formulée implicitement par Thucydide à propos de la guerre de Troie et de la guerre du Péloponèse gouverne aussi exactement les guerres modernes. La tête d'une coalition est constituée nécessairement par la plus grande puissance financière et maritime, même si elle n'est pas la plus grande puissance politique : la

petite Hollande est à la tête des coalitions européennes contre Louis XIV, l'Angleterre à la tête des coalitions contre la France en 1793 et l'Allemagne de 1914. Thucidyde a vu le même κτῆμα ἐς ἀεί que l'Américain Mahan.

Si une coalition se forme ce sera donc autour de la plus grande puissance financière et maritime ou contre elle. Mais quand une coalition se formera-t-elle ? Et le problème est important, puisque coalition signifie menace ou réalité de guerre générale. Le livre de Thucydide, étiologie et psychologie d'une guerre générale, demeure aussi actuel que tous ceux d'aujourd'hui.

Thucydide a compris que la guerre de Péloponèse (et 1914 répète 431) était née automatiquement de la mise en présence et de la rivalité de deux systèmes d'alliances, et que les causes profondes, les vraies racines de cette guerre ne s'étudiaient qu'avec la genèse de ces deux systèmes.

Les peuples s'allient par crainte d'un danger ; le danger fédérateur qui a fait sortir les cités grecques de leur isolement et de leurs haines locales c'est le grand roi. Avant les guerres médiques, « les Grecs ne se groupaient pas sous le commandement des grandes cités, ni ne se réunissaient d'eux-mêmes pour des expéditions communes » (1-15). Les guerres médiques donnent donc au monde grec le sentiment de sa solidarité d'intérêts contre les Barbares, et, après la victoire, cette solidarité doit subsister pour défendre au moins les Ioniens et les îles libérées contre les Perses. De là la nécessité d'alliances. « Lorsque les Grecs, par leur union, eurent repoussé le Barbare, ils ne tardèrent pas à se diviser entre Athènes et Lacédémone, tant ceux qui avaient été délivrés du joug du Roi que ceux qui avaient com-

battu ensemble, car ces deux cités avaient paru puissantes entre toutes, l'une sur terre, l'autre par ses vaisseaux. Pendant quelque temps elles marchèrent d'accord, puis elles se brouillèrent et entrèrent en lutte, soutenues par leurs alliés » (I, 18).

Épure géométrique et loi constante : les choses ne peuvent se passer autrement, de par le jeu des passions humaines. Les forces de coalition contre un ennemi survivent à la défaite de l'ennemi et nourrissent au sein même de cette coalition deux coalitions rivales : c'est l'heure alors de Tissapherne et de Talleyrand.

La coalition s'étant formée autour de la plus grande puissance financière et maritime, il arrive que, dès que le but a été atteint, dans cette coalition deux sentiments s'établissent, deux passions jouent : chez cette plus grande puissance, la conscience d'un droit à l'hégémonie, droit fondé sur sa force et sur les services rendus ; chez les autres puissances la défiance soupçonneuse de cette hégémonie, contre laquelle elles tendent à se grouper autour de la plus grande puissance militaire et continentale.

Ainsi la cause essentielle de la guerre c'est la volonté d'hégémonie liée à la plus grande puissance financière et maritime, et qui lui est imposée par son être même, et que ses forces morales sont impuissantes à arrêter. Il n'y a peut-être pas dans le livre de Thucydide de mot qui porte un plus grand poids de vérité historique et qui ouvre une plus grande profondeur de κτῆμα ἐς ἀεί que celui qu'il met dans la bouche d'Alcibiade partant pour l'expédition de Sicile : « Nous ne sommes pas libres de modérer à notre gré notre volonté de commander ». C'est le cas de toute puissance essentiellement maritime. L'occupation des Indes a obligé l'Angleterre à s'installer

au Cap, puis à Chypre, puis en Égypte, puis en Perse, demain peut-être à Constantinople et à Revel.

Il y a là une sorte d'ἀνάγκη politique qui remplace l'ἀνάγκη théologique d'Hérodote. La guerre est inévitable parce que l'agrandissement continuel de la plus grande puissance maritime est inévitable, parce que la défiance de cet agrandissement et la barrière mise, au moment qui lui semble le plus favorable, par le plus grand état militaire, sont inévitables. On touche les éléments d'Euclide de l'histoire [1].



Telles sont les causes de la guerre. Elles sont données dans une nature humaine, dans une nature politique, dans une nature géographique, c'est-à-dire qu'elles dépassent infiniment telle cause locale et momentanée que l'on est toujours, selon l'idée ou la passion qui nous anime, tenté d'isoler. Mais l'art historique consiste précisément à discerner dans cet organisme de causes, dans cette nature, les membres et les figures que sont les motifs, les responsabilités, les prétextes. Et aujourd'hui l'art de Thucydide peut servir d'école : l'historien de la grande guerre ne le méditera jamais assez, à l'exemple d'Ingres qui dans ses dernières années nourrissait encore en copiant des dessins de Holbein la perfection de son métier.

« Je crois que le véritable motif, et aussi le moins avoué, ce fut l'accroissement de la puissance des Athéniens et la crainte qu'elle inspirait aux Lacédémoniens, les forçant ainsi d'entrer en guerre (ἀναγκασαι ἐς

1. Voir, à la fin du volume, la note I.

το πολεμεῖν) : je vais indiquer en outre les prétextes qui furent allégués de part et d'autre pour rompre les traités et passer à l'état de guerre. » (1-23).

C'est la cause la moins avouée, celle qu'aucun des deux partis ne mettra en avant, puisque, ne faisant pas éclater en évidence l'injustice du parti adverse, elle ne rend rien à la rhétorique des jugements. Mais tous les plans de la causalité sont ménagés avec l'essentiel de leurs rapports dans cette seule phrase synthétique. L'accroissement de la puissance d'Athènes, c'est la volonté d'hégémonie inhérente à l'être d'une puissance maritime. Thucydide ne dit nullement que les Lacédémoniens voulussent cette hégémonie pour eux. Ils croient, eux et leurs alliés, principalement Corinthe, faire une guerre défensive inévitable, et précisément parce qu'ils jugent cette guerre défensive inévitable, ils en choisissent le moment et paraissent dès lors les agresseurs. Ce sont eux qui rompent le traité, déjà tiraillé et distendu par les Athéniens depuis que les affaires de Corcyre et de Potidée avaient commencé. Ils voyaient les Athéniens, tout au moins dans un avenir imminent « commander à la plus grande partie de la Grèce ». (1-8). Ayant laissé se former l'empire athénien jusqu'au moment où il est devenu une menace pour l'indépendance de toutes les cités « ils se décidèrent à réunir toutes les forces pour l'abattre, si possible » (1-118).

Dès lors le problème de la responsabilité d'une telle guerre ne se pose pas, ou du moins constitue une coupe arbitraire sur un problème plus général et plus vrai. Ce sont les Lacédémoniens qui ont déclaré la guerre, mais les Athéniens auraient aussi bien pu la déclarer sans que les rapports essentiels reconnus par l'histoire eussent été changés. Les Corcyréens parlent aux Athé-

niens exactement comme les Corinthiens et les partisans de la guerre parlent aux Lacédémoniens. « Notre affaire à nous, c'est de prendre les devants, nous en offrant et vous en acceptant de nous allier, et de prévenir l'attaque de nos ennemis, plutôt que d'avoir à le repousser » (1-33). Il y a donc un état de guerre générale virtuelle, où la Grèce vit depuis cinquante ans, état créé par l'extension continuelle de la thalassocratie athénienne et par la formation d'une ligue rivale entre les cités de terre et de mer qui redoutent cette extension ; cette guerre en puissance passe à l'acte offensif du fait de la ligue défensive.

Dans la conception d'Hérodote la cause des grandes guerres était l'ὕβρις humaine. Il transportait dans l'histoire l'idée tragique. Crésus, Cambyse, Xerxès, Pausanias sont conçus par lui comme Œdipe roi par Sophocle : ce sont des puissants ivres de leur bonheur, confiants dans leur chance et qui s'écroulent sous les coups de la destinée. Ainsi, disait Héraclite, le soleil ne transgressera pas ses limites, sinon l'Erynnis l'y ramènerait. L'histoire ourdie par les dieux comme une trame de théâtre met en scène de facon dramatique la suite de ces grands exemples ; la légende suit l'histoire comme une histoire de l'histoire, comme une sœur cadette intelligente et artiste, et l'historien pour entrer dans le cœur de son récit doit se faire une âme imprégnée de sagesse et porteuse du laurier d'Apollon. Le délégué d'Hérodote, le chef de ce chœur des sages qui assistent, pour la contempler, la raconter et la juger, à cette tragédie, c'est Solon d'Athènes à la cour de Crésus. Thucydide continue Hérodote exactement comme *l'Essai sur les Mœurs* continue le *Discours sur l'Histoire universelle*. Cette ὕβρις qu'Hérodote élève sur une scène

royale pour la faire foudroyer par les dieux, le réalisme et le sang-froid de Thucydide la voient incorporée à l'ordinaire de l'homme et aux nécessités politiques des États. Elle est donnée comme leur puissance de guerre à la thalassocratie athénienne et à la ligue péloponésienne. Elle porte un nom précis : c'est la nature propre de l'homme, l'ἀνθρώπειον. La nature humaine, avec la majoration qu'elle reçoit de la vie politique, voilà la cause suprême derrière laquelle il n'y a plus rien à chercher, pas plus que derrière les atomes de Démocrite.

Cette nature, le Voltaire de l'*Essai* la mettra en scène pour la railler, pour tirer en elle des fils de marionettes, découpant d'ailleurs ses marionnettes avec un sens étonnamment limpide du schématisme historique. Thucydide regarde les passions, l'aveuglement, le fanatisme, comme il a regardé la peste, en homme qui en fut atteint lui-même et qui l'a observée pour qu'on la connût mieux, ou comme une suite inévitable de la qualité d'homme et de la vie politique, et qu'il est plus sain de comprendre lucidement que de juger précipitamment. La seule marque que l'on a maîtrisé les passions, c'est parler d'elles sans passion.

L'histoire d'Hérodote repose sur ce principe que la vertu est, pour les États comme pour les individus, une force et une sauvegarde. Pour les États comm pour les individus il importe de se concilier la faveur de dieux. Les prêtres de Delphes, patrons de l'historien e administrateurs de cette faveur divine, fournissent à Hérodote les exemples et les anecdotes à l'appui. Crésus a comblé de présents l'oracle d'Apollon. Quand il perd son royaume et sa liberté, il se plaint vivement de l'ingratitude du dieu. Mais l'oracle lui explique que la

Lydie aurait dû succomber depuis longtemps, et que c'est précisément en considération de ses présents et de sa piété qu'Apollon a retardé sa chute jusqu'à l'extrême limite. Tel Ulysse, en récompense du bon vin qu'il a fait boire au Cyclope, ne sera mangé que le plus tard possible, — le dernier. A l'époque de Thucydide ces idées sont en faillite, la Pythie, qui a une politique personnelle, est discréditée. Le succès et la chute des cités, vus de près et non plus à travers le voile de pourpre qui transfigurait en tragédie la destinée des monarchies orientales, apparaît sans rapport avec la faveur que doivent les dieux à la piété et à la vertu. Une des raisons qui ont fait choisir Nicias comme chef de l'expédition de Sicile, c'est sa scrupuleuse piété, le grand nombre de devins que sa richesse lui permet d'entretenir, la bienveillance manifeste par laquelle les dieux l'ont jusqu'ici récompensé. Il est vrai qu'on lui adjoint Alcibiade, qui se moquait des dieux et ne manquait point d'ὕϐρις. Comme la bonne femme de Montaigne, c'était brûler une chandelle à Saint Michel et une à son serpent. Le malheur de Nicias en Sicile marque l'effondrement de cette conception. Des raisons comme celles que fournit Apollon à Crésus eussent été mal venues. Thucydide appelle simplement Nicias « celui des Grecs de nos jours qui par la réunion de ses vertus méritait le moins cet excès d'infortune ». (VII-86).

Thucydide, comme son temps et plus fortement que lui, a donc pu se convaincre que la paix avec les dieux n'est pas, ainsi que le pensaient tant Hérodote que l'ancienne génération athénienne, une force politique. La Sparte de Lysandre arrivera à la même conviction. Les idées d'Aristide et des vieux Diacriens, celles pour lesquelles vit et meurt Socrate, sont déclassées. Thu-

cydide nous apparaît bien comme un fils de la thalassocratie athénienne par son réalisme et en somme son chrématisme secs. Écoutons-le dans les premières pages de son histoire, où, obligé d'expliquer par des interprétations personnelles une antiquité mal connue, il laisse mieux apparaître ses sentiments propres. Avant Minos, l'état normal de la Grèce est la piraterie sur mer et le brigandage sur terre ; tout le monde vit armé chez les Barbares. Mais plus tard l'ordre naît et les cités environnées de remparts peuvent s'installer sur le bord de la mer. Cet établissement de l'ordre tient pour Thucydide en une phrase : « L'intérêt engagea les faibles à se soumettre aux forts, et les plus puissants par leurs richesses assujettirent les petites cités » (1-4). Deux causes cyclopéennes, deux puissances brutales établissent le bienfait de l'ordre : la force matérielle et la richesse. La thalassocratie athénienne, héritière de celle de Minos, trouve sa paix et sa guerre, son être et sa ruine, sa vie en somme, dans leur double poursuite.

Thucydide les connut l'une et l'autre, et sans doute les aima l'une et l'autre. Général d'Athènes et maître des mines d'or, conscient de sa claire intelligence, il pensa peut-être un moment, comme Alcibiade mais mieux que lui, les posséder et les mener de front. La fortune clairvoyante distingua les deux destinées, lui enleva la force et lui laissa la richesse. L'histoire, la connaissance des causes, l'idée lumineuse et vivante de la guerre où il n'agissait plus, lui tinrent lieu de ce qu'il perdait. Mais par son opulente fortune, par les revenus que lui apporte l'exploitation de ses mines, il demeure lié à l'Athènes maritime, marchande, inquiète d'expansion, à laquelle s'était déjà attaché, hôte de l'Attique et colon de Thurii, l'ancien Hérodote. L'histoire ne saurait

naître comme la philosophie, dans la pensée pure de Thalès, l'austérité de Pythagore et la pauvreté allègre de Socrate. Si éloignée de la commune humanité ce serait pour elle le meilleur moyen d'enfanter des chimères. La destinée qui fait et mûrit les hommes montre également la perfection de son art dans la manière dont elle attache Thucydide à son temps et à sa cité et dans le coup de main dont elle sait l'en détacher. Il est assis comme Macaulay sur toute la force et la richesse d'une thalassocratie, mais il n'en est pas le captif et le serviteur. Les mêmes lois du *Criton*, qui maintiennent Socrate dans sa prison comme dans le couloir de pierre avant l'investissement de la lumière éternelle, ont déraciné Thucydide (et des lois pareilles déracinent Hérodote, Xénophon, Polybe), l'ont délié sur la route libre et les voies royales de l'intelligence.

CHAPITRE III

LA MER

Si on se réfère aux racines homériques, la guerre du Péloponèse est à la fois une *Iliade* et une *Odyssée*. Une *Iliade* par son duel d'Athènes et de Sparte, une *Odyssée* par sa figure maritime. Et c'est, à la réflexion, ce dernier aspect qui domine, qui lui donne sa plus saisissante analogie avec la guerre de 1914. Elle pose en pleine lumière, avec tous ses traits décisifs, la question de la mer.

Au temps des guerres médiques, la guerre continentale avait été terminée, les questions continentales liquidées, du jour où les Perses avaient été repoussés plus loin que de la Grèce même, au-delà du Bosphore. Lacédémone qui avait pris la tête de cette guerre pensait mettre le point final, déposer le harnais. Il n'en était pas de même de la guerre maritime menée par les Athéniens. Celle-ci ne pouvait que se nourrir d'elle-même, l'activité d'une marine n'ayant pas plus de limites que l'élément sur lequel elle navigue, et qu'engendrer une thalassocratie toujours en quête de tributaires, de comptoirs, de colonies nouvelles. L'inquiétude féconde d'Athènes, l'ardeur perpétuelle à entreprendre, le τί νέον ; de l'action pareil au τί νέον ; de la pensée, sont liés à cette destinée maritime.

Athènes, dans la grande guerre médique, avait eu précisément la fortune de posséder son Ulysse, Thémistocle. Ni Richelieu, ni Pitt, ni Bismarck n'ont joué dans la destinée politique d'un peuple un rôle plus décisif que cet homme. « Le premier il osa dire qu'il fallait se consacrer à la mer ». Il avait achevé Athènes par le Pirée. « Il croyait le Pirée plus important que la ville haute, et souvent il conseillait aux Athéniens, s'ils venaient à être forcés sur terre, de descendre au port sur leurs vaisseaux pour s'y défendre contre tous » (1-93). Il avait été le créateur de la flotte athénienne, de cette ville de bois qui lorsque Xerxès entra en Grèce sauva Athènes, fut Athènes. Il avait vaincu à Salamine par la πολυτροπία du Laertiade. Il avait relevé en trompant Lacédémone les murailles d'Athènes, constitué en quelques années d'esprit, de labeur, de bonheur foudroyant un empire maritime, et fait de toute la mer Égée la ruche ardente et bleue de l'abeille attique. Puis, comme il était inévitable, il s'était trouvé en butte à la jalousie des dieux. L'historien pouvait conter en pur artiste homérique cette fuite de Thémistocle poursuivi par les envoyés d'Athènes et de Sparte comme Ulysse par la colère de Neptune, et ces scènes dramatiques, le foyer d'Admète, la barque de pêche, le banni qui à Suse demande au grand roi de reconnaître les bienfaits que tient du vainqueur de Salamine la maison royale de Perse, et cette fin mélancolique de satrape comblé qui a reçu pour son pain et son vin des villes entières d'Orient, mais qui souhaite seulement qu'après sa mort un corps contre lequel l'envie ne s'acharnera plus puisse reposer sur le rivage d'oliviers, de pierre nue et de mer retentissante où naquirent à sa vivante parole les magasins et les murailles du Pirée. Destinée

si pleine, si puissamment composée par le génie épique immanent de la Grèce, que Napoléon, en se rendant sur le *Bellérophon*, s'en est enveloppé comme d'une image inégalée, ainsi qu'il versait sur le roi de Rome l'antique larme du nom d'Astyanax.

C'est un exemple de mutation brusque, analogue si on veut à ceux de la Russie au XVIII[e] siècle et du Japon au XIX[e]. Évidemment des historiens se trouvent toujours pour montrer que ces mutations brusques ne sont qu'apparentes, mais n'exagérons ni dans un sens ni dans l'autre. Quand nous-mêmes changeons, pouvons-nous dire si notre changement est une mutation brusque ou une évolution naturelle? et puisque les deux raisonnements nous paraissent, lorsqu'il s'agit de nous-mêmes, aussi vraisemblables, que sera-ce lorsqu'il s'agira de faits aussi complexes que ceux de l'histoire ! Mais enfin c'est un fait que la puissance athénienne jaillit tout d'un coup après Mycale, pousse sur le sol, chaud encore de l'incendie, d'une façon aussi miraculeuse que l'olivier sacré.

Dès l'époque de Thémistocle, dès sa rivalité avec Aristide, cette politique maritime et conquérante d'Athènes est liée à la démocratie. Elle a pour elle tous les thètes qui servent sur les vaisseaux, y trafiquent, y ont une solde. Elle a contre elle beaucoup des propriétaires grands et petits, attachés à la constitution de la Grèce en cités, favorables à l'entente avec Sparte et à l'équilibre hellénique.

Ainsi, unie à la démocratie, elle l'est à la richesse mobilière, et, fatalement, à la ploutocratie. L'argent coule abondamment à Athènes, argent des tributaires qui devient argent public, argent des mines, argent du commerce. Avec l'argent, on a tout, le matériel d'abord,

les hommes ensuite. Les vaisseaux sont montés en partie par des matelots étrangers. « La puissance des Athéniens est mercenaire bien plus que nationale ». Le jour où la puissance rivale aura à sa disposition les trésors de Tissapherne et de Pharnabaze, on se débauchera ses marins à coup de statères ou de dariques, comme on se débauche ses soldats dans l'Italie de Sforza ou l'Allemagne de Wallenstein.

Démocratie ou ploutocratie paraissent de mauvaises conditions pour s'embarquer dans une guerre décisive. mais les nécessités de la marine viennent juste à point tempérer ce que l'une et l'autre présenteraient de dangereux. La marine a deux exigences, l'une et l'autre peu démocratiques, mais auxquelles doit se soumettre, si elle veut être, une démocratie maritime : c'est la continuité d'efforts et l'unité de commandement.

Périclès, dans le discours que lui prête Thucydide, formule la loi d'après laquelle une marine ne s'improvise pas, se développe dans une durée, exige une tradition serrée et tendue : « Vous-mêmes qui vous êtes appliqués à la science navale depuis les guerres médiques, ne l'avez pas encore amenée à sa perfection... La marine est affaire de pratique, comme le reste ; elle n'admet pas d'être traitée accessoirement et par occasion, mais bien plutôt c'est elle qui n'admet aucune occupation accessoire » (1-142). La marine relève d'Athena Ergané. Elle implique, du haut en bas, une qualité particulière de labeur professionnel, une soumission naturelle à la compétence du pilote ou du chef, un enchaînement solide de coutumes contrôlées et de perfectionnement.

La marine donne également à un haut degré le sens de l'unité de direction. Dans la tempête il y a une discipline spontanée autour du pilote, comme à l'agora une

anarchie spontanée autour du démagogue. A Salamine l'homme de la mer, Thémistocle, fait autour de lui, dans le plus grand péril, par son coup d'œil et son audace, l'ordre, l'obéissance. Et la constitution de l'empire athénien, avec le peuple-chef qui commande et les peuples tributaires qui sont commandés, réalise une sorte de monarchie, tandis que la ligue péloponésienne, ennemie des démocrates, mais où les grandes cités délibèrent sur le pied d'égalité, présente par là certaine faiblesse démocratique. Périclès, lorsqu'il développe les grandes lignes de la guerre future, fait remarquer que ce qui manquera au Péloponèse ce sera cette unité de direction et d'efforts ; il rend sensibles cette irrésolution et ces intérêts divergents que les Péloponésiens avaient déjà manifestés à Salamine : « N'ayant pas de conseil unique, les Péloponésiens ne peuvent rien exécuter rapidement. Égaux en suffrage et différents en origine, ils poursuivent chacun leur avantage, d'où l'impossibilité de rien achever... Chacun croit que sa négligence importe peu et qu'un autre se débrouillera à sa place ». (1-141).

Ainsi la ville de bois, avec les nécessités qu'elle implique, est la cheville ouvrière d'Athènes. Toutes les batailles navales que raconte Thucydide mettent en relief l'habileté professionnelle et le courage obstiné des matelots athéniens. Le système du triérarque responsable, pris parmi les riches, et de l'équipage de thètes, ce mélange d'aristocratie et de démocratie navales, donne d'excellents résultats. Mais le jour où la démocratie l'emporte à bord, où la ville de bois devient une cité politique menée par une agora, tout est perdu. Cela commence après l'expédition de Sicile. Les vieux équipages professionnels qui faisaient la force de la

marine athénienne sont morts à leur bord, ou sur l'Asinaros, ou dans les Latomies, ou servent là-bas comme esclaves. Il a fallu improviser un personnel nouveau, moins expérimenté, moins discipliné, plus criard. La logique démocratique brise alors la marine en trois coups. Ce sont d'abord les événements de Samos, où la flotte devient une ville de bois insurgée contre le gouvernement de la ville terrestre. C'est ensuite l'affaire des Arginuses, où le peuple, formé en partie de marins débarqués, en envoyant à la mort les généraux qui ont donné la victoire à Athènes, démoralise le commandement et fait tout pour que cette victoire soit la dernière. C'est enfin la journée d'Ægos-Potamos, où Lysandre n'a qu'à cueillir le fruit qui lui est préparé par l'indiscipline des marins athéniens. A ce moment d'ailleurs les équipages nationaux qui avaient composé l'ancienne marine n'existent plus. Athènes comme Lacédémone recrute les siens, avec son argent ou celui des Perses, dans les marchés de mercenaires. La glorieuse histoire de la ville de bois, qui a été de Salamine aux Arginuses, est définitivement close. Mais l'histoire de Thucydide ne traite que de sa période agissante, de son âge héroïque, de sa lutte puissante pour l'hégémonie de la Grèce et de la mer.

Or, en ce temps, si Athènes est une démocratie tempérée par les nécessités d'une marine, la marine athénienne est à son tour lestée plus qu'entravée par de solides attaches terriennes. Évidemment l'opposition susbistera toujours entre les propriétaires dont Aristophane est le porte parole et les hommes de la mer. C'est précisément ce qui fait la différence entre Athènes et une pure place de commerce comme Corinthe. Les grandes puissances maritimes et coloniales sont celles chez qui

la vocation de la mer s'éveille après un temps d'isolement insulaire et d'économie rurale. C'est le cas d'Athènes comme celui de l'Espagne, de l'Angleterre et du Japon. Mais comme l'Espagne, et au contraire de l'Angleterre et du Japon, Athènes n'est pas une île. Comme l'Espagne et surtout comme la France, elle est prise un moment entre une destinée maritime et une destinée continentale ; davantage inclinée vers la première que vers la seconde, elle ne connut pas dans la Béotie une Messénie à conquérir.

Les Corinthiens au contraire tiennent dans le Péloponèse une place analogue à celle des Phéniciens dans l'empire perse, à celle que les Grecs obtinrent en Égypte sous la dynastie saïte, à celle que les Vénitiens et les Hollandais remplirent pour les États continentaux de l'Europe centrale. Un peuple continental a besoin chez les anciens de faire un accord avec un peuple maritime, « soit pour l'exportation de ses denrées, soit pour l'échange des produits que la mer fournit au continent » (1-120). Les Corinthiens ne sont pas, à proprement parler sinon par une chance précaire, thalassocrates, mais courtiers de mer au service lucratif des continentaux.



Ici se pose un des problèmes les plus curieux de la guerre du Péloponèse. Par l'exposé de Thucydide nous savons à n'en pas douter qu'une des causes principales de cette guerre fut la rivalité commerciale, maritime, coloniale de Corinthe et d'Athènes. Nous le savons par son exposé, c'est-à-dire par les faits qu'il raconte, et aussi par notre interprétation des discours, mais non par son énumération des causes de la guerre, puisque

celle-là n'y figure pas. C'est par une série de raisonnements et par la comparaison de cette guerre générale avec les guerres générales modernes que nous sommes amenés à regarder comme réelles et capitales ces causes économiques. Et nous nous comportons alors avec le livre de Thucydide à peu près comme Thucydide lui-même s'est comporté avec le récit homérique de la guerre de Troie. Il a cherché derrière les histoires dramatiques de rivalités personnelles et de conflits ethniques une réalité de puissance matérielle et politique, et il a trouvé que la guerre de Troie était une guerre économique et maritime, la plus forte marine se trouvant placée automatiquement, de leur bon gré ou par force, à la tête des Grecs, et portant la guerre là où l'exigeaient les intérêts d'une thalassocratie. Quand Bérard rattache l'importance de Troie et de la guerre de Troie à sa loi des isthmes, il continue à la lumière de la géographie l'explication de Thucydide. Mais voici que Thucydide, ayant mis en lumière cette cause de la guerre de Troie, ne songe point à donner une cause pareille à la guerre contemporaine qu'il raconte et qu'il a suivie vingt-sept ans dans tout son détail. Serait-ce que cette cause n'existe pas ? Mais on reconnaît aujourd'hui qu'elle nous fournit seule un fil conducteur suivi, qu'elle explique seule la politique athénienne, le transfert de la guerre à des points comme Corcyre, Amphipolis, Syracuse. Alors ?

Alors nous sommes simplement en présence d'une des lois ordinaires et nécessaires de l'histoire. De loin, avec le recul du passé, une grande guerre nous apparaît comme nécessaire, et lourde de la même impassible fatalité qu'un accident géologique. C'est une guerre finie, qui a cessé de nous intéresser, que nous ne songeons plus à

modifier en idée et que nous acceptons, considérons comme un tout détaché, lointain, achevé. Voilà des conditions favorables pour voir les hommes agis et poussés malgré eux par des causes matérielles, physiques, par celles dont eux-mêmes se doutaient le moins, et qui n'étaient jamais mises en avant. Plus une guerre au contraire est proche de nous, nous intéresse, nous enveloppe, nous retient dans son action survivante et actuelle, et plus nous lui cherchons des motifs humains, psychologiques et moraux. Les expressions de Thucydide (ἀληθεστάτην πρόφασιν, ἀφανεστάτην δὲ λόγῳ) nous montrent qu'il faut déjà un grand effort de détachement, de recul et d'indépendance pour voir la cause principale de la guerre dans la rencontre automatique et fatale de deux puissances, l'une qui s'accroît sans cesse, l'autre qui voit venir vers elle cet accroissement comme une menace. Les causes les plus manifestes, les plus avouées, les plus répétées par l'un des deux partis sont toujours celles qui mettent en lumière les sentiments agressifs et injustes de l'autre. Ce sont celles sur lesquelles s'étendent complaisamment les orateurs dans les discours que leur prête Thucydide, et sur lesquelles ils s'étendaient plus complaisamment encore dans leurs discours réels.

Mais pourquoi Thucydide n'a-t-il pas été jusqu'à cette cause économique, et pourquoi, d'une façon générale, l'explication économique des guerres est-elle une nouveauté qui date de la dernière moitié du XIXe siècle ? J'avoue que je n'en saurais donner une explication totale. Sans doute malgré eux les historiens se placent à une sorte de point de vue royal où les besoins économiques sont sous-entendus, où une réalité politique indépendante et qui se suffise à soi-même est comme abstraite et hypostasiée. Voit-on la tragédie politique de

Corneille mettant en avant comme motif d'action pour un Nicomède ou un César une question de blé ou de débouché ? L'histoire, qui était aussi un genre noble, gardait quelque chose de cette dignité, et ce n'est sans doute pas une simple coïncidence si elle s'est mise à parler de l'arsenic et des nègres au moment à peu près ou le drame romantique les introduisait sur le théâtre. Notons d'ailleurs que bien des pages de l'*Essai sur les Mœurs* annonçaient ici une transformation de l'histoire, et que c'est vers 1750 que la haute société s'était mise à se passionner pour la question des blés. Il n'en est pas moins vrai qu'il a fallu attendre longtemps pour qu'un Sorel pût donner des guerres générales de l'Empire une explication en partie économique, les concevoir comme une attaque et une défense de la thalassocratie britannique, la lutte à mort d'un système et d'un blocus maritimes contre un système et un blocus continentaux. Mais l'ambition de l'ogre de Corse et le génie infernal de la mercantile Albion apparaissaient de l'un et de l'autre côté comme des causes parfaitement suffisantes, et avec raison, puisque c'était cette eau-de-vie qui remontait le moral des combattants. Aujourd'hui encore on est mal venu dans tous les pays à chercher ailleurs que dans les faits moraux de perversité humaine les causes de ce qui nous affecte dans la guerre et dans la paix. Quand cela sera devenu du vrai passé, ne tiendra profondément personne dans sa chair et son âme, les froides interprétations économiques se lèveront d'elles-mêmes, absorberont tout.



Revenons à Corinthe. Elle a par position la plus ancienne, et, jusqu'à celle d'Athènes la plus florissante

des marines grecques. C'est bien l'expansion de cette marine qui, amenant un conflit nécessaire avec celle d'Athènes, engendre le premier prétexte de la guerre. La rivalité d'Athènes et de Corinthe au sujet des bouches de l'Adriatique domine toute la première phase de la guerre du Péloponèse. (Ainsi, de 1840 à 1914, toutes les guerres et les menaces de guerres générales, dans une Europe intéressée tout entière à la mer, naissent originellement de la triple question des trois bouches de la Méditerranée : Constantinople, Suez et le Maroc.) Tout vient ici de la grande expédition entreprise par Corinthe et ses alliés pour fonder une colonie à Épidaure, le futur Dyrrachium, tête de pont des communications entre les terres grecques et les terres italiennes. Ils se trouvent en lutte avec Corcyre, ancienne colonie corinthienne qui a la troisième marine de la Grèce, entend ne pas être absorbée par sa métropole et recherche contre elle l'alliance d'Athènes. La guerre qui embrase le monde entier naît d'une question de bouche maritime. Mais on peut fort bien admettre que cette cause seconde demeure prise dans le grand procès général de la rivalité entre Athènes et Lacédémone, ne pas trop déranger les perspectives d'ensemble de l'étiologie fixée par Thucydide.

Athènes se convertissant entière à une politique maritime, il était naturel et nécessaire que cette politique maritime, comme celle de l'Angleterre, se gouvernât selon quelques rythmes simples. C'est ainsi que, dès le principe, l'Athènes de la guerre du Péloponèse suit les mêmes directions de géographie et d'histoire, de politique et de volonté que l'Athènes des guerres médiques. La conduite que préconise Périclès au début de la guerre est celle que Thémistocle a fait adopter, pour le salut de la Grèce, au moment de l'invasion de Xerxès :

laisser l'Attique ouverte à l'ennemi et se confier à la ville maritime. Mais alors la ville maritime n'est plus seulement cette ville aux murailles de bois, la flotte où les Athéniens enfermèrent jadis leur patrie et leurs dieux. Elle comporte avec la flotte tout ce que relie, protège, approvisionne la flotte : les îles tributaires, le Pirée, Athènes, unie au Pirée par les Longs Murs : « Si nous étions insulaires, qu'y aurait-il de plus inexpugnables que nous ? Il faut donc en fait, visant dans nos résolutions le plus possible à cet idéal, que nous abandonnions campagne et maisons pour prendre la seule garde de la mer et de la cité » (1-143). A peine la guerre a-t-elle commencé qu'au centre de l'histoire grecque et de la Méditerranée orientale, microscome de l'histoire planétaire et océanique d'aujourd'hui, se posent l'être, l'ambition et les luttes d'une thalassocratie insulaire.

Comme l'a déjà remarqué Thucydide au sujet de l'empire d'Agamemnon, (1-15), îles et flottes s'impliquent. Les îles sont donc nécessairement conquises par les villes grecques pourvues de grandes flottes. Pour garder une île, il suffit d'être maître de la mer, tandis que, pour garder une côte, il faut des forces de terre contre les populations de l'intérieur. C'est l'armée d'Alexandre, et non la flotte d'Athènes, qui donneront définitivement l'Ionie à la Grèce.

Si les flottes servent à conquérir et à tenir les îles, la maîtrise de la mer engage sans cesse à la conquête d'îles nouvelles. Aujourd'hui toutes les grandes îles du globe (sauf celles du Japon) et la plupart des petites appartiennent aux thalassocraties britannique et hollandaise (la presqu'île de l'Inde collée à des chaînes inaccessibles et à des passes surveillées s'est comportée depuis deux

siècles comme une île). Aussi les Athéniens finissent-ils par poser ce principe que les îles grecques leur appartiennent de droit. Dans la guerre de Sicile tous les insulaires doriens et ioniens doivent s'armer pour Athènes. Parmi les insulaires voisins du Péloponèse « les Céphaloniens et les Corinthiens, dit Thucydide, étaient indépendants. Mais comme insulaires il leur fallait accompagner les Athéniens parce que ceux-ci étaient maîtres de la mer » (VII-57). Maîtres par conséquent des îles. Les visées sur la grande île de Sicile, drame central de la guerre du Péloponèse, prennent place dans la logique de cette guerre insulaire.

La conquête ou la domination des grandes îles était pour la thalassocratie athénienne une nécessité aussi vitale que l'avait été jadis pour les Spartiates la conquête de la Messénie. Et pour deux raisons : parce que les îles appartiennent de droit à la puissance maîtresse de la mer, parce que ces îles étaient elles-mêmes le siège de marines rivales.

Il y a pourtant une exception curieuse. La Crête a été, aux temps préhomériques, la tête de la grande thalassocratie minoenne ; elle a étendu sur la mer Égée la paix de Minos, elle a mis en relations la Grèce avec l'Égypte et l'Orient. A l'époque de la guerre du Péloponèse, il y a longtemps qu'elle a disparu de l'histoire : c'est une sorte d'Achaïe maritime partagée en cités paisibles qui gardent intacte la vieille discipline dorienne, et qui fourniront à Platon une bonne partie des traits politiques qu'il oppose à ceux de l'État gonflé d'humeurs. Jadis autel central des navigations d'Orient, elle est devenue comme notre Massif Central un môle qui sépare et qui fait s'écouler à part deux écheveaux divergents de routes. La dorisation du pays, son manque

de ressources, son intérieur âpre et d'accès difficile, la rareté des relations avec l'Égypte après la conquête perse, en détournèrent sans doute les Athéniens : si l'expédition qu'ils envoyèrent au secours d'Inaros avait réussi, peut-être leur eût-il paru intéressant de prendre pied dans la grande île.

La première grande île que conquiert Athènes, l'Irlande de cette thalassocratie, est naturellement Égine. Mais ce ne fut sans doute pas un hasard si la guerre du Péloponèse trouva sa cause occasionnelle dans les affaires de Corcyre. Corcyre à une marine grecque ouvre la porte de l'Occident, comme la Crète ouvrait la porte de l'Égypte, comme Chypre ouvrira la porte de l'Asie. L'île d'Alcinoüs tenait déjà cette place, ainsi que l'a montré Bérard, au temps de la thalassocratie phénicienne : d'où son importance dans le périple sidonien qui a servi de base à *l'Odyssée*. Lorsqu'elle devient l'ennemie de Corinthe et passe dans l'alliance d'Athènes, elle rompt définitivement le peu qui pouvait rester d'équilibre entre les deux grandes marines de la Grèce, celle des Athéniens et celle des Corinthiens, elle ouvre à Athènes la route de l'Adriatique et de l'Italie. L'expédition de Sicile n'aurait pu avoir lieu si les Athéniens n'avaient eu à Corcyre une place d'armes et un lieu de rassemblement pour préparer la conquête de la grande île. Et cette conquête devait devenir naturellement l'idée fixe de leur impérialisme maritime.

Lorsque les Athéniens décident de faire la guerre de Corcyre, premier acte de la guerre du Péloponèse, ils se résolvent difficilement, et se déjugent de l'une à l'autre de deux assemblées successives. Il est fâcheux que Thucydide, qui nous donne les discours des Corinthiens et celui des Corcyréens, ne juge pas utile de faire

connaître ceux qui furent tenus dans les deux assemblées d'Athènes. Il indique pourtant les deux raisons essentielles qui parurent décisives au parti de la guerre. D'abord « on sentait bien que l'on aurait la guerre avec le Péloponèse : aussi ne voulait-on pas abandonner aux Corinthiens une ville qui possédait une si forte marine. » Ensuite « Corcyre paraissait située favorablement sur la route de l'Italie et de la Sicile » (1-44). Déjà les Corcyréens, quand ils sollicitaient l'alliance athénienne avaient fait valoir cette raison. « Corcyre, disaient-ils, vous permettra de couper les communications des Péloponésiens avec l'Italie et la Sicile et d'assurer les vôtres » (1-36).

Mais une troisième raison, exposée dans le discours des Corcyréens, dut sans doute agir fortement sur les politiques de la mer. Elle n'est autre que le principe britannique du *two powers standard*. « Il y a en Grèce trois marines qui comptent : la nôtre, la vôtre et celle des Corinthiens. Si vous permettez à ces deux dernières de n'en faire qu'une et aux Corinthiens de nous absorber, vous aurez à combattre les Corinthiens et les Corcyréens réunis ». C'est une réflexion sur ce sujet qui amènera l'Angleterre à ces deux maximes : entretenir toujours les divisions entre les deux plus fortes puissances maritimes, avoir toujours une flotte égale aux deux plus fortes flottes réunies (1).

Ce n'est pas seulement la guerre à outrance d'Athènes et de ses alliées contre Sparte et sa ligue, qui est en germe dans la décision de l'assemblée athénienne, c'est la déviation nécessaire de cette guerre en un impérialisme occidental, en l'expédition sicilienne. L'expédition de Corcyre, qui dut avoir contre elle les conserva-

1. Revoir la note I.

teurs héritiers de l'esprit de Cimon, comme Nicias, fut amorcée par le même parti et les mêmes arguments que le sera celle de Sicile lorsqu'Alcibiade continuera son oncle Périclès. Et, probablement comme lors de la guerre de Sicile, les partisans de la paix entrèrent dans l'aventure votée malgré eux, afin de la mener avec le plus de prudence : un des commandants de la flotte est en effet Lacédémonios, fils de Cimon.

L'expédition de Sicile, poignardée dans le dos par Alcibiade, son principal instigateur, et conduite par Nicias à la catastrophe la plus tragique, a été condamnée par l'histoire comme la campagne de Napoléon en Russie, et Thucydide, parce qu'elle a échoué, l'impute surtout aux ambitions et aux propos inconsidérés de quelques-uns. Pourtant le dessein de la guerre paraît beaucoup plus raisonnable que ne le fut sa conduite. Les raisons que font valoir les députés d'Égeste et leurs partisans sont assez considérables. Les Syracusains menacent d'établir leur hégémonie sur toute la Sicile. Ils ont une marine puissante, devenue la troisième du monde grec quand celle de Corcyre s'est abîmée dans la révolution. Ils sont Doriens, colonie de Corinthe, très attachée à sa métropole. Si la Sicile unie se fût jointe à Corinthe et à Lacédémone, cette ligue eût formé la thalassocratie la plus redoutable pour Athènes. Aussi Athènes ne pouvait-elle se désintéresser de la Sicile. Les Égestains avaient raison lorsqu'ils disaient « qu'il est sage de soutenir contre les Syracusains les alliés qui les combattent encore en Sicile » (VI-6). Une fois résolu d'intervenir en Sicile il fallait le faire, comme le montra Nicias, avec une expédition puissante, hors de proportion avec toutes celles qui avaient jusqu'ici quitté un port grec. On ne peut lui comparer que

celles de Cyrus, de Cambyse, de Xerxès. Le Syracusain Hermocrate en fait la remarque dans son discours : « Rarement ont réussi ces grandes expéditions grecques ou barbares, opérant à d'énormes distances de leur pays » (VI-33). Et il en donne les raisons : elles font l'union parmi les ennemis et perdent ainsi le bénéfice de leur nombre ; elles peuvent subsister difficilement sur un sol étranger.

C'est précisément dans ces deux sens et pour obvier à ces deux dangers que l'expédition est préparée avec la plus intelligente prudence par Alcibiade et par Nicias. Alcibiade veille à l'un et Nicias à l'autre. Écoutons dans Thucydide les paroles du premier : « La nombreuse population des cités siciliennes est composée d'éléments très mêlés : changements et révolutions politiques y naissent facilement. Nul ne regarde la patrie comme un bien domestique, ne se soucie de prévoir des armes pour la défense de son corps, ni des réglements pour celle du territoire » (VI-16). Le περὶ τὸ σῶμα ὅπλοις ἐξήρτυται doit être évoqué comme une image précise et des plus importantes pour un Grec. Jusqu'à la guerre du Péloponèse, en effet, la force défensive, tant morale que physique, d'une cité, est constituée par le nombre et la qualité des citoyens adultes, équipés à leurs frais avec armes solides et lourdes, tant défensives qu'offensives, et qu'on appelle hoplites. L'hoplite, soldat citoyen et propriétaire, armé pour la protection de l'État et de ses biens, l'hoplite qui a brisé en bataille rangée les archers et la cavalerie des Perses, l'hoplite forme le vrai mur de la cité. Il est particulièrement propre à la défense de la plaine agricole dont cette cité tire sa subsistance, et dont le ravage, objet principal de l'ennemi, amène, si on ne peut se ravitailler par le dehors,

le plus grand péril de famine. La constitution et la discipline lacédémoniennes ont pour but unique de créer le parfait hoplite, comme toute une culture avait pour objet au moyen âge de former le chevalier. Évidemment la guerre du Péloponèse consacre, tant au point de vue politique qu'au point de vue militaire, la décadence de l'hoplite, et cette chute du mur annonce la chute de la cité. Le désastre des hoplites athéniens en Étolie et des hoplites lacédémoniens à Sphactérie, la nécessité où est Brasidas de partir en Thrace avec de simples ilotes armés comme hoplites, la campagne même de Sicile, où l'armement des hoplites athéniens fut presque toujours pour eux (à l'assaut des Épipoles comme dans la désastreuse retraite) une cause d'infériorité, préparent des idées militaires nouvelles, celles d'Iphicrate, d'Épaminondas, de Philippe, en même temps que la cité s'ouvre et s'effrite devant les idées politiques nouvelles. Pour les raisons mêmes que dit Alcibiade, cette classe d'hoplites manquait en partie en Sicile, et on pouvait à cette époque en conclure (ce qui ne se trouva d'ailleurs point juste) que c'était pour les Siciliens une cause de faiblesse.

Mais la cause la plus importante de la faiblesse des Siciliens, Athènes devait certainement la découvrir dans les dissensions qui ravageaient les villes de la Sicile bien plus encore que celles de la Grèce propre. Ces dissensions, il fallait quelqu'un dont le talent spécial pût les provoquer, les utiliser, empêcher l'union toujours facile dans un pays qui avait connu l'autorité des tyrans. Alcibiade, génie de souplesse et d'intrigue, est qualifié pour prévenir cette union, éveiller et employer les discordes. Et tant qu'il resta en Sicile, sa diplomatie réussit. Malheureusement l'armée et ses chefs demeu-

raient liés aux caprices d'une assemblée plus incohérente et plus absurde en ses mauvais jours que Xerxès lorsqu'il faisait fouetter la mer. Avec l'ordre de ramener Alcibiade la Paralienne emporta la fortune d'Athènes.

De son côté Nicias, bien qu'il eût préféré qu'Athènes ne s'engageât point dans cette aventure, prépare avec le plus grand soin tout le détail matériel et militaire de l'expédition, tel qu'il en présente dans son second discours l'inventaire aux Athéniens. La difficulté essentielle lui paraît celle-ci : la Sicile, pays d'une richesse inépuisable qui se suffit complètement à lui-même contient pour se défendre tous les avantages d'un continent ; pour en venir à bout il faut que l'expédition puisse se suffire pareillement, qu'elle possède tous ses approvisionnements au moins pour les quatre mois d'hiver pendant lesquels la navigation est suspendue. L'audace avec laquelle Athènes mobilise, alors et au moment où elle envoie le renfort de Démosthène, toutes les ressources de la République et joue sur ce grand coup de dés toute sa fortune, ne peut s'expliquer que par l'inéluctable nécessité d'aller jusqu'au bout des problèmes qu'impose la domination de la mer. L'habitude du commerce, du risque, du quitte ou double chez une puissance maritime porte facilement un tel peuple à ces grandes décisions que l'histoire juge d'après leur réussite. C'est dans l'enivrement de son *rush* économique et maritime que l'Allemagne s'est résolue au grand coup de dés où elle a perdu.

***

On a été souvent frappé de la place que tient, immédiatement avant le récit de l'expédition de Sicile, le dialogue des Athéniens et des Méliens. Ce simple rapport

abstrait de position paraît plus saisissant, pour exprimer la Nemesis de l'histoire, qu'un apologue d'Hérodote ou un discours de Socrate. Il ne semble pas pourtant que l'idée morale, le mythe de Némésis, si naturel en ces époques tragiques puisqu'en notre guerre on s'y reportait invinciblement, ait signifié ici quelque chose pour l'intelligence sèche, lumineuse, aiguë de Thucydide.

Dans ce dialogue unique, qui est, comme schéma idéal, aux discours de l'histoire ce que ces discours eux-mêmes sont au récit des événements, les Athéniens ramassent, en des formules dont le poids et le marbre n'ont jamais été retrouvés, la doctrine de la force, la nécessité pour le puissant d'aller jusqu'au bout de son intérêt. Frédéric II et le Comité de Salut Public nous en rendront, dans la claire langue analytique du XVIIIe siècle, quelque chose, et ne justifieront pas autrement l'invasion l'un de la Saxe, l'autre des Pays-Bas. La différence est que nos modernes ont passé par le vestiaire de Teufelsdroeck et par la philosophie des habits, sont enveloppés et grimés par *l'Anti-Machiavel* et par les Droits de l'homme. Ni les principes de la belle nudité antique, ni l'art de Thucydide ne permettraient que les Athéniens parlassent aux Méliens avec ce contraste bizarre d'un langage vrai et d'un faux-nez. Les Athéniens exposent simplement aux Méliens qu'ils ont besoin de leur alliance, qu'étant les plus forts ils l'exigent et n'admettent pas leur neutralité : les Méliens, colonie de Lacédémone, ne voulant pas prendre part à la guerre contre leurs fondateurs, sont assiégés, les hommes massacrés, les femmes et les enfants réduits en esclavage. Cela se passe en l'hiver de la seizième année de la guerre, et c'est le même hiver que les Athéniens forment le projet de l'expédition de Sicile.

Thucydide ne croit nullement à une Némésis : à plus forte raison, habitué plus que personne à employer des mots pourvus d'une signification, ne trouverait-il pas le terme de justice immanente. La destruction de Mélos et l'expédition de Sicile sont simplement pris dans une même logique réaliste et historique, un enchaînement de nécessités qui se résument en une loi, la loi de la mer. Le dialogue, exempt de tout verbiage et vrai d'une vérité pure, nous place en plein dans cette loi comme un dialogue de Platon nous met dans celles de l'intelligence et du discours.

Toute la ligne de la situation et du dialogue tient dans cette phrase : « Les Méliens, colonie de Lacédémone, refusaient de se reconnaître ainsi que l'étaient les habitants des autres îles sujets d'Athènes » (1-84). L'être de la thalassocratie athénienne se confond avec le contrôle ou la domination des îles. Périclès appelait Égine une chassie dans l'œil du Pirée, et sa position rendit dès le début de l'empire athénien sa conquête nécessaire, mais toute île indépendante dans la mer Égée et ailleurs devait être pareillement une chassie pour la γλαυκῶπις attique. En aucun temps les maîtres de la mer ne peuvent, dans le cas d'une guerre générale, admettre la neutralité d'une position maritime importante : les Anglais à Copenhague en 1808, les Alliés en Grèce en 1916 ont été conduits à cette logique de la guerre maritime. La puissance continentale se charge d'ailleurs toujours de leur fournir sur terre des précédents qui leur enlèvent tout scrupule : Napoléon en Hollande et en Allemagne et les Allemands en Belgique traçaient leur voie aux Anglais en Danemark et aux Alliés en Grèce. Pareillement, avant que la Mélos dorienne fût arrachée de la Grèce maritime, Platées,

sorte de Mélos continental inverse, avait subi le même sort de la part des Lacédémoniens et de leurs alliés.

L'expédition de Mélos et celle de Sicile suivent donc la même ligne maritime et insulaire, se succèdent en raison comme elles se succèdent dans le temps. L'une est facile et l'autre difficile, les gagnants de l'une sont les perdants de l'autre, les sentiments de pitié humaine que tout homme mêle invinciblement à l'histoire vont également à toutes les victimes, et, devant ces tragédies aussi graduées et aussi poignantes que celles du théâtre, jouent encore les sentiments antiques, la terreur et la pitié. Mais l'abstraction historique ne retient de ce mélange humain que ce qui intéresse son objet, que la suite claire et nue de ses faits et de ses lois.

Et cette suite claire et nue parvient à des essences qui dépassent la tragédie. Toutes les puissances maritimes qui ont fait la grande Athènes se retrouvent en Sicile, silencieusement convoquées, pour sa ruine. Non par une Némésis décorative, mais par un enchaînement naturel qui eût satisfait l'intelligence d'un Démocrite. Nicias, dans son adjuration pathétique à ses marins qu'enferme la rade de Syracuse, leur rappelle qu'ils vont livrer la dernière bataille d'Athènes : si la flotte est vaincue, l'armée enfermée en Sicile n'est plus qu'une bête prise au piège : « Songez, chacun dans votre cœur et tous d'une seule âme, qu'il y a avec vous, sur vos vaisseaux, toute l'armée des Athéniens, et toute leur flotte, et ce qui reste de l'État, et le grand nom d'Athènes. » (VII-64). C'est exactement dans ces termes que Thémistocle avant Salamine pouvait parler aux Athéniens. La chance de la plus grande gloire et la chance du plus grand désastre étaient donnés également dans la nature d'une puissance maritime, dans la destinée

de cette ville de bois à laquelle Athènes, au moment culminant de ses deux grandes guerres, celle d'Hérodote et celle de Thucydide, se trouvait réduite. Ce n'est point Mélos, mais Pylos que Thucydide se rappelle à ce sujet. Il remarque qu'après la perte de la bataille la situation des Athéniens en Sicile était exactement celle où ils avaient mis les Lacédémoniens dans l'île de Sphactérie. Là encore un destin artiste a tout disposé pour grouper plus clairement autour des îles la vie et les guerres d'une thalassocratie.

Si l'*Odyssée* est dessinée d'aprés un périple ou plutôt un guide général des navigations phéniciennes, il est naturel que nous y retrouvions cette même place dévolue aux îles, l'île de Calypso et celle des Lotophages, la Sicile, la Sardaigne, Corcyre, et l'analogie conduisant le poète grec à rattacher cette épopée des îles occidentales à la dernière, vers l'Occident, des îles orientales, la pierreuse Ithaque. Devant le port des Phéaciens un îlot rocheux est le vaisseau pétrifié d'Ulysse : il y a un certain lointain de généralisation à la fois poétique et historique où les vaisseaux et les îles se confondent dans les mêmes lignes idéalisées et vraies, jusqu'à ne plus faire qu'une racine nue de l'être maritime et de la puissance navale.

L'épopée odysséenne n'est pas seulement le poème des îles, mais, comme le fait remarquer Bérard, le poème des bouches et des détroits. C'est là que sont localisés ses grands épisodes. Comme la politique navale anglaise autour de Gibraltar, de Suez, de Singapour, la vigilance de la thalassocratie athénienne se porte sur les lieux de passage, les pertuis. De là l'importance des affaires de Corcyre, de là la création d'un théâtre permanent de la guerre autour de Naupacte et en Étolie, c'est-à-dire

à l'entrée du golfe de Corinthe que les Athéniens veulent fermer aux Péloponésiens. De là l'occupation malheureuse d'Héraclée par les Lacédémoniens, sur la route de mer qui menait les Athéniens en Thrace. En Sicile Charybde et Scylla sont occupées l'une par les Syracusains, l'autre par les Athéniens ; les deux flottes ennemies sont l'une à Messine, l'autre à Rhegion, ces deux villes riveraines du détroit, un Tarascon et un Beaucaire qui doivent nécessairement se haïr. Les nécessités de la navigation et du commerce ancien lient intimement à cette question capitale des détroits celle des isthmes, et Bérard s'appuie précisément sur l'occupation de Décélie pour justifier sa loi des isthmes qui explique tant de choses dans l'histoire maritime ancienne.



Notons que, dans la lecture de Thucydide, nous sommes toujours embarrassés par la même difficulté. Tout nous paraît de façon indiscutable rentrer dans les cadres d'une explication commerciale, économique, maritime : les détroits, les isthmes, les îles, les flottes font l'armature évidente de ces cadres. Mais dès que nous voulons passer au détail et savoir exactement dans quelle mesure la maîtrise et la liberté de la mer étaient pour les belligérants une question de vie et de mort, Thucydide ne nous apporte plus que des renseignements insuffisants ou nuls, auxquels les hypothèses des historiens modernes ne mettent pas une rallonge suffisante.

Il faut pourtant faire une exception pour Athènes. Il est certain que l'Attique en est au ve siècle au même point que l'Angleterre d'aujourd'hui : elle ne produit

qu'un tiers au plus de ses subsistances, et dépend, pour les deux autres tiers, de ses importations. La question du blé est donc la question vitale d'Athènes. Elle dispose d'une flotte aussi nombreuse qu'elle peut souhaiter. La matière d'échange est abondante : ce sont le vin et l'huile de l'Attique, vendus très cher dans toute la Méditerranée, et surtout l'argent des mines du Laurium, auquel se joint l'or de Thrace. L'abondance de blé étranger détermine en Attique ce surplus de population, grâce auquel Athènes répare tant bien que mal les brèches de la peste, de la guerre d'Archidamos, de l'expédition de Sicile. Cette importance du commerce du blé pour leur empire doit avoir amené les Athéniens à rechercher avant tout le contrôle des grands pays à blé. Il y en a quatre autour de la Grèce : l'Egypte, le Pont, la Thrace et la Sicile. De là la grande et désastreuse expédition d'Égypte, celle de Sicile, l'importance attribuée à la Thrace, puis au Bosphore, dans la conduite de la guerre contre Athènes, par la politique de Lacédémone.

Mais si Athènes ne peut vivre sans une abondante importation de blé, en est-il de même du reste de la Grèce, et en particulier du Péloponèse ? La question est importante : car, si ces pays ont besoin eux aussi des blés du dehors, l'expédition de Sicile prend un caractère de nécessité plus marqué qu'on ne l'imaginait. Ayant déjà le contrôle des blés du Nord, il s'agirait pour les Athéniens de couper pour leurs ennemis du Péloponèse la richesse capitale que conduisent dans leurs ports les vaisseaux de Corinthe, à savoir le blé de la Sicile et sans doute aussi de l'Italie méridionale. Dès lors le Péloponèse affamé aurait dû capituler. Telle est la thèse que soutient entre autres Grundy dans son livre

nourri et attachant sur *Thucydide and the history of his age.*

Aucun pays grec, pense-t-il, sauf la Thessalie, ne peut suffire à sa nourriture. Tous sont obligés de vivre en ajoutant à leur récolte insuffisante le produit de l'échange de leur vin, de leur huile et de leur industrie contre les blés du dehors. Dès lors, pour ruiner une ville, il suffit de la bloquer et de dévaster, au moment de la récolte ses champs, ses vignes et ses olivettes. C'est la destinée de la malheureuse Mégare, type de la ville affamée par ses ennemis. On peut donc croire légitimement que le blocus maritime et le ravage des terres, poussés rigoureusement, suffiront pour venir complètement à bout d'un ennemi. De là, au début de la guerre, la confiance des Athéniens dans le premier et des Lacédémoniens dans le second de ces moyens, l'espoir, des deux côtés, d'une guerre décisive, et, à mesure que la guerre s'allongeait dans le temps, l'extension, dans l'espace, de la périphérie où il fallait aller frapper pour tarir à l'ennemi les sources de son ravitaillement.

Évidemment ce doit être là une de nos idées directrices dans notre connaissance de la guerre du Péloponèse, bien que Thucydide, pour des raisons que nous avons cherchées, ne la formule pas de façon explicite. Mais il ne faut pas faire de cette idée directrice un système absolu. En particulier il est fort possible que le Péloponèse ait pu se suffire à peu près à lui-même, surtout si l'on tient compte des fissures inévitables de tout blocus (il y en avait bien à celui de Sphactérie), et trouver indéfiniment les ressources nécessaires. L'affirmation contraire des historiens économistes modernes est fondée surtout sur des considérations empruntées à l'économie agricole de la Grèce actuelle. Mais cela a

pu changer beaucoup, et un texte formel, de Thucydide ou d'un autre, ferait bien mieux notre affaire. Or ce texte manque. Tout ce qu'il nous dit c'est que le Péloponèse importait du blé de Sicile, et que l'espoir de couper ces arrivages fut une des causes de l'expédition athénienne (III, 86). Mais ce blé sicilien était-il indispensable à Lacédémone ? Il est difficile de croire que les riches plaines de Laconie et de Messénie n'aient pas pu nourrir leur population peu dense, et que les deux litres de farine, les deux quarts de vin et la portion de viande qui constituaient la ration de l'hoplite lacédémonien aient jamais pu manquer. On peut d'ailleurs croire qu'il y a eu dans beaucoup de cités belligérantes ou neutres, surtout les années de mauvaise récolte, des problèmes de ravitaillement et de rationnement assez délicats. On sait d'autre part qu'une grave crise économique sévit après la guerre dans le Péloponèse et en fait, sur certains points, un marché de mercenaires. Dans l'ensemble, nous sommes obligés de lire péniblement et mal, sur l'économique, quelques bribes hypothétiques et mutilées, entre les lignes denses, nombreuses et claires du politique.



Nous ne savons donc pas dans quelle mesure exacte la guerre du Péloponèse est une guerre économique, mais nous savons qu'elle tend de plus en plus, par son poids et sa logique, à devenir une guerre maritime et à finir par n'être plus que cela. Une guerre maritime, en ce sens surtout qu'elle met aux prises, comme nos deux guerres modernes, napoléonienne et germanique, le continent et la mer, et, selon la formule anglaise,

l'éléphant et la baleine, cette figure facétieuse de nos luttes cosmiques.

Il n'y eut dans cette guerre que deux batailles décisives, deux batailles navales, Syracuse et Ægos-Potamos. Les Lacédémoniens, sans devenir jamais eux-mêmes des marins, commandèrent les marines de leurs alliés, et les subsides des Perses, joints à leur trésor public, leur donnèrent des vaisseaux et des équipages qui finalement balancèrent ceux de leurs ennemis. La victoire de Lysandre fut faite de sa suprématie maritime. La guerre du Péloponèse n'en conserva pas moins ce caractère fondamental d'une lutte de la terre et de la mer. La colère des Lacédémoniens se prend à tous les peuples maritimes, à tous les hommes de mer, à moins bien entendu qu'il ne s'agisse de leurs alliés. Ils massacrent les équipages des navires, tant neutres qu'athéniens, comme si tout ce qui est marin leur paraissait contraire à ce génie nu de la cité dont Lacédémone se fait gloire de conserver et de proposer en exemple l'épure parfaite. Comme la guerre de 1914 l'a mieux montré encore, les marines neutres, lorsqu'elles ne sont pas assez puissantes pour constituer une rivalité dangereuse, deviennent par position des annexes de la marine maîtresse, sont considérées par la puissance continentale comme des alliées de son ennemie. Les marines neutres ne peuvent en effet faire du commerce qu'avec celle-ci, lorsqu'elle est assez forte pour maintenir le blocus de l'État continental adverse. C'est, dans la mesure où le permettait l'état des marines antiques, la situation d'Athènes et du Péloponèse, puisque la flotte athénienne peut ravager à son gré les côtes péloponésiennes, institue des blocus locaux par ses stations de Naupacte et de Pylos, encercle même Corinthe par

les stations de Salamine et de Minoa. Il est dès lors naturel que l'État continental, qui ne voit dans les marines neutres qu'un renfort pour ses ennemis, les détruise ou les empêche de naviguer s'il le peut. De là cette guerre aux neutres faite par les Lacédémoniens, pareille à ces autres guerres aux neutres que furent la guerre sous-marine des Allemands et le blocus continental de Napoléon, système pareil de ruine pour les marines réputées solidaires de la marine ennemie.

La possibilité pour les maîtres de la mer d'exercer le blocus maritime appelle naturellement chez la puissance prépondérante sur terre la tentation et la tentative d'un blocus continental. Le cas ne s'est point réalisé en 1914 puisque les puissances bloquées par mer étaient également encerclées par terre. Mais, comme Napoléon, Lacédémone est conduite à employer le procédé d'un blocus continental contre la puissance maritime d'Athènes. Cette idée se réalise en trois étapes.

Au début de la guerre elle prend sa figure la plus simple de bataille, attaque et riposte sans manœuvre. Les Lacédémoniens sont maîtres de la terre et les Athéniens de la mer. Chaque année les Lacédémoniens viennent s'installer en Attique et la ravager. Chaque année, en la bonne saison de la navigation, la flotte athénienne fait le tour du Péloponèse et en dévaste les côtes. Cette guerre de razzia, analogue à celle des tribus nomades aux sédentaires, peut durer indéfiniment sans résultat, au contraire de ce qu'on pensait d'abord des deux côtés.

Un blocus permanent prenant pour objet un point vital de la puissance ennemie représentera un progrès de manœuvre. C'est ce que comprend, la septième année de la guerre, la meilleure tête militaire qu'eussent alors

les Athéniens, Démosthène. Il a jeté son choix sur Pylos, pays inhabité, rade naturelle de la Messénie à quatre cents stades de Sparte, où l'on pouvait établir des Messéniens, faire une seconde Naupacte, et où le bois et les pierres abondaient. L'idée de Démosthène est, chez un ennemi de Sparte maître de la mer, exactement la même que celle d'Épaminondas lorsqu'il rebâtit la ville de l'Ithôme, restaure au flanc de l'ennemi cette Pologne grecque qu'est la Messénie. Démosthène a contre lui l'opinion générale de la flotte, qui, comme il est naturel, préfère continuer à naviguer, aller à Corcyre. Il faut le hasard de vents contraires, qui retiennent les navires à Pylos, pour que, désireux d'occuper les équipages, les généraux laissent à tout hasard mettre en pratique l'idée de Démosthène. Quand la place, naturellement forte, est à peu près en état, la flotte repart, et Démosthène, qui tient à son œuvre, reste là avec ses vaisseaux. Les Lacédémoniens alarmés conduisent à Pylos un grand armement de terre et de mer, et tout y tourne contre eux : non seulement la position reste inexpugnable, mais leurs hoplites, abandonnés et capturés dans Sphactérie, vont jusqu'à la paix de Nicias peser lourdement sur leurs plans de guerre.

Dans cette bataille navale nul ne s'était signalé par de plus grands exploits que Brasidas ; il y perdit son bouclier, qui figura dans le trophée des Athéniens, mais ceux-ci allaient payer cher cette pièce d'équipement. Il prit sa revanche en traversant toute la Grèce au pas de course pour aller installer en Thrace, d'où les Athéniens tiraient une grande partie de leurs ressources, une Pylos continentale. La prise d'Amphipolis place les Lacédémoniens en l'un des centres nerveux de la chaîne athénienne, coupe aux Athéniens une partie

de leur ravitaillement en bois de construction, en peaux, en blés.

Mais le véritable blocus continental d'Athènes, dans la mesure du possible, n'est établi que lorsque les Lacédémoniens se décident, sur le conseil d'Alcibiade, à l'occupation permanente de Décélie. Non seulement Athènes perd son territoire agricole, plus de vingt mille esclaves déserteurs, mais surtout la route terrestre de l'Eubée lui est fermée, les transports ne s'effectuent plus que par le cap Sunium, à grand temps et à grand frais, la route continentale de l'isthme étant, pour une marine antique qui redoutait les longs parcours, la suite nécessaire de la route maritime par le golfe Maliaque et l'Euripe.

Entre le blocus continental des Lacédémoniens et celui de Napoléon, il y a évidemment de grandes différences. Le premier se fait par places, le second par plan d'ensemble et fermeture générale. Le premier vise surtout à empêcher les importations de l'ennemi, le second ne peut pas toucher aux importations de l'Angleterre, et cherche à la faire périr de pléthore en l'empêchant d'exporter. Mais tous deux représentent deux idées qui s'imposent dans une lutte contre une puissance maritime, tous deux (de même que le resserrement du blocus allié et le contre-blocus des sous-marins allemands), n'ont pris corps que lorsque, toute une première partie de la guerre s'étant écoulée sans résultat décisif, il eût apparu qu'on ne pourrait vaincre qu'en tarissant le commerce d'où l'ennemi tirait les moyens de son inépuisable résistance. Enfin tous deux ou plutôt tous trois (si nous leur assimilons le contre-blocus sous-marin), en somme, échouent : la mer triomphe, ou n'est vaincue que par la mer. Ce n'est pas le blocus de Décélie

qui livre Athènes à Lysandre, c'est la création d'une flotte plus forte que la flotte d'Athènes et la bataille navale d'Ægos-Potamos. Le blocus continental et le contre-blocus sous-marin provoquent évidemment une crise chez l'ennemi, mais une crise que l'ennemi surmonte : obligées de s'attaquer au commerce des neutres, les puissances qui les emploient se créent par là de nouveaux adversaires, Napoléon s'effondre par l'Espagne et la Russie, l'Allemagne par les États-Unis. Ainsi, la loi qui veut que la victoire finale appartienne au maître de la mer n'a pas souffert jusqu'ici d'exception.

La première, la guerre du Péloponèse a montré dans le trident de Neptune le sceptre du monde, ici le monde grec, microcosme de la planète et bas-relief où figurent idéalisés tous ses rapports géographiques. Mais la guerre du Péloponèse n'est pas seulement une guerre, elle est plus qu'une guerre, elle est un livre, celui-ci.

Voici, sur l'Athènes marine, le fronton du Parthénon, où, dans la dispute éternelle du trident et de l'olivier, Neptune lui-même vainqueur de la guerre est surpassé par Minerve. Une guerre, comme toute grande chose humaine, lève une fleur, et la fleur de marbre ici cristallisée au-dessus du sang des peuples qui se haïssent pour l'or et se massacrent pour la domination, c'est la chose thucydidéenne de toujours, l'ordre de rapports abstraits dans lequel l'histoire, contractant sa chair lumineuse d'Idée et passant comme la Tyndaride aux portes troyennes, suscite sur les hommes qui souffrirent par elle la figure d'une justice vraie, cette justice de l'esprit qui dépouille tout le vêtement local et social pour ne faire qu'un avec la justesse de la pensée.

CHAPITRE IV

L'IMPÉRIALISME

Les nécessités de la politique athénienne sont résumées dans une phrase du discours d'Alcibiade que j'ai déjà citée en partie, une de ces phrases cruciales comme Sorel, pour faire tourner lumineusement sur elles tout un pan de l'histoire, en isole volontiers d'un discours de Danton ou d'un rapport de Cambon. « Avec de puissants adversaires il ne s'agit pas seulement de repousser leurs attaques, mais de les prévenir. Nous ne sommes pas libres de modérer à notre gré notre volonté de commander, mais force nous est, une fois arrivés au point où nous visions, de menacer les uns, d'en imposer aux autres, car nous serions en danger d'être dominés si nous-mêmes ne dominions pas. Et vous ne sauriez considérer le repos du même œil que les autres, à moins de vous gouverner par les mêmes idées. » (VI, 18).

Voilà le mouvement élémentaire, l'essence et la nécessité permanente de toute politique impérialiste. Quand les armées de la Révolution envahissent la Hollande ou la Suisse, quand celles de Guillaume II entrent en Belgique, quand l'Angleterre s'installe durablement en Égypte et en Perse, elles réalisent le plan marqué par cette épure. Au commencement d'une politique impérialiste est l'action ; à son commencement, en son

cours, et si elle n'est pas à sa fin, c'est que cette politique ne comporte pas de fin dernière et qu'elle est emportée jusqu'à la catastrophe dans un continuel mouvement. Athènes ayant choisi la destinée thalassocratique, sa loi est celle d'une thalassocratie traînée sur l'espace illimité de la mer. C'est une volonté de puissance qui a dû accepter la fatalité de ne pouvoir se régler librement, ni graduer son développement avec discipline. Certes ces forces de discipline ne sont pas données naturellement dans l'homme, pas plus dans un individu que dans un pays. L'individu les acquiert pourtant par un effort, par la philosophie, par la religion. Et cela, quoique plus rare, n'est pas sans exemple chez les peuples. Rome sous les Empereurs a mesuré et limité volontairement son extension. La monarchie française, au temps de Vergennes, était arrivée à la même sagesse. Et Sparte, laissée à elle-même, ne s'en serait certainement pas départie.

Il est fatal que l'établissement d'un empire maritime entraîne les Athéniens dans une guerre perpétuelle. Depuis le moment où Thémistocle les a lancés sur cette voie, les Athéniens sont constamment en guerre, — contre les Perses, — contre leurs alliés, — contre les Péloponésiens « qu'ils rencontrent dans tous leurs différends. » Ils mènent d'abord de front ces trois luttes, puis, comme il est naturel, ils sacrifient la lutte contre le Barbare, en attendant le moment où ils iront, comme les autres, solliciter son alliance contre leurs ennemis grecs.

Cette ubiquité, cette présence et cette nécessité universelle de la guerre, ne sauraient que croître en créant des haines qui les alimentent et les justifient. Haines intestines avec les Ioniens, qui supportent mal d'être

traités durement par des Grecs de même race et se souviennent avec amertume qu'à l'origine tous les alliés étaient égaux. Haines de race et d'influence avec les Lacédémoniens, Doriens orgueilleux « qui regardaient les Athéniens comme appartenant à une race étrangère ». Haines commerciales avec les Corinthiens.

Évidemment on peut discerner dans la formation de l'empire athénien un ordre, celui qui est indiqué par la direction générale du commerce. La ligne vitale de l'empire est celle d'où dépend le ravitaillement d'Athènes, le grand central Pirée-Amphipolis dans lequel Lacédémone donnera les deux formidables coups d'Amphipolis et de Décélie. Il semble naturel que cet intérêt prime les autres. Mais le caractère le plus frappant de la guerre, c'est l'universalité du champ de bataille, l'insistance athénienne à multiplier partout des théâtres de lutte, Grèce occidentale, Acarnanie, Thrace, îles. La guerre de Sicile, qui paraît mobiliser toutes les forces d'Athènes, ne l'empêche pas de soutenir la guerre ailleurs. Pareillement, l'expédition d'Égypte avait été comme une première épreuve de l'expédition de Sicile, menée avec une grosse perte en même temps que la guerre contre Corinthe, les Éginètes, les Péloponésiens, celle de Thessalie, et au moment où Athènes occupant temporairement la Béotie, cherchait vainement à constituer sous son hégémonie une Grèce du Nord qui balançât le Péloponèse lacédémonien. Ce sont bien les Athéniens dont parlent les Corinthiens à Sparte, « faits pour ne jamais être en repos et n'y jamais laisser les autres. »

Il faut tenir compte ici probablement d'un excès d'élan vital, analogue à celui qu'il y eut en France dans les dernières années du XVIIIe siècle. Songeons qu'il

ne se passe que cinquante ans entre le départ de Xerxès et le commencement de la guerre du Péloponèse. C'est pendant ce temps que se constitue avec une activité de flamme l'empire maritime d'Athènes. « Les Lacédémoniens, qui y assistaient, ne s'y opposèrent pas, si ce n'est à des occasions passagères, et ils demeurèrent presque tout le temps dans l'inaction, n'étant guère prompts à entrer en lutte à moins d'y être forcés, et occupés du reste dans des guerres intestines » (I, 118). Entre cette rapidité athénienne et cette lenteur lacédémonienne, la Grèce prend conscience de ses deux pôles, de ses deux essences. Les Lacédémoniens ne s'alarment et ne s'arment que lorsque les progrès de la puissance athénienne viennent ronger et dissoudre, dans le Péloponèse même, le cercle d'alliances dont ils croyaient avoir fait le rempart de la paix.



La logique de l'impérialisme athénien apparaît dès le début avec toutes les pentes qui l'entraîneront là où il se brisa, mais où il aurait pu réussir. Il conserve jusqu'au bout les caractères que lui a reconnus ou que lui a donnés Thémistocle.

La politique de Thémistocle, avant, pendant et après les guerres médiques se ramenait à quelques idées simples. Il s'agissait de faire d'Athènes la grande puissance maritime et commerciale de la Grèce. Or il était inévitable que l'on rencontrât de ce côté l'opposition des autres États grecs, particulièrement de Sparte et de Corinthe. Aucune entente durable n'était possible. Il fallait donc prendre ses dispositions en conséquence. L'histoire de Thémistocle, proposant aux Athéniens de détruire par

surprise la flotte des Péloponésiens alors réunie dans une baie, est en soi suspecte, mais elle désigne comme un mythe bien fait la tendance et les nécessités de sa politique. S'il est impossible de s'entendre avec les autres Grecs, il est possible de s'entendre avec la Perse. Celle-ci n'a jamais eu de marine ni de visées maritimes. Elle emploie seulement à son service les populations maritimes tributaires, Phéniciens et Grecs. Salamine, Platées et Mycale ont conservé la liberté aux Grecs d'Europe et l'ont rendue, tout au moins en apparence, aux Grecs d'Asie. Mais la thalassocratie athénienne peut vivre en bons termes avec un empire continental et asiatique, en recevoir et lui rendre des services. Thémistocle, même en pleine bataille de Salamine, pratiqua toujours la politique de la contre-assurance perse. Il la pratiqua dans son intérêt personnel, et aussi dans l'intérêt d'Athènes, sans que l'on puisse dire, et sans que lui-même eût pu dire où il faisait commencer et finir l'un et l'autre. Décidé à stabiliser la situation en Orient par un partage entre les maîtres de la mer et les maîtres de la terre, il semble que l'idée constante de Thémistocle ait été celle d'un grand empire colonial athénien fondé en Occident. Il avait donné à ses deux filles les noms de Sybaris et d'Italia. A Salamine il envisageait l'Italie comme une retraite possible pour les Athéniens. Il avait amorcé cette politique des bonnes relations avec Corcyre, porte de l'Occident, qui amena la guerre du Péloponèse, et c'est auprès des Corcyréens que, poursuivi par les Grecs, il se réfugie en leur rappelant ses services. Mais ces vues restent théoriques, avec Thémistocle et au temps de Périclès, alors que des questions plus urgentes se posent aux Athéniens : continuation de la lutte contre les Perses, lutte contre les alliés

révoltés, lutte surtout contre les Péloponésiens que même avant la grande guerre ils « rencontrent dans tous leurs différends ».

Les Athéniens, comme l'a prévu Thémistocle, après avoit conduit toutes ces guerres ensemble, sont amenés à sacrifier la moins utile, celle contre le Barbare. En même temps l'Occident apparaît davantage comme un champ nécessaire d'expansion pour l'activité athénienne, et le système du golfe de Corinthe, d'Étolie, de Corcyre, de Grande Grèce et de Sicile équilibre celui d'Eubée, d'Amphipolis et de Thrace.

Cette politique est liée comme du temps de Thémistocle au gouvernement démocratique, et suit automatiquement la révolution de 462, la chute de l'Aréopage et de Cimon, la faillite de l'entente avec Lacédémone, la victoire d'Éphialte et de Périclès, l'accession au pouvoir de la classe nouvelle, celle des thètes, les vainqueurs de l'Éurymédon, (qui allaient prendre jusqu'au désastre de Sicile la place décorative et politique tenue autrefois par les Marathonomaques), l'occupation de Naupacte en 460, celle de la Mégaride l'année suivante, l'écrasement des Éginètes et la conquête de l'île en 457. A cette activité en Grèce se joint celle qu'Athènes déploie en Égypte, qui aboutit à une catastrophe et qui a les mêmes contre-coups que plus tard la ruine de l'armée de Sicile. La Béotie et Megare sont perdues, on manque de perdre l'Eubée, l'invasion de Plistoanax fait courir à l'Attique le plus grand danger, et la politique de Périclès subit jusqu'à la guerre du Péloponèse un temps d'arrêt, employé à la consolidation de l'empire, aux constructions de l'Acropole, à l'accumulation des ressources pour la grande guerre inévitable.

Ainsi, à Athènes comme dans la France de la Révolu-

tion, quoique pour des motifs différents, il faut reconnaître une origine de la politique impérialiste dans l'état démocratique. L'aristocratie foncière voit la guerre avec peine : ses domaines sont ruinés par les dévastations lacédémoniennes, et les triérarchies pèsent lourdement sur elle. Ceux du peuple souffrent généralement beaucoup moins. Ils ont le vivre à peu près assuré par les tribunaux rétribués, quand ils sont à Athènes, ou bien s'enrichissent au dehors en trafiquant, en bataillant, en naviguant. Mais surtout l'aristocratie a des traditions pacifistes, et nombreuses sont à Athènes comme à Sparte les têtes politiques et modérées qui ne demanderaient qu'une entente et un équilibre entre les deux cités. Cela c'est le repos, et le repos, la démocratie, menée par des chefs aristocratiques, les Alcméonides, qui comme César et Mirabeau savent ne pouvoir dominer leur caste qu'en en sortant pour s'appuyer sur le peuple, ne le veut pas. Les rivaux des Alcméonides, tels que Nicias, qui ont la maladie de la popularité, les suivent en gémissant, et pour se consoler songent qu'en aidant à faire la moitié du mal possible, ils réussissent à empêcher qu'on fasse l'autre moitié. Thucydide, qui appartenait à la famille de Cimon, était probablement, avant son exil, de ces modérés. Il n'en laisse rien paraître dans son histoire. Si la guerre a causé la ruine d'Athènes, l'exil lui a permis d'écrire en un chef-d'œuvre l'histoire de cette guerre et de mener une vie de pensée intense et réfléchie. Tout se compense ; il faut envisager la guerre comme un événement inévitable, et qui, quels qu'aient été les efforts des uns et des autres pour en modifier le cours, fut : il n'est plus temps, il n'y a plus de temps, et tout s'incline, comme les lignes du Parthénon, vers le point aérien du κτῆμα ἐς ἀεί,

utilise comme le temple cette inclinaison en animation et en solidité.

Il est naturel que les partisans de la paix soient toujours accusés par les démocrates de laconiser. Le défaitisme fut aristocratique à Athènes, comme au temps de la Révolution et de la « faction des anciennes limites ». Nous l'avons vu en France démagogique pendant la grande guerre. Ainsi va le monde. Il était en tout cas à Athènes terrien et anti-maritime. Lorsque, pendant la guerre de Corinthe, les Athéniens construisent les Longs-Murs et que les Lacédémoniens sont campés en Béotie, ceux-ci sont sollicités d'y rester « par quelques citoyens d'Athènes, qui espéraient mettre fin à la démocratie et à la construction des Longs-Murs. » (I. 107). Les Longs-Murs c'est la thalassocratie, c'est la soudure en un seul être de la flotte, du Pirée et d'Athènes, et c'est par là même la démocratie. Ces citoyens prévoient que les Longs-Murs retrancheront Athènes dans une île, où la démocratie sera maîtresse, où Lacédémone ne pourra plus les aider. Leur situation rappelle celle des catholiques anglais, maudissant l'insularité qui ne permettait pas à Philippe II et à Louis XIV de les soutenir. Et, avec toutes les différences qu'il faut se garder d'oublier, la thalassocratie athénienne s'éclaire et s'échauffe, comme la puissance maritime anglaise sous Cromwell, d'une explosion démocratique. Ne cherchons d'ailleurs pas ici de loi trop générale, et rappelons qu'il n'y avait d'autre part pas de démocratie dans la domination maritime de Carthage, de Venise, de l'Angleterre au XVIIIe et au XIXe siècle. Pourtant certains rapports des deux partis athéniens se retrouvent assez analogues dans la Hollande de 1672.

Mais le parti démocratique de la Hollande c'est la

démocratie sans le Démos. Il se groupe autour d'un chef, le stathouder, comme les marins dans la tempête autour du pilote. Les Athéniens, en un moment tragique, peuvent agir de même, trouver en Périclès leur Guillaume d'Orange : leur politique n'en reste pas moins une politique démocratique, qui se fait à coups de résolutions soudaines, par les orateurs, dans la mobilité d'une foule impulsive et de caprices changeants. Le discours d'Archidamos dénonce dans la politique de Sparte le défaut inverse, l'immobilité traditionnelle et mécanique qui mène à la torpeur, engage dans un péril qu'on reconnaît trop tard : le même d'ailleurs que signalera Démosthène dans son discours de l'athlète, lorsque qu'Athènes sera devenue, selon l'expression de Démade, une vieille en pantoufles au coin de son feu.



Pour combattre cet impérialisme maritime, Lacédémone est obligée bon gré mal gré de le suivre sur son élément, sur tous ses éléments, et d'en appliquer les méthodes. Les Mityléniens, dans le discours où ils sollicitent l'alliance de Sparte, résument en une phrase lapidaire cette nécessité de l'action lacédémonienne telle que la comprendront Brasidas et Lysandre : « Ce n'est pas en Attique que sera la vraie guerre, ainsi qu'on le croit, mais bien dans les pays qui fournissent à l'Attique ses ressources » (III, 13). Pendant que les Athéniens pensaient étendre leur empire et augmenter leur force de résistance en accroissant le nombre de leurs tributaires, les Lacédémoniens devaient s'efforcer de couper les racines de la puissance financière et maritime de leurs ennemis en les atteignant sur les terres éloignées

où elles cherchaient leur nourriture. De là une guerre générale sur terre et sur mer qui devait s'étendre, comme celles de Napoléon et de 1914, sur un espace de plus en plus étendu, — une guerre exhaustive qui, malgré la raison de ceux qui voyaient les deux partis courir également à leur ruine, et, après le vaincu sous sa défaite, le vainqueur s'ensevelir sous sa victoire, ne pouvait se terminer que par la chute de l'une ou de l'autre tête.

Et de là aussi ce caractère symétrique qui apparaît dès la première année de la guerre, comme les mouvements des joueurs dans les deux camps d'un jeu de barres. Aux incursions des Péloponésiens dans le territoire de l'Attique, répondent les incursions maritimes des Athéniens sur les côtes du Péloponèse. A l'occupation de Pylos par les Athéniens répond celle d'Amphipolis, puis de Décélie, par les Lacédémoniens. A peu près vers la même époque où les Athéniens s'engagent dans les affaires de Sicile pour couper aux Péloponésiens leur principale source de puissance éventuelle, les Lacédémoniens se mettent à fonder une colonie au point le plus inquiétant pour Athènes, Héraclée en Trachinie. C'était, aux pieds des grandes forêts de l'Œta, une belle place pour un chantier naval, proche de la Doride leur mère patrie, et au point où la tradition plaçait le berceau d'Hercule, héros de leur race. De là on menaçait à la fois l'Eubée et la Thrace. Entre Héraclée et les Thermopyles ils établissent de vastes chantiers maritimes. Mais la colonie ne réussit pas. Elle est compromise par la maladresse et la brutalité des gouverneurs spartiates, et finalement ruinée par les Thessaliens. Les guerres d'Espagne et de Russie sous Napoléon, les expéditions des Dardanelles, de Salonique, de Mésopotamie, sont

produites et conduites par une logique analogue. Les motifs pour lesquels Bonaparte fait l'expédition d'Égypte ressemblent assez à ceux qui amènent Brasidas à Amphipolis : il s'agit d'installer comme un coin qui la fasse éclater une force militaire dans les œuvres vives d'une thalassocratie.

La fondation d'Héraclée, l'occupation d'Amphipolis et de Décélie, toutes trois sur la grande voie du ravitaillement athénien, ont pour but d'empêcher les Athéniens d'importer du blé, du bois, des peaux. Chez les Athéniens, l'expédition de Sicile est déterminée par des motifs analogues. Lorsqu'ils sont requis par les Léontins de les secourir contre Syracuse et les villes doriennes, alliées de Lacédémone, ils les accueillent favorablement « pour empêcher le blé de Sicile d'aller dans le Péloponèse et pour essayer de placer sous leur contrôle les affaires de l'île » (III, 86). La première raison d'abord, mais la seconde en est la suite nécessaire. La thalassocratie athénienne exige l'occupation des bouches, et le blocus maritime de l'ennemi. Les Athéniens établissent une flotte à Rhegion comme ils en ont à Naupacte, à Salamine, à Minoa. Comme la station navale de Naupacte implique la campagne de Démosthène en Étolie, comme celle de Salamine se conçoit mal sans la possession d'Égine, comme celle de Minoa ne va pas sans l'ambition de conquérir Mégare, le poste de Rhegion, sur la pente du même impérialisme, glisse d'un coup à l'occupation de la Sicile entière. Cette année, pourtant, une terrible recrudescence de peste éclate, le sixième des Athéniens périt du fléau. Mais l'intensité de vie, la volonté de puissance, la poussée d'impérialisme sont telles qu'Athènes s'attache à la fortune comme Cynégire à la galère perse, se cram-

ponne avec les dents quand les mains sont coupées.

Et Cynégire vient ici à propos. Il semble que d'Orient en Occident la vague d'impérialisme soit simplement la vague perse qui se continue chez les vainqueurs de Salamine, l'analogue d'un pli relayé dans un mouvement de terrain. Les orateurs siciliens insistent sur le rapport entre l'expédition de Xerxès et celle d'Alcibiade et de Nicias. D'ailleurs les ambitions d'Athènes font sur la Sicile le même effet que l'invasion des Perses avait fait sur la Grèce propre. C'est en prévision de la guerre inévitable que les villes grecques de la Sicile se réconcilient et que se tient le congrès de Géla où Hermocrate se fait le protagoniste de l'union sacrée. Que la Sicile soit fermée aux Grecs de la Grèce propre, comme la Grèce des guerres médiques est fermée aux Barbares ! « A l'avenir n'appelons plus ni alliés ni médiateurs. » Demeurons « habitants d'une même contrée, entourés par une même mer, et portant le nom commun de Siciliens. » (IV, 58.)



Aujourd'hui que nous savons ce que sont les fatalités de ces guerres exhaustives, il n'y a plus lieu de regarder l'expédition de Sicile comme une aventure inconsidérée, une chimère engendrée par l'ambition d'Alcibiade, ainsi que Thucydide lui-même tend à nous le faire admettre. Si Athènes pousse son armement à ce point d'intensité, si elle confie, en épuisant d'hommes et d'argent un sol dévasté par la peste, à Alcibiade et à Nicias, puis à Démosthène deux expéditions plus étonnantes, toutes proportions gardées, que celle de Xerxès, c'est qu'elle se voit arrivée comme Napoléon en 1812 et comme

l'Allemagne au moment de la guerre avec l'Amérique, à l'un de ces tournants décisifs où il faut tout engager, tout risquer pour tout gagner ou pour tout perdre. Elle se sent et se sait entraînée par la logique de la guerre totale. « Nous ne sommes pas libres de modérer à notre gré notre volonté de commander. » Cette volonté ressemble à un être, c'est une Idée de domination qui tend d'elle-même et malgré tous les obstacles à se réaliser. Le risque était beau. L'expédition de Sicile, menée par Alcibiade, pouvait réussir. Si elle avait réussi l'histoire de la Grèce et de la civilisation humaine eussent été changées. Athènes eût formé pour cinquante ans ou pour un siècle la tête d'un empire maritime qui se fût imposé à la Méditerranée orientale, la carrière de l'expédition des Dix mille, celle d'Agésilas eussent fait place à une conquête effective du monde oriental, et l'hellénisation de l'Égypte et de l'Asie, en avance d'un siècle, eût été conduite avec moins de déchet et de tumulte barbare qu'au temps des diadoques.

Le parti de la guerre est seul installé à même la fortune d'Athènes, seul marche en sentant derrière lui qui le poussent, brise ou tempête, les destinées de la patrie. Les sept années de la paix de Nicias paraissent comme un état impossible et absurde où l'on ne peut demeurer. Cette paix est pourtant faite par les gens les plus raisonnables, accueillie par tous, sauf sans doute par les fournisseurs et les profiteurs, avec les sentiments de Dicéopolis dans la pièce d'Aristophane. A Sparte et à Athènes le parti de la guerre a été en une même bataille décapité de ses deux chefs, Brasidas et Cléon. Les Athéniens sont découragés par leurs échecs de Délion et d'Amphipolis, les Lacédémoniens cherchent toujours à récupérer leurs prisonniers de Sphactérie. La confiance

des deux cités va à deux hommes modérés, Nicias à Athènes et le roi Plistoanax à Sparte, les plus capables de négocier sur la base de concessions réciproques une paix juste.

Or eux-mêmes s'aperçoivent que cette paix est impossible, ou tout au moins qu'elle devra demeurer une fiction précaire. La guerre du Péloponèse était née en effet de la question de la mer, et cette question de la mer ne peut être résolue par un traité, mais par la force. C'est la situation de la France et de l'Angleterre à l'époque de la paix d'Amiens. Corinthe ne saurait se rallier à un traité qui laisse intact l'empire maritime d'Athènes. Elle dénie à Lacédémone le droit d'abandonner la mer aux Athéniens. De sorte que, devant les difficultés soulevées par les Péloponésiens qui accusent Sparte de trahir la cause commune, Athènes et Sparte ajoutent au traité de paix dont l'application ne dépend pas d'elles seules un traité d'alliance entre elles. Il semble qu'on en revienne à l'ancienne politique de Cimon. En réalité le parti de la paix a engagé, avec la meilleure volonté du monde, une œuvre impossible. Pendant qu'une partie du Péloponèse se soulève contre Sparte et qu'Argos, qui était jusqu'alors restée neutre cherche, de concert avec Corinthe, à la précipiter de sa suprématie, l'alliance de Sparte et d'Athènes trouve immédiatement, comme la paix de Bonaparte avec l'Angleterre, sa pierre d'achoppement dans les restitutions. Sparte ne cesse la guerre contre Athènes que pour s'engager dans des guerres contre les Péloponésiens, et presque aussitôt les relations entre les deux cités ne sont plus réglées ni par une vraie paix, ni par une vraie alliance, mais par une « fausse paix » qui s'appelle la paix de Nicias, dure près de sept ans, et pendant laquelle on se fait tout

le mal possible sans rompre la trêve. Sous ces dehors plâtrés, les Destinées étaient là qui s'agitaient et se préparaient à prendre leur vol, jusqu'à leur achèvement logique, la destruction de l'un au moins des adversaires et plus probablement des deux.

CHAPITRE V

LES SENTIMENTS ET LES IDÉES

Une guerre générale sert toujours de creuset à une transformation des sentiments et des idées. J'écris ces lignes dans un creuset de ce genre, au plein moment de la chauffe, position peu commode ; il n'est pas facile de définir l'opération avant qu'elle ait pris fin et que le produit ait pris forme. Nous serons placés plus favorablement dans quelques années. Il n'a pas fallu un plus grand recul à Thucydide pour saisir en un bref tableau, exprimer en un schéma où l'on voit, comme dans le Thésée du Parthénon, la place et le mouvement des muscles, la transformation de l'homme intérieur sous la main dure de la guerre. En attendant que l'analyse fasse ressortir du tumulte où nous avons vécu des lignes analogues, mettons-nous à cette école, tirons notre papier et notre crayon et dessinons avec fidélité d'après l'antique.

***

Le calme, la lucidité de Thucydide viennent en grande partie de ce qu'il se tient au centre de la nature humaine, comme le sculpteur au foyer du mouvement et à la racine intérieure des attitudes. Ce que la pensée humaine, avec son *Histoire*, acquiert peut-être de plus important,

c'est une idée de l'ἀνθρώπινον, l'identification de la pérennité historique et des retours inévitables avec la pérennité humaine et les plis du cœur humain. Hérodote fait tout venir des dieux, tout retourner à eux. L'homme qui s'est élevé trop haut est abattu par leur jalousie. Un Athénien, qui a vu pratiquer l'ostracisme, qui écrit lui-même de l'exil, a reconnu cette jalousie dans le cœur des hommes assez clairement pour ne pas aller, quand il s'agit de Miltiade, de Thémistocle, de Cimon, de Périclès, d'Alcibiade, l'hypostasier chez les dieux.

Thucydide est par là à la fois un contemporain de Démocrite et un contemporain de Socrate, et il formerait presque, si on voulait, le trait d'union entre ces deux natures si violemment divergentes. Non qu'il ait vraisemblablement connu ou estimé l'un ou l'autre : on ne se l'imagine guère s'intéressant à la spéculation philosophique de Démocrite, sinon peut-être aux livres moraux de sa vie de voyages ; et la nature de Socrate (dont il dut se souvenir, si jamais il le connut, à peu près comme le Procurateur de Judée, dans le conte d'Anatole France, se souvient de Jésus) ne pouvait que rester absolument fermée à cet homme précis et posé, dont l'intelligence était toute construite de prévoyance et d'action mesurée. Mais si Thucydide voit le jeu de la nature humaine avec le détachement lucide, la curiosité sèche et lente dont Démocrite considère le jeu des atomes, il n'en est pas moins vrai que, pareil à Socrate, cet Athénien discerne, comme réalité dernière et support de tout, l'homme réel et vivant. Athènes, métropole de la culture classique, par Thucydide comme par Socrate et par les auteurs des frontons du Parthénon, apparaît comme le laboratoire de l'homme.



Cette lecture éternelle est sans doute la plus actuelle qui puisse nous retenir aujourd'hui. Le passage de Thucydide sur la transformation des idées morales au cours de la guerre péloponésienne s'applique à la vie que nous avons vécue dans la grande guerre et que nous vivons dans la paix précaire qui la suit. Il s'applique pareillement à toutes les époques de guerre générale, au XVIe siècle et au temps de la Révolution. C'est un diagnostic de médecin, et, en cas pareil, la nature humaine fera toujours les mêmes maladies. Nul n'y échappe. Celui qui écrit ces lignes les reconnaît en lui aussi bien qu'en ses contemporains. Thucydide ne dit point de cette épidémie morale ce qu'il dit de l'épidémie de peste, qu'il peut en parler comme un homme qui en fut lui-même atteint, mais il serait étrangement contraire à toute vraisemblance qu'il en fût resté indemne. Il n'a pas toujours regardé les événements et les hommes de son œil purement lumineux d'historien, et de l'ombre de son platane, à Skapté-Hylé. Il ne serait d'ailleurs pas raisonnable de tirer de Thucydide une leçon de pur pessimisme et de ne voir dans la nature humaine que l'éternelle pâture de telles maladies. Leur connaissance n'est pas stérile et leur description nous permet de nous prémunir contre elles. Nous pouvons le faire de deux manières qui ne se contredisent pas ; l'une individuelle : nous donner par l'exercice de la pensée une âme robuste sur laquelle ces maladies ne mordent pas facilement ; l'autre sociale : plus difficile, créer une hygiène générale qui les empêche de se répandre ou qui limite leurs ravages. Si le livre de Thucydide n'eût pu absolument servir ni à l'un ni à

l'autre de ces remèdes, il ne l'en eût pas moins écrit, poussé par les seuls besoins et les seules lois de l'intelligence artiste, et nous eussions pu répéter aujourd'hui à son sujet la phrase de Condorcet : « Le marin qu'une juste observation de la longitude préserve du naufrage doit la vie à des calculs qui furent faits deux mille ans auparavant par des hommes qu'animait une pure curiosité de l'esprit. » Mais Thucydide ne pense pas exécuter une description stérile, il prétend que ses écrits « donnent une connaissance claire du passé, et aussi de l'avenir dans la mesure où les lois de la nature humaine y ramènent les figures du passé » (1-22).

Un instinct conscient d'artiste lui a fait placer à la suite du récit des massacres de Corcyre le tableau de la transformation des idées et des mœurs telle qu'elle s'accomplit par le développement de la durée vivante et de l'être même d'une grande guerre. C'est de Corcyre que naît l'embrassement général comme il est né en 1914 des Balkans. Corcyre s'effondre la première dans son propre brasier, image insulaire, complète et réduite, de celui ou s'abîmera la Grèce épuisée : la troisième puissance maritime de la Grèce avant la guerre, sa prospérité commerciale disparaît avec le massacre de l'aristocratie commerçante par la plèbe maritime qu'appuient les Athéniens, et elle devient une barque passive à la remorque d'Athènes. Elle écrit en ces lettres de feu et de sang la destinée de la Grèce, comme les Balkans ont peut-être écrit d'avance la destinée d'une Europe balkanisée.

⁂

« De là, pour les États, une foule de calamités, celles mêmes qui se produiront et qui dureront tant que la

nature humaine subsistera (ἕως ἂν ἡ αὐτὴ φύσις ἀνθρώπων ᾖ) : calamités qui peuvent d'ailleurs être aggravées ou tempérées selon les circonstances. Durant la paix et quand tout va bien, États et particuliers ont un meilleur esprit, n'étant pas sous le joug de nécessités inéluctables ; mais la guerre, qui détruit le bien-être de chaque jour, est un maître violent, et conforme aux événements qu'elle provoque les passions de la multitude...

« On changea pour les adopter à cette façon d'agir le sens ordinaire des mots. L'audace irraisonnée passa pour courage à soutenir ses amis ; la circonspection réfléchie pour une lâcheté déguisée ; la modération pour le prétexte qu'allègue la mollesse ; l'intelligence qui tient compte de tout pour une indécision que l'on porte en tout » (III-82).

Le tableau continue, pressé, abstrait, antithétique, avec des oppositions à la Gorgias, avec le souci grave et tendu de rendre visible par la densité du style le tragique des révolutions morales et les tournants du cœur humain. Il se résume en un mot : l'effondrement des cadres moraux et sociaux sous les puissances d'une guerre totale. Dans une société ancienne, où se sont opérés les tassements et la consolidation naturelle du temps, tous ces cadres se tiennent, et leur opposition de surface a moins d'importance que la solidité de leur charpente intérieure. La société qui réunit dans une cité un parti à un parti, dans un organisme maritime une colonie à sa métropole, dans une Grèce ou une Europe une cité à une cité ou une puissance à une puissance, et enfin dans cet ensemble qu'est aujourd'hui le globe terrestre ceinturé de communications et d'échanges un État à un État, une race à une race, un continent à un

continent, cette société, ces sociétés ne se comportent pas autrement que la société la plus élémentaire, celle d'une famille, ou, plus élémentaire encore, celle de l'homme et de la femme unis pour passer ensemble la dernière moitié d'une vie humaine. Les chutes du Niagara tombent par les mêmes lois qu'une goutte de pluie. Quelles que soient dans une famille la profondeur des dissentiments et l'âpreté des querelles, cette famille est une réalité naturelle qui implique des liens naturels et qui venge toute rupture définitive par une sanction naturelle. L'intelligence substantielle et vraie se confond alors ici avec une indulgence et une bonne volonté raisonnées. Comme notre optique individuelle, notre tempérament individuel, nos passions individuelles vont d'un poids presque irrésistible à l'encontre de cette indulgence, de cette intelligence, de ce sens des ensembles et des sociétés, on reconnaît également ces lois naturelles trop tard, alors que gisent aux pieds de l'homme ou de la femme, par leur faute, les fragments d'une vie malheureuse ou brisée. Mais s'il est parfois trop tard pour agir, ou pour se retenir d'agir, il n'est jamais trop tard pour comprendre, et l'intelligence contient peut-être tous les esprits épurés de l'action. M. Bourget a écrit sur cette loi intérieure de la famille son récit du *Justicier*. Et le *Justicier* nous invite par son rythme profond, sinon par la volonté de l'auteur, à propager jusqu'à l'ensemble de la société humaine, comme les cercles concentriques sur l'eau, la leçon qu'il implique.



Et pourtant n'oublions pas que nous ne tenons là qu'une partie de la vérité. Nous ne vivons pas dans un

univers simple, mais probablement dans un *pluralistic universe* à la William James ; toute poussée logique qui prétend suivre indéfiniment une même piste conduit à une impasse, mais une pensée libre se sent à chaque instant à un carrefour. Si la société élémentaire est une dualité, le dualisme est impliqué dans toute société, un dualisme d'autant plus irréductible, une fissure d'autant plus béante que cette société est plus complexe. Et cette fissure ressemble à une matrice, la guerre engendre la vie. Il y a aussi un rapport profond de société entre deux ennemis, dans l'instant où ils sont ennemis et dans l'acte qui les fait ennemis. Le lien est peut-être plus fort entre Dalila et Samson qu'entre Éva et le poète de la *Maison du Berger*. Que serait la Lorraine de M. Barrès sans ce qu'il appelle « les magnifiques luttes rhénanes » ? Que serait l'Espagne sans la reconquête sur les Maures, le Français sans la bataille contre l'Anglais ou le Germain, l'Anglais sans sa guerre avec le continent, l'Allemand sans sa double bataille avec les Latins et les Slaves ? Et si la France, ce sont les *Deux France* dont M. Seippel a fait l'ingénieuse psychologie, l'Angleterre n'est-ce pas les deux Angleterre, l'Allemagne les deux Allemagne et la Russie les deux Russie, et la Suisse de M. Seippel les deux Suisse ? La vraie nature de ces cristaux nous reste inconnue tant que nous n'avons pas discerné leur plan de clivage. Au fronton occidental du Parthénon les Athéniens voyaient vraiment le centre essentiel, la cellule-mère de leur cité : cette violente rupture, cette dissonance superbe qui occupe le centre du fronton et sa plus grande dimension, Poséidon rejeté en arrière par l'impétuosité à la fois de la dispute avec Athéna et du coup formidable de son trident, Athéna qui se recule pour descendre de son

char avec le don de l'olivier. Nous n'en avons conservé que le torse de Poséidon et ne connaissons l'ensemble que par le dessin dit de Carrey, mais ce dessin suffit pour nous rendre présente l'idée du sculpteur, l'idée même d'Athènes : au centre du triangle, ce vide occupé par une *aura* surnaturelle, par l'antagonisme des deux divinités attiques, par ce dualisme et cette lutte fondamentaux, auxquels Rome avait donné une forme plus matérielle et plus lourde en les symbolisant dans le fratricide de Romulus.

Jamais ces deux points de vue ne se rejoindront complètement, et, si notre pensée est une cité logique, cette cité participe à ce dualisme nécessaire de toute cité, cette pensée à ce dualisme élémentaire de toute pensée dont les antinomies de Kant découvrent la racine. Tout au plus pouvons-nous croire, en embrassant d'un certain biais les deux idées, que, de même que la vie est l'ensemble des forces qui luttent contre la mort, tout organisme comportant une force centripète et une force centrifuge, ces forces lui demeurant toujours présentes, l'ordre y est fait d'une certaine prépondérance de la première, le progrès d'une certaine prédominance de la seconde. Ce n'est pas encore par là que nous allons bien loin, que nous sortons du carrefour et de notre univers plural.

***

Tout peuple, toute cité portent en eux la guerre civile comme une maladie en puissance ; il n'est guère d'état de santé qui ne soit peu éloigné des frontières de cette maladie ; souvent on peut se demander si elle ne ressemble pas à celle du génie comme Rousseau,

Byron ou Poë, proie d'une lutte intérieure dans une nature déchirée, et qu'on dirait un détour désespéré de la nature qui cherche à atteindre un étage et une hauteur nouvelles. Il y a de cela dans les révolutions. Il y eut de cela en somme dans la guerre du Péloponèse qui accoucha la Grèce à des tragédies aussi puissantes, aussi pathétiques, aussi éternelles que celles qui produisent au soleil du théâtre les familles des Labdacides et des Atrides.

Ces tragédies, nous les regardons aujourd'hui de la hauteur et du recul où nous sommes placés. Hérodote, avec son imagination religieuse et dramatique, savait les voir dans la grande guerre qu'il racontait. La pensée lucide et sérieuse de Thucydide ne conçoit pas l'histoire sous cet aspect. Il se refuse à l'idéaliser. Il l'a suivie de trop près, reconnue trop mêlée aux basses passions ; il a assisté à sa naissance quand elle était couverte des choses glaireuses et sanglantes dans lesquelles l'enfant paraît à la lumière et que les événements de Corcyre l'aident à symboliser.

Thucydide a vu et raconté la guerre civile de la Grèce, réfractée et multipliée dans chaque cité par la guerre civile des partis et dans les familles mêmes par la guerre qui dresse l'une contre l'autre deux générations. Les guerres médiques, la solidarité créée par l'invasion du barbare, avaient fait de la Grèce entière une même cité. Autour de Dodone, d'Olympie et de Delphes, elle se connaissait depuis des siècles habitée par les mêmes dieux, les mêmes hommes, et bruissant de la même langue. Devant la menace de Xerxès elle s'était sentie ensemble exposée au danger. Mais à l'heure même de Salamine, entre Thémistocle et Eurybiade, le divorce de la ville de bois et de la ville de maisons, germe de la

guerre du Péloponèse, s'affirmait déjà comme un motif secondaire que ne peut réussir à couvrir le motif principal, et qui, devenu principal, s'efforcera à son tour de le couvrir.

Si ce tableau des passions excitées dans les cœurs par une guerre générale, véritable pivot moral de l'histoire de Thucydide, est placé à la suite des massacres de Corcyre, c'est donc peut-être que, par un instinct d'artiste et d'historien, le fils d'Oloros a vu dans ces massacres, dans cette histoire de luttes atroces, une sorte d'ouverture où se retrouvent, non pas idéalisés, mais ramenés à leur poids et à leur brutalité naturels tous les événements de la guerre qu'il raconte. Les voyages d'Ulysse s'étaient fermés sur Corcyre comme sur le moment de détente et de repos où une destinée orageuse s'apaise : l'île d'Alcinoüs l'avait recueilli, habillé, parfumé par les mains de Nausicaa et de ses belles servantes, afin que ses dix ans d'aventures et de labeurs ne fussent plus qu'un long et nombreux récit, par une nuit tiède, à la table d'un roi bienveillant comme un père et magnifique comme un dieu ; elle l'avait transmis, endormi, par une nuit légère, à l'Ithaque du retour. Elle apparaissait dans l'imagination homérique comme la lointaine porte d'or, ouverte vers la Grèce, et en deçà de laquelle s'étend le monde des monstres, des tempêtes, des enchanteresses, des Cyclopes, du barbare et du démesuré. Cette fois, au seuil de la guerre où les cités et la race grecques s'abîmeront, Corcyre met une porte de sang et de feu.

Thucydide fait partir des troubles de Corcyre la subversion morale de la Grèce, mais les troubles de Corcyre tels qu'il les décrit ne ressemblent pas à ceux que leur contre-coup provoqua dans le reste de la Grèce.

La guerre du Péloponèse présente à ses débuts, dans Corcyre, un tableau analogue à celui que la grande guerre nous présente, à sa fin, dans la Russie bolchéviste. Les deux portes sont pareilles ; mais on entre par l'une et on sort par l'autre. A ces confins du monde grec, il y a probablement une populace plus grossière qu'ailleurs, mâtinée abondamment des barbares de la côte qui étaient, au temps d'Homère, les plus cruels de tous les hommes. Cette populace est gouvernée par une aristocratie qui la mène durement. Le conflit entre ces chefs et ce peuple, l'intervention de Corinthe et celle d'Athènes, créent, comme en Russie, l'état aigu de guerre étrangère, dans la fièvre duquel pourront éclater les puissances comprimées de révolte et de vengeance. Le tableau de Thucydide s'applique trait pour trait aux causes, à l'explosion et aux suites du bolchévisme russe. « On y commit tous les excès qu'on peut attendre d'un peuple longtemps gouverné avec plus de hauteur que de sagesse et qui trouve l'occasion de se venger ; toutes les violences suggérées par le désir d'échapper brusquement à une longue misère en s'emparant du bien d'autrui ; enfin toutes les cruautés, toutes les barbaries naturelles à des gens qui n'ont pas l'ambition pour mobile, mais qui, poussés par un sentiment aveugle d'égalité, s'acharnent impitoyablement sur leurs rivaux [1]. » (III-85).

1. Le texte est dans certains détails tellement obscur que je me sens à peu près incapable de le traduire comme je fais ailleurs : j'emprunte ici la traduction de Bétant qui s'attache au sens général. Arnold (dont j'ai toujours l'édition sous les yeux en rédigeant ces notes un peu anciennes) croit à une interprétation, à une imitation de Thucydide par un autre écrivain qui aurait voulu pousser à la caricature sa manière elliptique et ses anacoluthes, et il opine pour un chrétien de l'époque byzantine. Les

Thucydide marque bien ici ce qui distingue des vrais Hellènes ces demi-barbares, mal hellénisés. Et la distinction est sans doute analogue entre l'occidental, Français ou Allemand, et le moujik moitié asiatique de la Moscovie. Ceux-ci sont poussés par un sentiment aveugle d'égalité, ceux-là ont pour mobile l'ambition de s'élever au-dessus des autres. Même dans les révolutions en apparence semblables le barbare et le civilisé se distinguent : le barbare conçoit la révolution comme l'acte propre de la barbarie qui est de détruire ce qui le dépasse, et, simplement, de détruire ; le civilisé la conçoit malgré tout comme un acte de civilisation qui est, pour lui, de se construire lui-même au-dessus d'autrui, et, simplement, de construire. L'instinct d'égalité chez l'un, l'instinct d'ambition chez l'autre peuvent se ressembler momentanément dans leurs effets ; ils ne se ressemblent pas durablement par leurs effets. Chez les civilisés la révolution, en déchaînant les ambitions, c'est-à-dire des puissances constructrices, aboutit à de la construction, produit ses conventionnels et son Bonaparte. Et, comme la barbarie est toujours un état provisoire, il se peut aussi que la révolution russe arrive à cet état constructeur. En Grèce, cette destruction apparente d'hommes qu'est la guerre du Péloponèse s'achève par une construction étonnante et imprévue : celle de ces grands types d'aventuriers cosmopolites, d'artistes raffinés, de philosophes solitaires qui, d'Alcibiade à Démétrius Poliorcète, d'Alcamène à Scopas, de

raisons philologiques qu'il en donne sont peu concluantes ; le rythme de la pensée paraît bien authentiquement du pur Thucydide, bousculé et ravaudé çà et là par les copistes, et la psychologie d'une révolution faite par la populace y est prise, dans sa profondeur et ses dessous, avec le même génie schématique qui éclate dans les chapitres précédents.

Socrate à Aristote et à Pyrrhon, vont lever sur la Grèce tant de visages nouveaux de l'homme.

La psychologie des sentiments excités par une guerre générale entre peuples de même culture n'a pas bougé beaucoup depuis Thucydide. Si nous ramenons ces trois paragraphes nus et forts de son histoire à un schéma plus essentiel encore, à une géométrie plus sèche, nous y discernons, tels que nous les retrouvons aujourd'hui, un certain nombre de sentiments simples.

Il est d'abord un fait matériel qui explique en grande partie sinon cette transformation des idées et des sentiments, du moins la rapidité de la pente sur laquelle elle s'accentue et se précipite. C'est la vie de misère et de périls, dont on prend si vite son parti pendant la guerre, mais qui si vite aussi transforme un homme et transporte son moral sur un registre nouveau. La guerre enlève, non seulement au soldat, mais au citoyen, la plénitude coutumière de vie continuée, elle le fait naître à une autre durée. La paix implique, encourage, récompense l'effort prolongé, identique à lui-même dans le temps, et toutes les continuités régulières, celle de l'individu, celle de la famille, celle de la cité. La guerre nécessite une vie par explosions brusques, de grands efforts locaux et momentanés — être le plus fort à un moment donné sur un point donné, — et l'insécurité du lendemain met dans le moment présent un caractère d'importance et d'intensité uniques. Dans les anciennes guerres de mercenaires et d'armées de métier, la haine du soldat pour le paysan s'expliquait en partie par l'hostilité de deux natures qui conçoivent et sentent différemment la durée humaine, l'un qui développe sans hâte un effort suivi, l'autre qui vit, ne produit et ne consomme qu'en grands élans instantanés. Certains détours, certaines condi-

tions historiques et militaires peuvent d'ailleurs rapprocher les deux états et communiquer à l'un les qualités de l'autre. La constance étonnante dans l'effort qui a marqué les soldats de la grande guerre tient en partie à ce que ces civils rapidement militarisés étaient engagés encore jusqu'aux reins dans la nature terrienne et la condition paysanne : les tranchées, ce fut le champ en profondeur. Inversement les Lacédémoniens s'efforçaient, par leur éducation militaire, de donner dès l'état de paix aux enfants les habitudes de la guerre, et sacrifiaient, quand il s'agissait du vol et du système D, la moralité civile à la moralité militaire. J'ai vu cette idée spartiate retrouvée spontanément par un poilu de mon escouade, le débrouillard Panurge, sur le torse de qui je regardais avec un silence éloquent et sarcastique un gilet qui m'appartenait — le fameux gilet du territorial — et que j'avais cherché vainement quelques jours auparavant. Panurge me rétorqua : « T'as des galons, t'es mon cabot, c'est pour m'apprendre à être assassin. C'est pas commode pour un honnête homme. Alors, tu comprends, je me fais la main en me mettant voleur. » Je fis observer à Panurge, selon la pure tradition lacédémonienne, que le premier article du système D était de ne pas se laisser prendre.

La guerre, qui πρὸς τὰ παρόντα τὰς ὀργὰς τῶν πολλῶν ὁμοιοῖ et qui donne à la vie ce caractère d'explosion momentanée — nullement incompatible d'ailleurs avec les longs desseins de l'intelligence politique et de la direction militaire qui jouent sur un autre registre — confère nécessairement la primauté aux instincts violents et brutaux, au θυμός ; ce qui est énergie et audace, même sous les formes les plus sauvages, passe dans la catégorie du bien, dès qu'il est affecté de l'exposant de

l'intérêt public. Et le phénomène sémantique indiqué par Thucydide indique en effet, comme une aiguille, ces changements de pression à l'intérieur de la machine. Son tableau de la vie des cités pendant la guerre peut se transporter aussi bien dans l'Italie du xve siècle que dans l'Europe des guerres révolutionnaires et impériales et celle de la grande guerre.



Τὸ πρὸς ἅπαν ξυνετὸν ἐπὶ πᾶν ἀργον. — Peut-être Thucydide ici songe-t-il à lui-même. L'intelligence pratique, aiguë, subtile, débrouillarde est évidemment pour un temps de guerre une valeur. Mais une certaine intelligence lente, calculatrice et froide, sœur de l'intelligence contemplative comme Marthe l'est de Marie, et transportant dans l'action quelques-uns de ses traits, est considérée parfois comme un obstacle à l'action même et à ce goût du risque qui fait corps avec l'âme guerrière. L'expérience nous montre d'ailleurs que ces changements dans le sens des mots correspondent bien à des changements dans la nature des choses. La lenteur prudente, la modération, la grande intelligence ont coïncidé assez souvent, à des moments tragiques, avec une grande inertie, la plus dangereuse inertie. C'est le cas célèbre et typique de Cicéron. Exactement par ces qualités, Nicias perdit en Sicile la fortune d'Athènes, qu'Alcibiade, représentant des valeurs nouvelles comme le τόλμα ἀλόγιστος, eût probablement fait triompher. On reconnaît que Trochu, avec les mêmes qualités que Nicias, tient mal sa place, en 1870. Grouchy a agi évidemment à Waterloo avec plus de lenteur prudente, et Desaix à Marengo avec plus d'audace irréfléchie. Il

ne serait pas invraisemblable que la μέλλησις προμηθής eût, à Amphipolis, fait perdre par Thucydide les douze ou vingt-quatre heures qui allaient compter si fort dans la vie de Brasidas et dans la sienne. Durant la grande guerre, l'expérience et la circonspection d'un Ribot, d'un Briand, d'un Painlevé ont été beaucoup moins à leur place que l'audace, le θυμός, nourri dans les discordes civiles et les haines privées, d'un Clemenceau. Cette audace ne reste d'ailleurs utile que jointe à une juste estimation des ressources qui la permettent.

N'oublions pas que les États de l'Europe propre, pendant la grande guerre, ont gardé, par l'ancienneté, la compacité, le ciment romain de leur organisation, une solidité et un équilibre que ne comportaient pas, sauf à Lacédémone, les mobiles, ardentes et fragiles cités grecques. Quand Thucydide écrit : « Ceux qui étaient les moins capables de pensée n'en avaient que plus de force. Sachant leur nullité et l'intelligence de leurs adversaires, ils avaient peur d'être vaincus par leurs discours ou par les artifices de leur esprit, et se portaient hardiment à l'action ; tandis que les autres, persuadés qu'ils sauraient toujours prévoir à temps, et qu'il n'était pas besoin d'agir là où il suffirait de penser, demeuraient découverts et succombaient. » (14-83). ce passage ne pourrait même pas s'appliquer à Athènes. Le seul Athénien auquel on imaginerait que Thucydide ait pensé serait Cléon. Et ce n'est pas invraisemblable. Cependant il n'aurait pas mis dans la bouche de Cléon des discours artificieux et subtils, si Cléon n'avait été en effet un remarquable orateur. Et il n'y a pas d'exemple que sans l'art de la parole quelqu'un ait pu exercer à Athènes une influence publique. Ainsi les Athéniens étaient préservés de ce dernier excès par leur goût

du raisonnement et les Lacédémoniens par la solidité de leur institution. Mais dans les petites cités, particulièrement celles du Nord, et sans doute aussi à Argos au temps de scytalisme, cette figure ochlocratique devait donner un des visages naturels de l'état de guerre. La phrase de Thucydide s'applique assez à l'aventure des Girondins devant Henriot et la Commune au 31 mai. Elle s'applique mieux encore à celle de Kerenski et donne une psychologie possible du bolchévisme.

Si la brutalité est une force, la ruse en est une autre, et toutes deux, bien qu'ennemies, comme Renart et Isengrin, vont ensemble. La guerre du Péloponèse est, comme toutes les guerres, une école de ruse, et, comme au xv[e] siècle italien dans la *virtu*, la dissimulation prend place dans les valeurs à cultiver. L'esprit grec n'avait d'ailleurs pas beaucoup de chemin à faire pour se porter allègrement de ce côté. Nous sommes au pays d'Ulysse et de Thémistocle. Alcibiade trébuche dans les tromperies où il est passé maître. Sparte, qui se faisait d'abord honneur de ne pas recourir à ces procédés, produit, par la nécessité même de la guerre, un Lysandre qui estime qu'à la peau du vieux lion lacédémonien tel que Léonidas et Brasidas, il sied maintenant de coudre celle du renard.

***

Selon Thucydide, le souci du bien public disparaît et il est remplacé par les intérêts de parti. Quelle que fût leur étiquette politique, les chefs de partis, « sous le prétexte du bien public ne travaillaient qu'à se supplanter ».

Le schématisme de Thucydide est vrai, à condition d'être replacé dans la vie et mis au point par elle. En

temps de guerre comme en temps de paix, l'union sacrée ne saurait constituer qu'un état de tension précaire et que toutes les forces de la politique attaquent pour le desserrer. Les discussions intérieures étaient très fortes au temps d'Aristide et de Thémistocle. On sut néanmoins y surseoir pour sauver la patrie. Au temps de Périclès et jusqu'à l'expédition de Sicile, ces luttes civiles sont loin d'obscurcir le souci de l'intérêt public. Il ne faut pas calomnier à l'excès la nature humaine chez l'animal politique. A travers l'inévitable contamination des passions humaines, il y eut vraiment dans l'Athènes de cette époque comme au temps de la Révolution française, dans les pires discordes civiles, selon le mot d'Aristide à Salamine, un combat à qui rendrait le plus de services à la patrie. Les préparatifs de l'expédition de Sicile, l'utilisation parallèle d'Alcibiade, de Nicias, de Lamachos, témoignent d'un reste de cet esprit. Il semble que le changement, en grande partie réel, que condensent les formules de Thucydide, se soit produit à Athènes après cette *aura*, ce moment de trouble étrange, de doute tournant sur lui-même et d'horreur sacrée qui suivit la mutilation des Hermès. On crut reconnaître qu'Alcibiade, en faisant décider et en conduisant, sous couleur de l'intérêt athénien, l'expédition de Sicile, ne cherchait qu'à établir sa propre tyrannie. Et l'histoire intérieure d'Athènes est toute occupée à partir de ce moment par des conspirations et des intrigues : il semble qu'elle soit comme monnayée à l'image du génie d'Alcibiade C'est pourtant dans cette série orageuse d'ambitions rivales et de conspirations que les Athéniens rencontrent le meilleur gouvernement qu'ils aient, de l'aveu de Thucydide, possédé, celui des Cinq Mille. Mais Thucydide songe surtout à ces cités où les deux partis

se déchirent, s'exilent alternativement, entrent dans l'alliance d'Athènes ou dans celle de Lacédémone selon que le parti de l'aristocratie ou celui de l'oligarchie y domine. Le premier soin du parti abattu un moment et relevé par l'aide de l'une ou de l'autre ligue est naturellement de se venger. De là des tableaux comme ceux qu'Aristote retiendra dans sa *Politique*.

L'occupation d'une cité par l'un ou l'autre des deux grands adversaires y faisait naître automatiquement une explosion de proscriptions et de vengeances. Ce fut le cas d'Athènes elle-même lorsqu'elle eût été occupée par les Lacédémoniens et que le gouvernement des Trente y eût été installé. L'occupation étrangère, même dans un village, donne aux poisons des discordes intérieures une virulence nouvelle. On a su par les débats devant les conseils de guerre, après la paix, dans les affaires de dénonciations, comment les haines locales avaient parfois utilisé l'occupation allemande. J'ai vu pendant la guerre, en Alsace reconquise, des haines pareilles employés à faire expédier des ennemis privés dans des camps de concentration français. Élargissez ces villages à la dimension de cités grecques (ce n'est pas les élargir beaucoup), supposez l'occupation alternative par les Français et par les Allemands, les dénonciations également alternatives des deux partis ; supposez, avec des mœurs plus impitoyables, des camps de concentration sur place, remplis et vidés selon les méthodes de septembre 1792 ou de Moscou, vous aurez à peu près cette Grèce de Thucydide *and after*, telle qu'elle est comprise à peu près entre les massacres de Corcyre et le retour pacificateur de Thrasybule.

C'est dire que peu à peu les intérêts de parti envahissent et supplantent les autres intérêts. « Les divisions

régnant partout, les démocrates appelaient les Athéniens, les oligarques les Lacédémoniens. » M. Sembat a défini la République le régime qui fait prédominer le souci des luttes intérieures sur celui des luttes extérieures. Les cités grecques sont de vraies républiques. On y est aristocrate ou démocrate d'abord. Évidemment Sparte fait une exception. Son étonnante constitution, la nécessité où les Spartiates ont toujours été de se serrer par une mobilisation continuelle sur le sol asservi et hostile où ils sont campés, la discipline morale dans laquelle ils sont élevés dès l'enfance, tout cela coupe la racine aux tentations naturelles de luttes intérieures. Le seul danger viendrait de la politique personnelle des rois : mais d'abord ils sont deux, précieuse garantie, et ensuite les éphores réussiront toujours, comme à Venise le conseil des Dix, à abattre ou à rendre impuissant le roi qui prétendra s'écarter par ambition personnelle de la coutume des ancêtres. A Athènes, où ces conditions ne sont pas réalisées, les choses ne laissent point de se passer trop souvent selon la formule de Thucydide. Il y eut toujours dans l'aristocratie un parti laconisant, qui allait de pacifistes pondérés, patriotes, incapables d'une trahison, comme Nicias, à de jeunes oligarques, dévorés d'ambition, dont l'idéal était bien de devenir les maîtres d'Athènes, sous la protection d'une garnison lacédémonienne à l'Acropole. Ces oligarques, peu difficiles sur le choix des moyens et sur le passé des hommes qui pouvaient les servir, gagnèrent peut-être Alcibiade avant l'expédition de Sicile. Thucydide n'étant pas parvenu à élucider l'affaire de la mutilation des Hermès et celle de la profanation des mystères, personne n'y arrivera jamais. Mais du moins nous donne-t-il le résultat de l'enquête officielle, qui impliquait Alci-

biade dans la seconde affaire, et rattachait l'une et l'autre à un complot contre la démocratie. Bien plus, Alcibiade est soupçonné d'intelligence avec les Lacédémoniens. Pendant l'enquête agitée que mènent les Athéniens et pendant qu'Alcibiade conduit heureusement en Sicile les intrigues et les opérations, un corps de Lacédémoniens s'avance jusqu'à l'isthme dans des conditions mystérieuses qui font croire aux Athéniens qu'il y a chez eux un complot pour livrer la ville à l'ennemi (VI-41).

Thucydide rapporte ces terreurs et ces bruits sans y ajouter foi, sans non plus les déclarer faux : il voit la chose obscure, et, placé à cette hauteur où collaborent les esprits purs de la science et de l'art, il la peint comme un Montaigne se peint, dans cette obscurité même. Remarquons cependant que, décrété d'accusation, Alcibiade passe à Sparte, « sur l'invitation des Lacédémoniens, et muni d'un sauf-conduit, car il les craignait à cause de l'affaire de Mantinée » (VI-88).

Alcibiade n'aurait pas eu ces inquiétudes s'il eût été vraiment depuis longtemps de connivence avec les Lacédémoniens. Mais puisque les Lacédémoniens le pressent de venir à eux, lui accordent un sauf-conduit, malgré les tours qu'il leur a joués et le mal qu'il leur a fait, ne semble-t-il qu'il faille croire que les laconisants authentiques, les défaitistes oligarques d'Athènes, dont le procès des mystères avait fait retrouver la piste obscure, eussent présenté Alcibiade aux Lacédémoniens comme un homme qui, animé avant tout d'ambition forcenée et avide de pouvoir personnel, décidé à ramasser ce pouvoir partout, fût-ce dans la ruine de sa patrie, serait l'homme tout indiqué pour gouverner contre la démocratie et fonder ce régime oligarchique vers lequel, plus fort chaque jour que ses traditions d'Alcméonide,

le portait son génie ? En tenant ce langage ils n'eussent rien avancé que de rigoureusement vrai, comme le prouva Alcibiade lui-même.

Cette affaire de trahison, qui au moment le plus aigu de la guerre naît des mœurs et de l'esprit politique propres à une démocratie, elle nous figure — et il ne faut pas s'en étonner — les affaires de trahison écloses pendant la grande guerre dans une autre démocratie. M. Caillaux n'eut jamais cette souplesse heureuse d'intrigue, cette audace géniale, cette santé débordante et effrontée qui caractérisent l'ambition d'Alcibiade. Il a joué en partie, il aurait pu jouer en plus grande partie, les circonstances l'aidant, un rôle analogue. Pas plus qu'Alcibiade avant sa désertion à Sparte, il ne semble avoir commis d'acte propre de trahison. Seulement ceux qui, dans l'intérêt de leurs jouissances ou de leur ambition personnelle, souhaitaient et favorisaient par des trahisons proprement dites la victoire de l'ennemi, considéraient M. Caillaux comme leur chef éventuel et l'homme d'état qui, désigné pour prendre le pouvoir en cas de victoire allemande, serait appelé à satisfaire leur avidité et leurs haines politiques. C'était sans qu'il le sût qu'on tirait sur lui une lettre de change, mais en se réservant de la présenter à un moment où il ne la protesterait pas. S'il ne connaissait pas officiellement l'existence de cette lettre de change, ses ennemis politiques et des patriotes la pressentaient ou la connaissaient. De là en France, au début du ministère Clémenceau, un état d'esprit analogue à celui qui règne à Athènes lorsque les affaires des Hermès et des mystères mettent sur la piste de la trahison, des complots et de l'intelligence avec l'ennemi. Heureusement l'analogie s'arrête là, car M. Caillaux ne commandait pas d'armée. Mais

l'histoire de la démocratie révolutionnaire vient ici relayer l'histoire de la démocratie républicaine. Les commissaires de la *Salaminienne* ressemblent aux trois commissaires de la Convention qui se rendent en 1793, pour arrêter le vainqueur de Valmy, à l'armée de Dumouriez, et qui, plus malheureux que leurs collègues athéniens, sont livrés par lui aux Autrichiens.

Ne voyons pas là des ressemblances fortuites, mais la mise en présence, pendant les grandes guerres générales, des intérêts nationaux et des intérêts de faction dans un pays divisé, labouré de haines politiques. Un ambitieux, un intrigant, un chef de parti est sans cesse exposé à la tentation de préférer la victoire de son parti à celle de son pays, où à la tentation plus subtile de sauver dans la déroute de son pays les intérêts de son parti : déroute d'abord considérée comme possible, puis escomptée comme probable, puis désirée comme avantageuse.

La discipline intérieure des partis suit alors en Grèce les mêmes méthodes que nous lui voyons employer aujourd'hui. Elle tend à se fortifier par des associations secrètes et à mettre au-dessus de toute qualité une certaine forme d'honneur, la fidélité à un clan.

L'obscurité répandue sur les affaires des Hermès et des mystères tient à ce qu'elles se relient probablement aux conjurations de sociétés secrètes. C'est à Athènes l'époque des hétairies. Elles portent la marque de toutes les associations de jeunes gens, qui s'en prennent volontiers aux monuments publics et aux institutions consacrées. Comme il est naturel que de telles associations soient républicaines sous la monarchie et monarchiques sous la république, elles sont oligarchiques dans une démocratie. Dans le discours d'Athenagoras, l'oligarchie

est représentée comme l'opinion de la jeunesse, et ses railleries contre la démocratie, auxquelles les jeunes gens applaudissaient, firent de Socrate, en 399, une victime de la réaction démocratique. En réalité ces hétairies oligarchiques empoisonnent Athènes. Elles ne se contentent pas de casser le nez des Hermès et volontiers elles emploient l'assassinat. Et surtout leur acte est de trahir, puisque leur intérêt coïncide avec la dissolution de l'empire athénien, et, la domination d'Athènes étant dans toutes les villes liée à celle du parti démocratique, le triomphe de l'oligarchie la fait effondrer. Lorsque Pisandre s'efforce d'établir l'oligarchie dans les cités sujettes, celles-ci s'empressent d'y voir d'abord une occasion de secouer le joug athénien (VIII-64).

Ces hétairies forment les cadres de l'oligarchie comme les phratries formaient jadis ceux de l'aristocratie. Ce sont des groupes artificiels qui remplacent les groupes naturels que comporterait une aristocratie véritable. On peut les comparer aux sociétés de jacobins ou aux Compagnons de Jéhu, à la Congrégation ou à la maçonnerie. Elles naissent naturellement, dans la démocratie judiciaire d'Athènes, du besoin de s'entendre pour l'élection des stratèges, qui ne sont pas tirés au sort, et de se soutenir dans les procès. Au moment de la révolution aristocratique des Quatre-Cents, Pisandre « se mit en rapport avec toutes les associations qui s'étaient formées dans la ville pour les procès et les élections : il leur recommanda de se réunir et de se concerter pour abolir la démocratie » (VIII-54), et les Quatre-Cents, une fois au pouvoir, s'empressent d'abord de procéder à l'exécution de leurs ennemis, puis d'envoyer un héraut à Décélie auprès du roi Agis « pour lui dire qu'ils étaient prêts à traiter, et qu'il aimerait sans doute mieux traiter avec

eux qu'avec une démocratie qui ne méritait pas de confiance « (VIII-70). Et Décélie était le Noyon de l'Attique : telle est la première démarche des oligarques athéniens, dès qu'ils ont réalisé leur « Rubicon ». Les oligarques ont seulement oublié que l'essentiel d'Athènes, c'est la ville de bois, et que les thètes de la flotte, alors à Samos, servent de garde à la démocratie. Un véritable soviet de marins, d'intelligence avec Alcibiade, les renversera.

Ainsi la guerre finit par produire à Athènes le contraire d'une union sacrée. Mais les unions sacrées ne sont, en pareil cas, que des périodes courtes de calme pendant lesquelles s'accumulent les nuées noires et de plus violents orages. Par une sorte de contamination ou d'endosmose, la tension de la guerre intérieure se règle sur celle de la guerre extérieure. Les guerres de la Révolution et de l'Empire ont laissé non seulement la France, mais tout coin de France divisé en deux camps, guelfes et gibelins, blancs et rouges, qui se maintiennent depuis cent ans. Dés le début un Tourangeau hélléniste, Courier, en a vécu la vie injurieuse et, ce qui est mieux, en a fixé, d'après l'histoire d'un village de vignerons, une physionomie vivante qui n'a guère changé. Et les nations sortent aujourd'hui de la guerre disposées à tout autre choses qu'aux baisers Lamourette.

L'état normal du temps de guerre fait de la neutralité un crime et ne tolère Dicéopolis que sur le théâtre. Mais précisément cet état de guerre se transporte tel quel dans cette guerre intérieure qu'engendre toujours plus ou moins la guerre extérieure. On reconnaît la tension des discordes intérieures à l'intolérance plus ou moins grande de l'opinion publique pour l'état de neutralité, que cette neutralité soit inspirée par le

désir de rester sous sa treille, de soigner son vin et de se faire coiffer par Jeanneton d'un simple bonnet de coton, ou bien que la volupté de penser sur une hauteur des idées solitaires la nourrisse et l'exalte. Quand la Grèce est ébranlée en entier, c'est alors que « les citoyens qui n'adhéraient à aucun des deux partis succombaient, soit parce qu'ils ne luttaient pas, soit parce que leur sort excitait l'envie » (III-82). Au temps de l'affaire Dreyfus, celui qui n'appartenait ni à la Ligue des droits de l'homme ni à celle de la Patrie Française passait des deux côtés pour un égoïste tiède. Sous la Révolution, on était suspect non seulement quand on avait travaillé contre elle, mais quand on n'avait rien fait pour elle, et l'on trouverait la phrase de Thucydide développée inépuisablement dans la littérature jacobine.



Cette transformation des sentiments et des idées, analysée par Thucydide, dessine comme par une ligne intelligente et abstraite le grand tournant qui, plus peut-être que tout autre, fait de la guerre du Péloponèse et de la guerre de 1914 les espèces d'un même genre. L'esquisse de communauté hellénique née des guerres médiques s'effondre comme l'essai de communauté européenne né des traités de Vienne. Tout lien de culture ou d'origine, toute sympathie de traditions ou de croyance succombent devant la fureur de détruire un ennemi d'autant plus exécré qu'il vous ressemble davantage et qu'il peut remplir comme vous une place que vous n'entendez pas partager. Chez le subtil peuple de Grèce, cette logique impitoyable de la guerre était évidemment enveloppée dans la même rhétorique

qui fait le même acte saint et sacré d'un côté de la bataille, criminel et infâme de l'autre côté. Les discours de Thucydide, épurés par son art et maintenus à un degré élevé de dignité littéraire, éliminent le plus possible des discours authentiques cette éloquence facile qui devait faire défaut là-bas moins encore qu'en l'Europe d'aujourd'hui. Ils en retiennent les lignes logiques, la physionomie vivante, la passion réelle, les idées directrices, la musculature générale, de sorte que l'ensemble de ces discours ressemble à un album où ne manque aucune des attitudes de l'Athéna casquée ou du Doryphore, de la pensée instruite ou de l'homme armé pour de tels combats. Le jour où il a voulu aller plus loin encore dans cette voie, mettre la pensée de cette guerre en une lumière plus abstraite, atteindre une hyperbole de raccourci et de nu, exprimer, sous le dessèchement de toute communauté hellénique, ce fond rocheux de la pure violence, ce retour de Bia et de Kratos, il a composé le dialogue des Athéniens et des Méliens.

Évidemment on discerne là des influences littéraires. N'oublions pas que Thucydide écrit à l'époque où fleurit à Athènes le dialogue socratique, et qu'il a vu l'avantage de cette méthode par laquelle les raisons peuvent s'opposer une à une ou bien être alignées d'ensemble en les masses de deux discours suivis. Les Athéniens à Mélos emploient la nouvelle méthode dialectique comme on emploie l'armement ou la tactique du jour : « Laissez là les discours suivis, et examinez les questions au fur et à mesure qu'elles seront proposées. » Ces questions roulent, comme pendant notre guerre, sur le droit et la force, le juste et l'injuste. Mais les Athéniens les traitent avec une franchise à laquelle en notre temps on n'attei-

gnit guère et qui ressemble à notre méthode comme la sculpture de nos places publiques rappelle celle du ve siècle athénien.

A cette distance nous pouvons presque oublier que nous sommes en face d'un drame atroce, qui doit éveiller chez un homme normal des sentiments d'indignation ; et la forme abstraite que Thucydide donne à son dialogue indique que déjà il se dénudait assez l'âme pour vouloir l'oublier lui-même. Nous pouvons l'oublier pour n'apercevoir que le poids d'airain et l'ombre inflexible d'une nécessité qui descend sur la mer, par l'effet d'une force liée à l'ensemble d'une nature, ainsi que le soir y allonge l'ombre d'un promontoire. Curtius a parlé avec un sens géographique et historique parfait du caractère doux et bienveillant de la mer Égée. Mais à ce moment ce sont la même géographie et la même histoire qui donnent implacablement à la même mer Égée son caractère cruel et destructeur. La position de Mélos est telle que le trident de Neptune ne peut devenir sceptre à Athènes qu'en frappant d'abord Mélos. Une île dorienne, une île neutre dans la mer proche, nommée du nom de son vieux roi, la « grande mer » qu'Athènes a pris à tâche de dominer, est détruite par la logique même de cette domination athénienne.

Cette raison de domination, les Athéniens l'exposent avec une inflexible lucidité : « L'ordre divin aussi bien que l'ordre humain implique une nécessité naturelle de vouloir dominer. »

Les Athéniens avouent que leur empire est fondé sur la crainte qu'ils inspirent à leurs tributaires : la neutralité de Mélos laisserait croire que cette neutralité est due à l'impuissance d'Athènes, et c'est une raison suffisante pour subjuguer l'île. La guerre en est à ce point que le

respect de la neutralité d'un État n'est pas fondé sur un droit de cet État à demeurer neutre, mais sur l'avantage qu'ont les puissances belligérantes à respecter cette neutralité. Une telle logique de domination, dans cette guerre pour la mer, presse moins les États continentaux : dans le Péloponèse les cités d'Achaïe gardent facilement leur neutralité, ce qui est impossible à une île de la mer Égée. Tout ce que peut faire Athènes, c'est de raisonner avec les Méliens et d'essayer de les persuader. Les mêmes arguments ont pu être repris par le Directoire à l'égard des cantons suisses, par l'Angleterre en 1808 devant Copenhague, par l'Allemagne quand, en 1914, elle envahit la Belgique : « Vous ne vous laisserez pas mouvoir par ce sentiment de l'honneur qui, aux heures de dangers sans conteste et sans gloire, mène ordinairement les hommes à leur ruine... Ne croyez pas déshonorant de céder à une grande république, qui vous fait des conditions modérées en vous demandant de devenir ses alliés et de payer le tribut pour vos terres. » (V-111).

L'histoire est ici plus sombre que la fable. Le loup devant l'agneau, l'homme devant la couleuvre, restent tout de même au bout de leurs arguments et dans la lumière de leur injustice, et, après avoir tenté d'habiller la force par leurs raisons, doivent se résigner à l'employer nue. Mais, dans ce dialogue, les Athéniens gardent devant les Méliens, comme les Méliens devant les Athéniens, toutes leurs positions de raisonnement. Les deux « discours », comme ceux du juste et l'injuste dans les *Nuées*, s'équilibrent. Et puisque la fable est venue s'introduire dans ces propos, les deux destinées s'équilibrent aussi comme celle du rat et celle de la grenouille dans l'autre fable. L'épisode termine le livre V, dont les dernières lignes nous apprennent ceci : « Les Athéniens mirent à

mort tous les adultes de Mélos et réduisirent en esclavage les enfants et les femmes. » Alcibiade achètera même une captive de Mélos. Et le livre VI commence ainsi (je rappelle d'ailleurs que la division en livres a été faite postérieurement à Thucydide) : « Le même hiver, les Athéniens formèrent le projet de retourner en Sicile avec un plus grand armement que celui de Lachès et d'Eurymédon, pour la subjuguer si possible. »

Comprenons la juste froideur de Thucydide. Sachons, aux heures où il le faut, l'incorporer à notre intelligence. Mais ne la tenons pas pour un état dernier, pour un point d'arrivée de la Grèce, à un moment où toutes ses puissances se modèleraient sur la sécheresse dure de la destinée qui la conduit à sa ruine. Ce raisonnement des Athéniens, nous le retrouverons dans le *Gorgias* et la *République*, chez Calliclès et chez Adimante, et un grand athlète, Socrate, le rencontrera pour une lutte digne de lui et pour lui faire toucher terre. Et Mélos, ensevelie dans l'obscurité historique, brille pourtant sur les siècles par une double pointe, celle de ce dialogue tragique et celle du marbre aux bras coupés, l'Aphrodite qui enlevait par la seule persuasion de l'amour les armes d'Arès.

Ces pointes éternelles et fixes ne se dégagent que sur une Grèce effondrée et disjointe. Ce sont les forces de dissolution qui sont à l'œuvre et que Thucydide observe sur le corps hellénique, comme il a observé sur le sien la peste qui l'empoisonnait.

Les souvenirs de la guerre médique volent en éclats. La guerre du Péloponèse avait eu sa Mélos continentale, Platées. Les Béotiens et les Lacédémoniens sont alliés, et Platées, Bohême en miniature, est dans la chair béotienne une épine que les Lacédémoniens aident

Thèbes à arracher. Les Athéniens à Mélos travaillent sur le modèle que leur ont donné les Lacédémoniens à Platées. Platées depuis le jour de la grande bataille contre les Mèdes, est, de par le serment qu'a prêté Pausanias, placée sous la garantie de tous les Grecs qui combattirent. Ces souvenirs héroïques ne pèsent point devant l'impitoyable nécessité d'une guerre que les hommes ne mènent pas, mais qui mène les hommes. Le roi de Sparte, Archidamos, est d'ailleurs un honnête homme, qui propose aux Platéens tous les expédients possibles et qui, triste de ces souvenirs, s'achemine avec répugnance à l'inévitable. Il faut que Platées soit extirpée du territoire béotien, et, après une défense héroïque, les Platéens restés dans la ville subissent le sort qui sera plus tard celui des Méliens. Les femmes deviennent esclaves et tous les hommes sont mis à mort. A Salamine les Eginètes avaient obtenu le prix de la bravoure. Mais, si Platées est une épine, Égine est une chassie dans l'œil du Pirée, et les Éginètes sont traqués, exterminés par les Athéniens. Ceux d'entre eux que Périclés avaient expulsés d'Égine et que les Lacédémoniens avaient installés à Thyrea en Cynurie sont eux-mêmes poursuivis et massacrés tous en haine de leur nom. Il ne reste aux Lacédémoniens et aux Athéniens qu'à mendier, en lui livrant des Grecs, l'alliance du grand roi, et ce pas est franchi dès la cinquième année de la guerre. Après le désastre de Sicile, il y a chez les alliés d'Athènes une révolte générale. Juste à ce moment les Péloponésiens ont une marine puissante. Il est donc naturel que le siège de la guerre se transporte en Ionie, où il s'agit pour Sparte, en détachant d'Athènes les Ioniens, de couper en deux l'empire athénien. Mais on ne peut les en détacher qu'en les attachant ailleurs, puisque les Péloponésiens n'auront

jamais la force ni la volonté de les défendre contre les Perses. On les enlèvera à Athènes, avec l'alliance de Tissapherne, pour les donner à Tissapherne, les vendre aux Perses. Ainsi Sparte, qui avait commencé assez sincèrement la guerre pour affranchir les Grecs, est menée par la logique de cette guerre à prendre la tête du mouvement qui remet les Grecs dans l'esclavage. Le traité d'Antalcidas sera signé par un Spartiate, et il est possible qu'aux yeux des nouveaux Lacédémoniens le Pausanias muré dans le temple d'Athènes par sa propre mère apparaisse comme un précurseur méconnu et malheureux.

Tout conspire à disjoindre la Grèce, et tout aussi conspire à en composer une nouvelle. Cette dissolution apparente ne se fait pas dans un espace glacé, dans un infini où les mondes rayonnent de la chaleur et où se dissipe une énergie décroissante. Elle a lieu dans un monde fermé, où l'énergie que perd une idée révolue s'incorpore pour l'animer à une idée nouvelle, où l'hellénisme local glisse vers cet hellénisme humain que les grandes monarchies mettront au point, la conquête d'Alexandre, le gouvernement des Ptolémées et des Séleucides, l'empire de Rome. Il faut pour préparer ce brassage la terrible crise morale que Thucydide date des massacres de Corcyre. Mais l'histoire ne se répète pas et il serait bien vain et téméraire de voir dans la semblable crise morale déterminée aujourd'hui par la guerre l'amorce d'une fusion pareille. L'histoire, science du présent, ne permet de comprendre l'avenir que lorsqu'il est devenu du passé. C'est alors que pour le prophétiser, nous nous reculons vers un passé plus ancien, et cette prophétie continuelle du passé nous donne l'illusion qu'elle réussira encore, appliquée à l'avenir.

Tout au plus une transformation due à un changement purement quantitatif peut-elle se reproduire lorsque des quantités analogues croissent ou décroissent pareillement. Une Grèce nouvelle s'est d'une certaine façon répandue sur le monde, mais une certaine Grèce historique parfaitement définie, la Grèce de la cité, a été blessée à mort par une cause purement mécanique, qui est la perte d'hommes, l'extermination automatique des cités sous la guerre. Les neuf mille guerriers qui ont fondé la Sparte dorienne sont de plus en plus réduits, le temps n'est pas éloigné où il en restera trois cents et ce serait une belle chose que de restituer, comme Grainville fit du *Dernier homme*, ce dernier Spartiate, qui, au temps de Cymodocée et d'Eudore, a pu consciemment, amèrement, superbement exister. On imagine Chateaubriand, en 1806, évoquant sur les ruines de Sparte et enviant ce père inconnu. La population d'Athènes qui, au contraire de celle de Sparte, fut toujours mêlée, retrempée de sang allogène, ne se défait pas avec cette régularité sombre et belle de blocs qui se détachent, de citoyens qui forment les seuls murs de la cité et qui tombent un à un comme les pierres de ces murs. Mais rien ne peut compenser les énormes saignées que sont la grande peste, les désastres d'Égypte et de Sicile, les vingt-sept ans de guerre presque ininterrompue. La guerre du Péloponèse inaugure la maladie qui tuera le monde antique (la seule d'ailleurs qui puisse tuer vraiment un monde, un peuple, une cité), l'oliganthropie. Athènes et Sparte, qui périront par une oliganthropie successive, endureront peu à peu le sort qu'elles ont fait subir en bloc, en une de ces nuits d'horreur troyenne qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle, à Mélos et à Égine, à Messène et à Platées. Successive ou subite,

venue de la peste, de la longue guerre ou du massacre, l'oliganthropie n'est pas toujours incurable. Des peuples ont subi sans périr des saignées aussi cruelles. Il n'y a que l'espace d'une vie d'homme entre la France de Jeanne d'Arc, dépeuplée par la peste noire et la guerre, et la France de Louis XII débordante de population et de richesse, frémissante d'énergie inemployée. La guerre de Trente ans, en dévastant l'Allemagne, ne l'a point jetée dans une oliganthropie sans remède, et si un peuple dans l'histoire avait dû singulièrement périr de cette maladie, n'eût-ce pas été le peuple arménien, saigné aux quatre veines depuis les temps des Assyriens et réparant toujours la race par l'inlassable énergie de son sang ?

Mais peut-être faut-il, pour que l'oliganthropie soit mortelle, deux conditions, dont une seule était réalisée dans cette France, dans cette Allemagne, dans cette Arménie, mais dont nulle n'a manqué à la Grèce du IIIe siècle qui précède le Christ, ni à la Rome du IIIe siècle qui le suit. Il faut qu'au dépeuplement imposé par la destinée se joigne le dépeuplement voulu par l'homme, qu'au dépeuplement qui fauche les générations vivantes se joigne celui qui refuse l'être à la poussée réparatrice, à la génération future. De sorte qu'il est rigoureusement vrai de dire qu'un peuple ne meurt que lorsqu'il le veut. La Grèce du IIIe siècle, au moment même de sa plus grande oliganthropie, produit, avec les Praxitèle et les Scopas, les suprêmes sculpteurs de l'individu, les Épicure et les Zénon. Et ceux-là, en modelant la figure parfaite du sage, lui enseignent l'inutilité, la vanité, le danger d'une famille qui brouillerait les traits de la pure œuvre d'art. Et Rome s'affaisse de même quand une conspiration générale et tacite se forme pour éviter

les mêmes charges. Le vide alors agit comme un appel d'air sur les masses extérieures, celles des Macédoniens en Grèce et des Germains sur Rome, qui s'y engouffrent et font tout écrouler. Les massacres de la grande guerre, les épidémies et la faim ont fait subir à l'Europe des pertes d'hommes relativement aussi considérables que celles qui épuisèrent la Grèce. A ces pertes d'hommes s'est ajoutée chez les survivants une perte d'énergie vitale. Et la perte d'hommes, la perte d'énergie sont suivies, ainsi que le corps par l'ombre, par des prodromes d'oliganthropie volontaire, une francisation (en un singulier sens) de l'Europe. Comme l'analogie porte alors sur des quantités mesurables, comme les causes des événements historiques envisagées ici sont quantitatives, les ressemblances peuvent être serrées de plus près, il est permis de conclure d'une époque à l'autre avec plus de vraisemblance, et de garder, en refermant Thucydide, certaine angoisse. Certes il serait bien aventureux, sur des indices peut-être temporaires et locaux, de croire à l'imminence générale de cette oliganthropie volontaire, d'accueillir les exemples grecs et romains plutôt qu'européens et chrétiens. Mais si par malheur ce revenant est en route, c'est un vieux rythme de la nature que l'histoire de l'antiquité nous aide à reconnaître et à classer.

CHAPITRE VI

LA FIGURE DES ÉTATS

Peut-on dire expressément que par la guerre du Péloponèse la Grèce tende à se dissoudre et à disparaître ? Oui et non. Le mot Grèce, comme le mot Europe, n'a pas seulement un sens d'unité, mais un sens de pluralité, de diversité, même d'hostilité. Il implique, par son double contenu de géographie et d'histoire, ce cloisonnement et ces rivalités. Dans la définition de la Grèce, l'unité est donnée comme le fond commun de langue et de culture, sur lequel seront mises en valeur, iront à leur extrémité aiguë les dissonances les plus tragiques. Et ces dissonances, ce tragique, tout ce que Nietzsche appelait le côté dionysiaque de l'hellénisme, c'est la vie intérieure des cités à son état de tension absolue, c'est la guerre du Péloponèse, qui les manifestent. L'unité d'une tragédie, faite de ces dissonances, de ces contraires, de ces parents ennemis, ne la dirons nous pas plus riche que l'unité d'une élégie ou d'un dithyrambe ? Et ne verrons-nous pas plus d'unité réelle dans une famille déchirée comme celle des Atrides et celle des Mirabeau que dans la vie patriarcale d'une ample et douce famille pastorale pareille à celle que Lamartine idéalise autour de son berceau ? L'essence de la Grèce polythéiste est de manifester, comme ses

figures individuelles et indépendantes d'Olympiens, de libres génies de cités qui peuvent s'épanouir en quantité et durée ou bien en qualité et en intensité. Dans le premier cas elles eussent sacrifié leurs aspérités pour vivre en un état de paix relative. C'est le second cas qui s'est réalisé. Aujourd'hui il n'est plus temps de plaindre des cités et des hommes qui, quoi qu'ils eussent fait, seraient tout de même, à l'heure qu'il est, morts. Mais la façon dont ils sont morts a installé dans les parties hautes de l'histoire humaine une puissance de vie politique et une perfection de réalité tragique qui font que la Grèce n'a jamais été plus superbement la Grèce qu'au moment où ces frères ennemis s'affrontaient et se détruisaient. Gloire aux peuples qui ont su dans leur histoire réaliser comme un *Œdipe roi*, un *Britannicus* ou une *Phèdre* leur grande scène du « trois »! Cette grande scène la Grèce l'a vécue et Thucydide l'a écrite.

Je reviendrai, dans un autre livre, sur ces essences communes de la tragédie et de l'histoire. Ne puis-je appliquer, en attendant, à la tragédie politique telle que l'a exposée Thucydide ces lignes de Jules Lemaître sur la tragédie dramatique, lignes d'autant mieux indiquées ici qu'elles expriment simplement avec élégance un bon lieu commun de la critique ? « La tragédie vit d'actions excessivement violentes et brutales, de celles qu'on accomplit dans les moments où l'on redevient le pareil des fauves ou des hommes qui ont vécu aux époques primitives. Et d'autre part, comme on veut que la forme soit belle, les personnages de la tragédie doivent parler le langage le plus savant, le plus élégant, le plus propre à nous plaire... En un sens, rien de plus philosophique, de plus vrai que la tragédie, qui nous montre les forces élémentaires, les instincts primitifs déchaînés

sous la plus fine culture intellectuelle et morale. En outre ce sont nos passions possibles, sauf l'intensité et les conséquences extrêmes, que nous avons sous les yeux. Et les détails étranges et sanglants empruntés à l'histoire et à la légende s'effacent ou n'ont plus qu'une valeur symbolique. On ne les prend plus au pied de la lettre, mais comme les signes d'une situation ; on les oublie presque pour ne s'attacher qu'à ce qu'il y a de tristement éternel et d'applicable à nous chétifs dans ces peintures typiques du drame des passions humaines [1]. »



Les cités grecques sont assez petites pour demeurer des êtres complets, harmonieux et qu'on peut embrasser d'un regard. Comme les dieux, comme les grandes statues phidiennes, elles paraissent des vivants plus grands que les individus humains, mais où se reconnaissent les traits et se peut transposer toute la beauté typique de l'individu. Le génie d'un grand État moderne nous échappe à moitié, se confond dans une nature lointaine et des épaisseurs insondables. Mais avec ces États grecs est toujours possible l'élégante opération logique dont la *République* de Platon est le type, le passage de l'individu à la cité comme d'un texte en petites lettres au même texte en lettres grossies.

La dualité d'Athènes et de Lacédémone, figures plastiques et délimitées, est loin d'épuiser la diversité hellénique, mais elle paraît, sans rien lui faire perdre de sa vie, cristalliser cette pluralité, selon les esprits même de l'art grec, en sa forme la plus simple, la plus claire,

1. *Les Contemporains*, t. II, p. 178.

surtout la plus typique, l'amener, comme le dorique et l'ionique sur l'Acropole, à la dyade élémentaire de deux ordres.

J'aime cette recherche naïve et forte, ce souci qu'a Thucydide de marquer d'abord, comme la graine dure d'où est sorti l'arbre, l'invention propre de l'un et de l'autre génie. « Les premiers qui prirent un costume simple, à la manière d'aujourd'hui, furent les Lacédémoniens... Les premiers aussi ils se mirent nus pour s'exercer, frottés d'huile, dans les gymnases. » (I, 6). Quant aux Athéniens, « ils furent les premiers à déposer le fer pour vivre d'une vie plus libre et plus douce ». Ce n'est pas autrement que Brunetière se préoccupait de rechercher d'abord ce qu'apportent de nouveau un Corneille, un Bossuet, un Rousseau, ce qui manquerait proprement au monde de notre littérature s'ils n'eussent existé. Évidemment je ne me dissimule pas l'artifice de ces πρῶτοι. Sarcey nous dit que dans son enfance il s'étonnait de ne jamais se trouver à l'endroit précis où cessait la pluie et où l'on pouvait avoir une épaule sèche et une épaule mouillée, et, comme il est en un de ses jours de philosophie, il parvient à cet aphorisme : « Les choses ne commencent guère ni ne finissent d'un coup net et précis. » Soit. Mais pour les voir sous cet aspect de commencement et de fin qui est propre à l'être vivant comme à l'œuvre d'art, il faut bien posséder le tour de main qui découpe, limite, sculpte d'un « coup net et précis ».

En tout cas les deux textes de Thucydide nous donnent le sentiment juste d'un idéal harmonieux qui se forme de deux sources différentes, et par deux inventions. Il faut se figurer, dit Bérard, les Athéniens du temps d'Homère comme semblables aux Albanais

d'aujourd'hui, crasseux et magnifiques. Il portent tout sur eux, des vêtements éclatants, de l'or, du fer. Il y a une Grèce classique quand on dépose tout cela, comme il y a une France classique quand Malherbe vient. Les Doriens de Lacédémone déposent le luxe, déposent leurs vêtements pour se montrer forts, nus, de purs hommes et proposer le Doryphore à Polyclète, Brasidas à Thucydide; mais le fer reste pour eux comme le moyen et la fin et l'acte même de leur discipline. C'est ce fer que déposent les hommes d'Athènes, gardant longtemps encore la cigale d'or attardée dans leurs longs cheveux. Mais ne voyons là qu'un point de départ, un motif élémentaire. On trouve, soit épars, ou groupés, ou sous-entendus, dans le livre de Thucydide tous les traits d'un portrait vivant de ces deux êtres collectifs que sont Athènes et Lacédémone, et dont les deux génies, en s'affrontant, ont pu amener à la plénitude de la lumière, sur un masque tragique, tout leur être intérieur.



L'être politique de Sparte est beaucoup plus mal connu que celui d'Athènes. Pour démêler la part de la réalité et de la légende dans les institutions de Lycurgue et la constitution lacédémonienne, la critique est réduite à l'esprit de finesse et aux vraisemblances. Ce qu'il y a de légendaire est d'ailleurs peut-être aussi historique au sens large du mot que ce qu'il y a de vrai. De la légende et de la vérité l'une symbolise et l'autre exprime nu le grand fait fondamental et clair qui donne à Sparte sa réalité : la cohésion et la discipline nécessaires à une troupe de guerriers, campés dans un pays où ils asservissent une population dix fois plus nombreuse. L'épure

de Sparte c'est un camp romain qui au lieu de durer une nuit durerait dix siècles. Évidemment, même pour les Spartiates, c'était une épure idéale : quelques générations à peine après l'établissement des Doriens ou la législation de Lycurgue, les hommes d'âge, à chaque génération, ont dû aller répétant que l'ancienne discipline se mourait et qu'il fallait réagir. Cela c'est la vie, qui se compose d'un droit et d'un fait, comporte toujours une marge entre l'un et l'autre, et implique sûrement un dialogue interminable et violent entre ceux qui gardent les yeux fixés sur le droit et ceux qui se trouvent confortablement installés dans le fait.

L'être de Sparte est fait d'une continuité à l'état de tension, la continuité d'une race, la continuité d'une loi, et Sparte connaîtra un grand drame intérieur quand la complexité de la guerre lui interdira de suivre cette avenue si commode à son tempérament et de pratiquer la continuité d'une seule politique.

Continuité d'une race. Il faut que ce groupe de neuf mille Spartiates se maintienne dans le temps comme dans l'espace. De là les nécessités d'élevage que l'on connaît. Mais de là aussi un double besoin pour la cité : le besoin de jeter à la bataille les hommes mêmes, de les prendre pour murailles, de s'interdire les remparts de pierre qui diminueraient la confiance en l'homme, et le besoin contraire de compter ses hommes avec angoisse comme un avare compte son or, sentant que chaque guerrier mort emporte irréparable une pierre de la cité. Dans ce conflit tragique, les soins de la défense contre un danger qui peut anéantir d'un seul coup la race l'emportent sur ceux de la défense contre un danger qui ne risque que de l'anéantir lentement. Le soin de la qualité prime sur celui de la quantité. Les mariages sont tardifs : ils

donneront moins d'enfants, mais ils laisseront plus longtemps le jeune homme tout à la cité, à la guerre, ne regardant que devant lui dans la direction de l'ennemi et non derrière lui dans celle de son foyer. Si le génie intérieur de la cité, et en somme la raison même, conduisent Sparte à incliner de ce côté la solution de l'angoissant problème, la question du nombre n'en subsiste pas moins au centre même de l'intelligence qui ordonne Lacédémone. Pareille rigoureusement à un individu vivant, Sparte se sent acheminée vers la mort par l'acte même qui l'oblige à se ramasser pour vivre et par la tension qui l'épuise. Cette forme fière de la vie grecque est bien un ensemble de forces qui luttent contre la mort, contre une mort qu'elles savent inévitable, mais qu'il est beau de reculer, selon le mot du vieil Horace, ne fût-ce que d'un jour ou d'un instant : les Trois Cents qui tiennent aux Thermopyles, pour être tués après s'être défendus et avoir tué le plus longtemps longtemps possible, sont une figure claire et complète de leur cité. Si Xerxès avait campé sur les ruines dévastées de Sparte et sur les corps abattus de tous ses défenseurs, Sparte eut duré moins longtemps, moins richement, moins tragiquement ; elle eût pourtant accompli l'essentiel de son destin.

L'essentiel d'un destin que résuma aux Thermopyles l'épitaphe de Simonide : obéir à une loi. Il est admis en Grèce que Lacédémone représente par excellence cette chose toute grecque, ignorée du reste du monde oriental et qui fonde non seulement la cité, mais la science et la philosophie : le règne de la loi, et, plus encore, l'héroïsation de la loi. La loi oppose un être abstrait, rationnel et fixe à la domination personnelle et arbitraire d'un homme. C'est ce que dans Hérodote Démarate apprend

à Xerxès : « La loi est pour eux un maître absolu ; ils la redoutent beaucoup plus que tes sujets ne te craignent. Ils obéissent à ses ordres, et ses ordres, toujours les mêmes, leur défendent la fuite [1]. » Cette figure vivante de la loi qu'on aperçoit au pied du Taygète donne à Sparte, dans l'hellénisme religieux et calme du temps des guerres médiques, un prestige, une autorité, un primat analogues à ceux que reçoivent Delphes de la Pythie, et Olympie de l'Altis. Etre soumis à la loi c'est durer par elle, selon elle, et Sparte c'est la chose qui dure. Thucydide attribue le secret de sa puissance à ce fait que depuis quatre cents ans elle est régie par la même constitution. Représentants de la loi les Spartiates sont pourtant les ennemis de la tyrannie, et c'est en intervenant dans les villes contre les tyrans qu'ils s'habituent à intervenir dans les affaires des cités. Seuls d'ailleurs parmi les Grecs ils ont conservé l'ancienne royauté homérique, en la divisant pour lui enlever sa force d'agression intérieure et de tyrannie. Toutes les magistratures, héréditaires ou collectives restant collégiales, l'un réside vraiment dans la loi, et dans la loi seule.

Si les Trois cents des Thermopyles, serviteurs de la loi, incarnent la Sparte de grand style et de la grande époque, et si les lignes de leur tombeau contiennent à l'avance tout ce que l'imagination des siècles matérialise par ce nom dépeuplé, les Cent vingt de Sphactérie tiennent la même place dans le temps de la nouvelle guerre, de la nouvelle Sparte que malgré elle cette guerre accouche à la lumière. Ici l'effectif d'un peloton, là l'effectif d'une compagnie, voilà autour de quoi tourne, en ses deux grandes crises, l'histoire de Sparte. Quatre

1. *Polymnie*, 104.

cent vingt hoplites ont passé dans l'île, dont moitié environ de Spartiates. Démosthène et Cléon, après un siège long et acharné, les affament, les entourent, les tiennent à la gorge. Sparte ne peut rien pour eux. Il faut qu'ils diminuent par une capitulation cet éclat jusqu'alors incorrompu du nom de Sparte, bouclier que jamais encore elle n'avait laissé tomber, talisman même de son prestige et de sa force matérielle, ou bien, qu'en imitant les Trois cents de Léonidas, ils laissent une plaie béante dans la muraille vivante qui défend Sparte et mutilent encore de manière irréparable ce qui reste en Laconie du vieux noyau dorien. A ce sommet tragique ils n'osent prendre une résolution, envoient demander à Lacédémone de choisir pour eux. Mais la délibération de la cité ne peut contenir ici rien de plus que celle d'une poignée d'hommes ou d'un homme, et Sparte les laisse libres de leur décision, les engageant seulement à ne rien faire de honteux. A défaut de Sparte, la faim choisit pour eux. Sur les quatre cents vingt hoplites il en reste deux cent quatre-vingt douze, dont cent vingt Spartiates, que les Athéniens emmènent prisonniers.

La capitulation de Sphactérie fait un effet analogue à celle de Baylen : « L'événement parut extraordinaire aux Grecs. On avait cru que ni la faim ni aucune force extérieure ne pouvait amener les Lacédémoniens à rendre leurs armes, mais qu'ils préféraient mourir les armes à la main, en se battant jusqu'au bout. » (IV, 37). Se faire tuer, c'était faire vivre plus lumineusement l'honneur de Sparte, c'était faire vivre Sparte moins longtemps. Aujourd'hui encore qui dira où était la véritable route ?

Tous les ans les Lacédémoniens dévastent l'Attique, et c'est là un de leurs meilleurs moyens de vaincre. Les

Athéniens ayant déclaré qu'ils mettraient à mort leurs cent vingt captifs si leurs campagnes sont ravagées à nouveau, Sparte pèse les deux partis, et décide de sacrifier son instrument de victoire à la vie de ses guerriers. L'oliganthropie est tenue, dans cette conjuration de maux, pour le danger le plus redoutable.

Thucydide fait de Sparte après Sphactérie, en cette huitième année de la guerre, un tableau saisissant : « Ils montaient une garde intense, car tout leur faisait craindre une catastrophe, le désastre inattendu et terrible qui leur était survenu dans l'île, la prise de Pylos et de Cythère, cette guerre qui les enveloppait de coups rapides et imprévus. Aussi armèrent-ils, contre leur usage, quatre cents cavaliers et des archers. La guerre leur pesait plus que jamais. Ils étaient engagés, sans y être préparés, dans une lutte maritime, et une lutte contre les Athéniens, qui ne voyaient jamais dans l'inaction qu'une perte sèche à l'égard de l'action possible. Tous ces malheurs survenus en si peu de temps les plongeaient dans une profonde stupeur ; ils redoutaient quelque nouvelle calamité pareille à celle de l'île. Ils en étaient devenus moins hardis au combat, redoutaient dans toutes leurs démarches de tomber dans une faute, tant leur confiance s'était trouvée abattue par ces malheurs sans précédent. » (IV, 55).

Ainsi tout a tourné contre Lacédémone. Tout a tourné contre elle non pas seulement par un coup inopiné du destin, mais par une pente et par un poids de sa propre nature. Que l'on compare à cette stupidité morne et lasse le prodigieux ressort d'Athènes après le désastre de Sicile. Le Spartiate, mal habile à la parole, est de caractère orgueilleux, timide et lourd. On voit particulièrement ces traits anciens et typiques s'incarner

dans l'élément le plus traditionnel de leur État, dans leurs rois. C'est par lourdeur et candeur, que Plistoanax, en Attique, avait laissé autrefois échapper une grande victoire, et le discours que prête Thucydide au roi Archidamos avant la guerre nous donne de partout la forte sensation de cette réserve loyale, épaisse et gauche. Les Lacédémoniens défendent par de mauvaises raisons leur maxime de ne jamais poursuivre l'ennemi après une victoire : elle s'explique surtout par un manque d'allant, d'audace spontanée et inventive. Leur supériorité militaire ne provient que de leur valeur individuelle, de leur sang-froid et de leur bravoure. Il suffit d'un peu de manœuvre aux Athéniens pour les enfermer dans Sphactérie, et c'est sous les coups d'un grand manœuvrier que s'écroulera l'armée de Sparte : Épaminondas, après sa manœuvre de Leuctres, ne se mettra même pas en peine d'en imaginer une autre à Mantinée, où la même réussira encore. Même incapacité manœuvrière des Lacédémoniens en politique. Comme le leur disent les Corinthiens : « Pour une ville pacifique rien de mieux que le gouvernement de l'immobilité ; mais quand on est engagé de force dans beaucoup d'affaires, il faut savoir se débrouiller (πολλῆς καὶ τῆς ἐπιτεχνήσεως δεῖ) et c'est pourquoi le génie industrieux des Athéniens sait bien mieux que le vôtre leur ouvrir des voies nouvelles. » (I, 71).

Ainsi cette huitième année de la guerre paraît avoir consacré le triomphe de la mobilité ionienne sur la lourde solidité dorienne. Sparte, telle que la peint alors Thucydide, ressemble à la poignée de ses hoplites entourés à Sphactérie par les soldats légers, les archers, la cendre du bois incendié « Cette rapide succession de calamités les avait frappés de stupeur. »

C'est alors que chez ce peuple lourd, mais sérieux et d'esprit juste, inhabile à étaler la parole, mais habile à rompre d'un mot l'artifice d'un discours captieux, mal propre à faire jaillir des individualités originales, des Alcibiade et des Socrate, mais apte peut-être à engendrer dans la mesure et dans la force le type classique du héros grec, se produit, sous la pression du péril, une véritable mutation brusque, ou plutôt son apparence, puisqu'il n'est pas difficile de voir par quelle pente la nature de Sparte se portait alors de ce côté. Sur ce sol guerrier, le génie de la guerre, un instant abattu, rebondit et trouve une issue pour sortir d'une impasse tragique.

Sparte, ville de la loi, de l'obéissance à la cité, du conformisme, devient un atelier d'hommes. En l'espace de quelques années, on se met à demander à Sparte des chefs, que l'on estime plus précieux que des troupes. C'est ainsi qu'elle sauvera Syracuse en lui envoyant Gylippe. C'est ainsi que grandit rapidement la génération du grand homme qui terminera victorieusement la guerre, Lysandre, et celle du grand homme qui la reportera chez les Barbares, Agésilas. Sparte qui pensait et agissait à coups de tradition va penser et agir à coups d'hommes, l'individu va relever la cité compromise sans que jamais le rêve de la tyrannie contamine, comme jadis dans l'aventure isolée de Pausanias, son éclat héroïque. C'est l'année même ou la Sparte traditionnelle touche à la prostration lourde qu'analyse Thucydide, l'année de Sphactérie et de Thyrea, que cette Sparte nouvelle d'énergie, d'invention et de risque se lève avec Brasidas.

Brasidas, fils de Tellis, est, nous dit Thucydide, le premier Spartiate qui dans cette guerre obtint à Sparte

des éloges publics. Les Athéniens assiégeaient Méthone : Brasidas, remarquant leur dispersion, traverse au pas de course à la tête d'une troupe spartiate l'armée assiégeante, se jette dans la ville et la sauve. Il est tout entier dans son premier grand exploit. Son génie propre consiste à porter dans l'attaque foudroyante toutes les qualités de sang-froid, de constance et de courage qui faisaient dans une bataille rangée la supériorité du Lacédémonien, ferme à sa place de combat. Comme il a, devant Méthone, traversé les lignes athéniennes, il tracera dans l'histoire son sillon de feu en traversant toute la Grèce pour aller attaquer Athènes en Thrace, au point vital de son empire colonial.

C'est la grande péripétie de la guerre, le tournant où elle s'élargit, dessinant d'ailleurs le tournant naturel de toute guerre analogue, — alliance de François Ier avec le Turc, passage de Bonaparte en Égypte, expéditions des Dardanelles, de Mésopotamie et de Salonique. Mais, comme la grande crise de la Grèce baigne dans une atmosphère d'héroïsation, de tragédie et d'art, ce tournant souvent prend une figure humaine, celle d'un de ces forts et radieux soldats, qui luisent comme des éclairs et des épées au plus haut d'un ciel d'orage, et que la guerre, les ayant brandis pour se lever une fois dans toute sa beauté toute nue, aussitôt remet au fourreau, un Germanicus, un Gaston de Foix, un Charles XII, un Desaix, un Guynemer.

Ce sont les Athéniens qui ouvrent en Thrace cet appel d'air vers lequel s'élance Brasidas. Ils interdisent, par la menace de mettre à mort leurs cent vingt prisonniers, l'Attique à l'invasion lacédémonienne, et pendant ce temps, de leur station de Pylos, ravagent à loisir les côtes du Péloponèse. Il faut que Sparte soit vaincue,

ou qu'elle trouve un autre terrain où leur rendre leurs coups. Athènes force sa timide rivale à sortir du champ grec, à se répandre comme elle sur les rivages lointains, elle-même appelle à l'être et à l'action les Brasidas et les Lysandre, les Callicratidas et les Agésilas.

Quand il est tombé en pleine bataille, Brasidas continue à prêter aux chefs lacédémoniens qui lui succèdent le prestige de sa mémoire. Ils combattent sous l'éclat de son nom comme Patrocle sous l'armure d'Achille. « Étant allé le premier à l'étranger et ayant fait en tout figure d'homme accompli, il laissa après lui la conviction que tous les autres étaient pareils. » (IV, 81). Il est de fait que Callicratidas lui ressembla, et qu'Agésilas assouplit, modernisa par la fréquentation de Lysandre le pur type classique laissé par Brasidas. Mais ce n'est pas chez le roi boiteux que Sparte vit renaître l'image de Brasidas, et le même bronze sorti du même atelier, fondu par le même feu, éclatant de la même lumière. Elle le reconnut devant elle et contre elle quand les femmes de Sparte aperçurent pour la première fois sur l'horizon laconien la fumée d'un camp ennemi. Le type d'Épaminondas dépasse peut-être un peu celui de Brasidas, en ce qu'il atteint un équilibre, une perfection classique plus pleine et plus nourrie, bien que, sous les mots historiques et les attitudes toutes faites dont l'a empâté la tradition hellénistique et romaine, il nous apparaisse avec moins de pureté native et de sobriété vigoureuse que le Brasidas de Thucydide. N'oublions pas qu'il fut plus mal partagé en historiens que le Spartiate : le laconisant Xénophon se laisse arracher à regret quelque admiration pour lui, seulement dans le récit de la campagne de Mantinée, où sa victoire est tempérée par sa

mort, — et le temps a arraché aux *Vies* de Plutarque leur double cime, celle d'Épaminondas et celle de Scipion Émilien. Montaigne, qui ne connut pas Thucydide, ne met nulle figure antique au-dessus du Thébain, et sans doute avec justice ; mais Brasidas reste ce qu'est *Britannicus* pour Voltaire, la pièce des connaisseurs.

Ainsi Sparte est arrachée violemment de son ornière par ce génie mobile et inquiet d'Athènes, fait, comme dit Thucydide, pour ne jamais goûter le repos et ne jamais le permettre aux autres. C'est la fondation de l'empire maritime athénien qui l'entraîne à la guerre, malgré les répugnances de sa politique traditionnelle. C'est Athènes qui l'oblige à se porter sur des points de plus en plus éloignés et aventureux du monde grec, à rompre ses racines terriennes et ses attaches casanières (et avec une telle résistance que Brasidas ne conduit dans l'expédition de Thrace que des ilotes et des mercenaires, et que Sparte enverra toujours hors du Péloponèse des chefs plutôt que des soldats spartiates). La destinée naturelle de Lacédémone était de se maintenir en Laconie sans histoire, comme ses sœurs les cités doriennes de Crète qui fournirent à Platon le modèle de l'État sain ; les fertiles plaines de Laconie et de Messénie lui suffisaient, et tout le problème de l'État spartiate, séparé du reste de la Grèce par de hautes montagnes, était un problème intérieur, celui de maintenir sur une foule d'esclaves et de sujets soumis, mais puissants, la domination d'une poignée de maîtres disciplinés. La géographie et l'histoire rivaient Lacédémone à cette attitude défensive d'où le génie pesant qu'elle appliquait ne put s'écarter que si difficilement. La même situation isolée produit ailleurs (et non pas seulement

en Crète) les mêmes effets. « Les habitants de Chios sont à ma connaissance les seuls, avec les Lacédémoniens, qui aient su garder la modération dans la prospérité et qui, au fur et à mesure que la cité s'accroissait, y aient établi un ordre plus serré. » (VIII, 24). Je ne puis traduire ici toute la portée du texte de Thucydide : « ὅσω ἐπεδίδου ἡ πόλις αὐτοῖς ἐπὶ τὸ μεῖζον, τόσῳ καὶ ἐκοσμοῦν τὸ ἐχυρώτερον ». Il donne tout à fait l'impression de la loi spencérienne : accroissement de systématisation et d'organisation accompagnant nécessairement, dans l'ordre naturel, l'accroissement de complication. Et plus loin Thucydide dit que « les habitants de Chios avaient plus d'esclaves qu'aucun peuple, excepté les Lacédémoniens, et leur multitude nécessitait une grande rigueur dans leur discipline. » (VIII, 40). Ces deux analogies que Thucydide disperse en deux passages se réunissent d'elles-mêmes, la dernière faisant fonction de cause et la première d'effet, à Chios comme à Lacédémone.

La guerre du Péloponèse entraîne Chios, aussi bien que Sparte, hors de cette mesure, de cette sagesse, de cette discipline stricte exigée par les circonstances, les mène tournoyer et se briser dans la vie tragique de l'histoire. C'est l'ambition d'Athènes, c'est la loi de la thalassocratie athénienne qui les y conduisent. Et puisque la paix, la concorde, la justice et l'humanité sont en effet les plus grands des biens, nous condamnerons, si on veut, Athènes, mais sans pouvoir faire qu'elle même n'ait tracé le schéma idéal de cette condamnation et ne l'ait attachée à son génie. Quand Socrate, comparait devant les juges, c'est dans le génie même de sa cité que cet Athénien de pur race enveloppe son apologie : il se compare à un taon, à un taon que les dieux ont

attaché au flanc d'Athènes comme au flanc d'un coursier généreux, qui ne lui permet ni routine ni repos, qui le force à examiner, à inventer, à penser. Les juges trouvent le taon trop audacieux et l'écrasent, mais le Socrate de l'*Apologie* leur a prédit qu'ils le feraient mourir en vain, que le génie de la critique et du mouvement reste attaché à Athènes, et ne la lâchera pas. Philosophie qui est l'Ἀθῆναι Ἀθηνῶν comme Athènes est l'Ἑλλάς Ἑλλάδος ! Lysandre lui, quand il a pris Athènes, ne sent pas dans un cœur spartiate le pouvoir d'écraser le taon du monde grec. Les vingt-sept années de la guerre ont engendré une durée nouvelle ; Athènes ennemie du repos et Sparte emportée malgré elle dans le mouvement qui la consume apparaissent ainsi qu'au temps de Cimon, mais ici sur le bord d'un abîme, comme les deux ordres rationnels de la Grèce. J'imagine les ombres des guerriers de Sparte agitant dans les Champs-Élysées, comme les Athéniens le procès de Socrate, le procès d'Athènes. Sous la calme et l'intellectuelle lumière ils comprennent que la destinée à laquelle Sparte, tirée de sa tâche locale, fut violemment accouchée, et sur le passage de laquelle eux-mêmes ont été couchés par la mort, était pourtant sa vraie destinée. Ils laissent tomber, comme Athéna dans le procès d'Oreste, le caillou blanc que recueille Lysandre. — Ainsi pensaient de sages Anglais en 1815 quand une proclamation prussienne s'écriait : « Le monde ne peut rester en repos tant qu'il existera un peuple francais. » N'avançons point de cent ans encore : nous entrerions dans une cendre chaude et des charbons non encore éteints qui nous brûleraient les doigts.



Fata volentem ducunt, nolentem trahunt. S'il est dans la destinée de tout peuple (presque toujours virtuelle et irréalisée) de fonder un empire comme il est dans la destinée de tout individu (et dans la vie de si peu) de réaliser une histoire pleine, complète et libre, il paraît certain que Lacédémone fut entraînée à cette destinée malgré elle et qu'Athènes voulut, épousa ardemment la sienne. Si allègre et si forte pourtant qu'ait été cette volonté, la guerre n'en représente pas moins pour Athènes un arrachement d'abord douloureux à une vie coutumière et confortable dont les horizons limités disposaient, pour le plaisir des yeux et la joie de la vie, bien des plans délicats. Notre Provence a gardé de vieux traits de nature méridionale qui nous rappellent l'Attique. Est-il permis de songer ici aux regrets de Tartarin-Sancho quand Tartarin-Quichotte l'entraîne à sa guerre du Péloponèse et à son expédition de Sicile, je veux dire aux lions, à la Jungfrau et aux îles sauvages ?

Naturellement, originellement, l'Athénien est un campagnard. La maigre Attique, au moment où s'ouvre la guerre, est couverte de petites « campagnes » où poussent quelques oliviers et un peu d'orge, habitées par un ou plusieurs esclaves, et où l'Athénien passe volontiers sa journée, partie à de menus soins de propriétaire, partie au loisir et au crissement des cigales ; parfois c'est une grande propriété comme celle d'Ischomachos, plus souvent le bastidon marseillais ou le mazet de Nîmes. La guerre du Péloponèse, la randonnée annuelle des Lacédémoniens en Attique, marquent la ruine et la fin du mazet. Cette vie rustique et savou-

reuse de la vieille Athènes, qui s'entretient par un échange aisé et heureux entre la ville et la campagne, comme alternent, le jour et la nuit, la brise de mer et la brise de terre, elle prend fin pour longtemps, et les quelques années libres qui s'écoulent entre la capture des prisonniers de Sparte et l'occupation de Décélie ne suffisent pas à réparer sa ruine. Il faut d'ailleurs qu'elle disparaisse pour qu'un voile de nostalgie la convertisse en poésie du passé : c'est ce qui se produit avec Aristophane.

A ces voyages quotidiens de la ville vers la campagne, a succédé avec la guerre l'émigration de toute la campagne vers la ville. Le dessein de Périclès : laisser l'Attique ouverte à l'invasion et aux ravages, se confier aux murailles d'Athènes et du Pirée, aux Longs-Murs et à la ville de bois — implique cette campagne dépeuplée, ces cortèges de réfugiés qui s'entassent dans la ville et y préparent une proie à la peste. Comme des conquérants venus par mer brûlent eux-mêmes leurs vaisseaux pour s'obliger à vaincre et s'interdire le retour, Athènes laisse détruire ses vieilles attaches terriennes pour s'obliger à la victoire maritime, pour se confier comme avant Salamine à la fortune de Thémistocle. Mais devant les Lacédémoniens au temps de Thucydide, comme devant les Français au temps d'*Hermann et Dorothée* et devant les Allemands en 1914, les mêmes courants humains se forment dans la même amertume et les mêmes déchirements : « C'était pour eux, dit Thucydide, un crève-cœur que de laisser là ces demeures et ces temples, qui leur étaient depuis les temps anciens le fondement domestique de la cité : maintenant ils allaient renoncer à leur manière de vivre, et ce que chacun abandonnait lui paraissait sa vraie patrie. » (II, 16.)

Évidemment ils quittaient cette terre pour mieux la défendre, ils en abandonnaient le corps pour en mieux protéger l'âme, comme la France abandonna cinquante mois ses provinces envahies, et sauva la liberté de ses villes en les écrasant sous ses canons. Mais l'arrachement pour les Athéniens était plus fort peut-être, car ils vivaient dans un de ces moments tragiques où l'on délaisse et sacrifie une mère pour suivre une femme. Nulle tradition ne rendait les Athéniens plus fiers que celle de leur autochtonie. Leurs poètes tragiques, bons courtisans, la leur rappellent toutes les fois qu'ils peuvent. Et le Périclès de Thucydide n'y manque pas : « Cette contrée que la même race d'hommes a toujours habitée, leur valeur nous l'a transmise constamment libre. » (II, 36). Ils sont attachés à cette terre, demeurée toujours libre et leur, par des liens qui leur paraissent plus forts que ceux des Lacédémoniens avec la Laconie, de Sparte campée précairement dans une contrée où elle se maintient par le droit de conquête, par la dure et cruelle tension de sa discipline. Marathon et Salamine sont les fleurs naturelles, celle de mer et celle de terre, pour un pays qui respire le civisme et la liberté.

L'être de Sparte c'est sa tension, son τόνος, et le génie d'Athènes se flatte au contraire de fleurir dans l'aisance et dans la liberté. L'oraison funèbre prononcée par Périclès en fait grand cas et les oppose avec quelque insistance à la raideur et à la contention de la maison d'en face. Il est entendu qu'Athènes est le seul pays où l'on comprenne la vie. Et l'éloquence démonstrative (ainsi nommée, dit le proverbe scolaire, parce qu'on n'y démontre rien), ces tirades où l'on se flatte de ne point ressembler à cet injuste et à cet orgueilleux qui..., nous en connaissons assez les lois pour l'apprécier en

connaissance de cause chez un Périclès, ne demeurer sensibles qu'à l'enchaînement serré des périodes et à ces puissantes pièces de rhétorique aussi pures que les architraves du Parthénon. De cette oraison funèbre nous gardons surtout une idée d'aisance et de loisir, d'humanité élastique et spontanée, lumineuse et libre, qui est comme l'abeille au cœur de la fleur de marbre et d'eau bleue, et que nous sentons encore au centre de notre tradition classique. Et cela c'est bien en effet la tradition classique qui commence. Le discours funèbre que Thucydide met dans la bouche de Périclès, cet exposé lumineux et fort du génie d'Athènes, doit demeurer sans doute entre Périclès et Thucydide comme une propriété indivise : sur des idées nées autour de Périclès, d'Anaxagore, de Phidias, Thucydide a posé dix années de ses propres réflexions, dix années d'Athènes où l'on vivait double et où la pensée allait vite ; il y a employé cet appareil d'antithèses balancées qu'il avait apprises de Gorgias et d'Antiphon ; il a construit une figure idéalisée d'Athènes qui rappelle le Thésée du Parthénon. Mais cette figure idéalisée, cette figure classique, il semble qu'elle sorte un peu de l'histoire de Thucydide, qu'elle soit plus philosophique qu'historique, plus juste pour nous qu'elle ne pouvait l'être pour des Grecs, même pour des Athéniens d'alors. Il existe un singulier contraste entre ce caractère intellectuel, idéal et lumineux de l'Athènes oratoire, poétique et plastique, et le caractère réaliste, avide et dur de la politique athénienne pendant la guerre du Péloponèse. Cette Athènes divinisée peut sembler vraie aux Athéniens qui groupent sur elle leurs pensées les plus belles, comme Phidias avait disposé, en l'y ciselant, l'or d'Athènes sur l'Athéna d'ivoire. Elle n'est pas vraie pour ses ennemis, ni même,

ni surtout pour ses alliés qui supportent impatiemment son joug. Elle ne l'est qu'assez peu pour celui qui en apprend l'histoire dans Thucydide. N'y a-t-il là qu'un contraste entre la réalité dure de la politique et les beaux mensonges de l'art oratoire, ou bien est-ce le balancement de deux vérités égales sur des plans différents ? Comme nous avons éprouvé souvent (génie et Thucydide à part) la même inquiétude, entre l'être oratoire d'une nation moderne et son être réaliste, le problème ne nous paraîtra pas trop éloigné de nous.



Les lois de sa guerre font d'Athènes une ennemie impitoyable, et la politique impérialiste pour laquelle elle s'est violemment décidée lui donne tous les traits d'une puissance de proie. Il ne semble pas qu'en passant du joug perse à celui d'Athènes les Ioniens aient gagné plus de liberté et de bien être. Plutôt y perdirent-ils. Rien dans la domination perse n'égalait en tracasserie et en servitude l'obligation où étaient les alliés de venir faire juger leurs procès à Athènes. Comme celui de Darius, l'empire athénien était surtout un système de tributs, et chacune de ses divisions portait ce nom de tribut. Le but de l'administration athénienne était surtout de draîner les richesse des pays tributaires. Les tributs, comme ceux des rois de Perse, étaient payés principalement sous forme de métaux précieux, ce qui, joint à la production des mines d'or de Thrace et des mines d'argent du Laurium, faisait d'Athènes la grande puissance monétaire du monde grec ; les énormes armements de Sicile et le ressort indomptable qui subsiste encore après le désastre proviennent en grande

partie de là ; le grand marché d'hommes que commence à être la Grèce est ouvert indéfiniment à Athènes.

Mais la ressemblance entre Athènes et la Perse s'arrête ici. Le tribut royal, qui draîne la plus grande partie de l'or et de l'argent de l'Empire, les accumule à Suse en immenses réserves dont les dariques ne rendent au public qu'une infime partie. C'est cette thésaurisation passive d'Orient qui aujourd'hui encore fonctionne dans l'Inde, y entasse dans l'ombre le métal blanc qui n'en sort jamais. Il faudra l'expédition d'Alexandre pour faire jaillir des caves de Suse ces nappes d'or, les jeter dans la circulation monétaire, qui, comme à la suite d'une grande découverte de mines d'or, se trouvera quadruplée. L'or de son tribut, Athènes le jette pareillement dans la circulation du commerce, et l'y jette par la guerre. Les deux forces sur lesquelles compte Périclès pour la mener à bien, c'est-à-dire pour établir sur la Grèce entière l'hégémonie d'Athènes, c'est l'intelligence et l'argent τὰ πολλὰ τοῦ πολέμου γνώμῃ καὶ χρημάτων περιουσίᾳ κρατεῖσθαι (II, 13). Après avoir bien considéré qu'Athènes est la ville du monde grec où fleurissent dans toutes les directions — gouvernement, éloquence, art et poésie — la plus grande force d'intelligence, et où s'accumule par le jeu des tributs le plus d'argent, Périclès estime que le moment est venu de tenter la grande aventure. L'intelligence et l'argent réussiront-ils ici à un État comme ils réussissent d'ordinaire à un particulier ? Feront-ils, comme il est naturel, sa fortune, ou bien en sera-t-il du rêve de Périclès comme il en fut du rêve de Xerxès, pour la plus grande satisfaction de la sagesse delphique et la plus grande gloire de Némésis ? On conçoit que Thucydide soit entré dans la première année de la guerre

avec la curiosité de voir le destin résoudre un beau problème.

L'intelligence et l'argent comportent d'ailleurs ici deux visages qui ne diffèrent pas trop. Appliquée au gouvernement, à l'éloquence, à l'art, à la poésie, l'intelligence est à Athènes une chose de vie, de souplesse et de force. Périclès, tout le long de son oraison funèbre, reste préoccupé d'y faire sentir cette fraîche et ductile spontanéité. Il semble de même qu'il y ait dans le génie d'Athènes une exigence de donner à l'or qu'elle reçoit une figure intelligente ou dramatique, et, au contraire des thésauriseurs d'Orient de ne voir en lui que le moyen d'une belle œuvre ou d'une belle aventure. Le trésor des alliés fut utilisé par Périclès, successivement, pour deux fins : il en bâtit d'abord l'Acropole, il en fit ensuite la guerre du Péloponèse, cette guerre qui eut tout de même, par le livre de Thucydide, son Acropole d'intelligence. Même la réserve ne s'entasse point dans une cave. Nos banques d'État s'ingénient aujourd'hui à faire produire des intérêts aux réserves dont elles sont comptables. Athènes fait produire à la sienne des intérêts de beauté, en ciselant cet or et en le plaçant comme vêtement et comme bijoux sur l'Athéna d'ivoire, à laquelle on l'empruntera au cas de besoin.

Ainsi jamais or ne fut employé plus pleinement et plus superbement dans l'intérêt de l'humanité. Mais intérêt bien lointain, puisque de cette fortune sortit d'abord, avec les grandes ambitions, la guerre qui ruina la cité grecque. Et puis cet intérêt humain qu'un Périclès aperçoit en somme (c'est ce qui donne à son panégyrique d'Athènes une valeur éternelle) et qu'Athènes identifie avec son intérêt politique, on comprend que les Grecs, et en particulier les alliés, qui en supportent

le poids, y soient moins sensibles que nous qui en cueillons la fleur.

Cela d'ailleurs Périclès n'en conviendrait guère, puisque son oraison funèbre s'étend avec complaisance sur les avantages que les alliés et même tous les Grecs tirent du bon accueil d'Athènes et de sa domination bienfaisante. Et il ressort pourtant de Thucydide que cette domination est considérée par les Grecs comme un danger mortel, et que les alliés n'attendent que le moment (le désastre de Sicile par exemple) de secouer le joug. Au fond les deux points de vue sont justes. La domination d'Athènes est facile aux individus. Aucune cité grecque n'attire plus bienveillamment les étrangers. Tout étranger, et plus spécialement tout allié, peut venir faire du commerce à Athènes, s'y enrichir sous la protection des lois, participer à la vie aimable de la cité. « Notre ville est ouverte à tous : ce n'est pas nous qui par des lois de xénélasie écartons les étrangers d'une étude ou d'un spectacle dont nos ennemis pourraient profiter. » (I, 39). Au contraire les Lacédémoniens ne veulent pas d'étrangers par crainte de laisser surprendre leurs secrets. L'épaisseur de légende et de mystère qui a toujours subsisté autour de la vie intérieure et de la constitution lacédémoniennes fait voir que si tel était le dessein des Spartiates ils ont en somme réussi. Il ne serait pas étonnant que Thucydide, si bien accueilli pendant son exil dans les pays de la confédération péloponésienne, n'eût jamais pu aller à Sparte. Autant Sparte est méfiante devant les curieux, autant Athènes, pays de la curiosité, leur est avenante et facile. Il est bien naturel que ce grand curieux, le Père de l'histoire, ait trouvé dans Athènes, puis dans la colonie athénienne de Thurii, de nouvelles patries. Si Athènes peut se faire

gloire d'une chose, c'est d'avoir été et d'être encore un objet d'étude et de spectacle pour les étrangers. Ces étrangers on les retient et ils restent volontiers, et Athènes, continuant d'ailleurs le vieux mode de peuplement de l'Attique, se fortifie et s'accroît par eux. Les métèques servent dans l'armée comme hoplites, figurent dans la procession des Panathénées ; c'est un métèque, Lysias, qui fonde le plus pur atticisme, et il n'est pas d'étranger éminent, sophiste, philosophe, historien, artiste, qui ne vienne chercher à Athènes le vrai public des connaisseurs, le chemin vers la fortune et la gloire. Mais si la domination d'Athènes est légère et bonne aux individus, elle est dure aux cités qui perdent, en entrant dans l'empire athénien, toute indépendance véritable. Elle ne les tient que par la force ou par le lien de haines communes, par le sentiment d'un danger plus grand qui leur fait choisir le moindre mal.

C'est exactement le contraire de Sparte. Comme Périclès se plait à le faire remarquer, le visage de Lacédémone est aussi hargneux et aussi défiant que celui d'Athènes est ouvert et aimable. Sparte n'admet chez elle aucun étranger domicilié ; même les voyageurs sont mal reçus, les sophistes sont priés d'aller étaler leur marchandise ailleurs. C'est une défiance de paysans ombrageux et lourds, qui tiennent à leur vie disciplinée, sourcilleuse et renfermée. Même quand les cités alliées demandent à Sparte des chefs, ces chefs ne sauront ni s'assouplir, ni se faire aimer, sentiront encore le brouet, se comporteront en fonctionnaires prussiens. Mais précisément cette gaucherie, cette xénophobie de Sparte sont pour ses alliés des garanties d'indépendance politique. Les Spartiates, qui n'aiment pas qu'on se mêle de leurs affaires, se mêlent avec répugnance des affaires

d'autrui. Leurs alliés sont venus librement à eux et ne paraissent pas craindre pour cette liberté. L'alliance péloponésienne est une alliance d'égaux, qui défèrent le commandement militaire à Lacédémone comme à la grande cité guerrière, mais qui délibèrent en commun, se gouvernent à leur manière, et n'ont rien de cet empire tributaire qu'Athènes maintient de force dans l'obéissance. Évidemment l'extension et l'acharnement de la guerre amèneront Sparte à imiter une partie des méthodes athéniennes : Lysandre installera une garnison lacédémonienne dans l'Acropole et Phébidas dans la Cadmée. Mais pendant toute la première partie de la guerre Lacédémone s'en tient à la politique de Brasidas, — ou plutôt c'est Brasidas qui s'en est tenu à la politique traditionnelle de Sparte. Elle lutte vraiment pour l'indépendance des cités grecques. Cité fermée, elle se trouve à son aise dans une fédération de cités fermées, dont elle ne craint rien parce qu'elle est plus forte qu'elles, et qui n'ont rien à craindre d'elle parce que le maintien de sa domination sur le pays où sont campés ses guerriers doriens suffit à absorber et à tendre son activité. Au contraire Athènes, cité ouverte, est hostile aux cités fermées, tend à les absorber dans un empire. Les mêmes forces intérieures qui l'empêchent de laisser le monde grec en repos lui interdisent de le laisser dans la division.

Il est dès lors naturel que Sparte s'appuie partout sur l'aristocratie et Athènes sur la démocratie. Sparte favorise en l'une les forces conservatrices des cités, Athènes protège en l'autre les forces centrifuges qui les répandent vers le dehors et les dissolvent dans son empire. ὑμῖν ὁ δῆμος ἐν πάσαις ταῖς πόλεσιν εὔνους ἐστί, (III, 47) dit Diodote aux Athéniens. Il n'en va pas sans

les cités tributaires comme à Athènes où le parti populaire est le parti patriote. C'est que le peuple de ces villes, composé d'éléments fort mêlés, trouve son avantage dans la guerre et sa véritable patrie dans l'empire athénien. Le poids des tributs ne pèse guère sur lui, et là comme à Athènes, démocratie signifie liturgie et impôts payés par les riches. Et c'est chez lui qu'Athènes recrute en partie le personnel bien rétribué de sa marine. De sorte que la démocratie et la vie maritime étaient malgré tout deux forces qui tendaient à constituer et à unir un empire athénien. C'est sur elles que comptait Périclès. Mais si l'une et l'autre peuvent rendre, à la longue, supportable, facile et forte l'économie de cet empire, elles ne suffisent point à le fonder, à attirer dans l'orbe d'Athènes les autres démocraties maritimes. L'empire maritime et démocratique d'Athènes reçoit sa première blessure grave quand il en vient à lutter avec une autre démocratie maritime. Les Syracusains « qui ressemblaient le plus aux Athéniens furent aussi ceux qui les combattirent le mieux » (VIII, 96).

Autant une telle démocratie maritime, parvenue à sa pleine puissance, constitue pour l'empire athénien un danger de rivalité, et tire de sa ressemblance avec Athènes les moyens mêmes de lutter efficacement contre Athènes, autant les imitations d'Athènes, les velléités de démocratie maritime dans une cité encore faible représentent pour Athènes et son empire un avantage, une forme utile à encourager. Il est de bonne politique de multiplier de petites Athènes, faites à l'image de la grande et satellites qui gravitent autour d'elle. De petites Athènes, c'est-à-dire des villes reliées à leur port par des Longs-Murs et ainsi déversées vers la mer : telles Mégare et Patras. (V, 52). Si, comme Mégare, elles

se brouillent avec Athènes, la puissance maîtresse de la mer pourra toujours les ruiner. Argos nous offre un exemple assez typique. Nous la voyons tantôt l'ennemie, tantôt l'alliée de Sparte, ce qui tient sans doute aux révolutions des partis, démocratie et aristocratie se succédant par des coups de violence et changeant chaque fois la politique de la cité. Elle est placée comme Athènes sur un isthme, et la position de l'Argolide est à peu près symétrique de celle de l'Attique. Le parti démocratique veut en faire une Athènes péloponésienne. Ils voyaient en Athènes « une ville dès longtemps leur amie, vivant comme eux en démocratie et dont la grande puissance maritime pouvait les aider en cas de guerre. » (V, 44). Plus tard « les démocrates d'Argos, craignant les Lacédémoniens et désirant renouveler avec Athènes une alliance dont ils espéraient grand profit, commencèrent la construction de Longs-Murs jusqu'à la mer, pour s'assurer, s'ils venaient a être bloqués par terre, la liberté de la mer, avec les secours des Athéniens » (V. 82). Patras avait construit ses Longs-Murs à l'instigation d'Alcibiade, et le même Alcibiade semble avoir eu la haute main dans toutes ces affaires d'Argos. Il est possible que cette politique de Longs-Murs soit sienne, et résulte de ce coup d'œil militaire dont il allait donner bien des exemples. L'année suivante les Lacédémoniens détruisent les travaux des Argiens. Une Argos forte, alliée d'Athènes, avec des Longs-Murs, eût constitué pour Sparte une diminution permanente, comme la Messène qu'Épaminondas attachera à son flanc, et comme, au cœur de l'Attique, pour Athènes la Décélie qu'Alcibiade fera occuper par ses ennemis.

La démocratie, qui est, pour ces raisons, un élément de

puissance de l'empire athénien, devient aussi un principe de sa ruine. Certes le gouvernement démocratique incline les alliés vers Athènes, mais ce gouvernement démocratique prédestine aussi les cités où il règne à ces revirements brusques, à ces coups de tête qui, comme à Mitylène, les soulèvent du jour au lendemain contre Athènes. Et le gouvernement démocratique athénien fait dépendre les alliés — et la fortune d'Athènes — des coups de tête du Démos athénien. La conduite de l'expédition de Sicile semble arrangée par un démiurge artiste pour que le Démos soit entraîné à la ruine par ses puissances propres d'imprudence et d'erreur. On le voit transporter dans la guerre un esprit superstitieux et serf qui la ruinera. Périclès avait compté pour le succès sur la force de l'intelligence, et le succès est compromis par une éclipse de l'intelligence. Là où le récit d'Hérodote eût montré à l'œuvre la Némésis, la justice des Dieux, (ainsi la défaite de Waterloo s'explique dans les *Misérables* par ceci, que Napoléon gênait Dieu) Thucydide, dans un récit sec, impersonnel et lumineux comme un *Rouge et Noir* ou une *Education Sentimentale*, nous fait voir à l'œuvre les formes les plus médiocres des passions humaines, les fermentations propres d'une démocratie conservatrice et tâtillonne. Les affaires des Hermès et des mystères passionnent ce peuple d'héliastes, empoisonnent l'expédition à sa source, provoquent, avec la désertion d'Alcibiade, les premiers malheurs qui brisent la confiance joyeuse de l'armée. Plus tard, quand les désastres sont venus, quand Démosthène veut qu'on saisisse le moment où, toutes chances perdues, on peut encore se retirer honorablement, Nicias à peur, non de l'ennemi, mais du Démos. Plus que Gylippe il redoute les orateurs de la Pnyx. Il ne veut pas partir sans ordre.

Il sait que la plupart des soldats « qui maintenant se plaignent de leurs souffrances, une fois à Athènes ne se plaindront plus que des généraux qu'ils représenteront comme des traitres achetés par l'ennemi. » (VII, 47). Et connaissant le naturel des Athéniens, il aime mieux courir les chances d'une guerre désespérée que celles d'un procès ignominieux.

Peut-être cependant ne faudrait-il pas exagérer. Il y a des moments de bonheur où les coups de tête les plus absurdes vous réussissent. Thucydide croit avoir vu quelque chose de pareil dans le succès de la promesse de Cléon, à Sphactérie. Il y a aussi des moments où les actes les mieux combinés déterminent un implacable engrenage de mauvaises chances. Les deux hommes en la conjonction de qui Athènes avait eu tant de confiance pour organiser et commander l'expédition sont précisément ceux qui perdent tout. On avait cru en l'audace d'Alcibiade, et cette audace Athènes elle-même la provoque à se retourner contre Athènes. On avait cru en la sagesse de Nicias, et la peur d'Athènes la fait tourner en funeste irrésolution. Ainsi à Waterloo, quand l'heure de la mauvaise fortune est venue pour Napoléon vieilli, l'impétuosité de Ney et la prudence de Grouchy s'accordent en ceci seulement qu'elles contribuent l'une et l'autre à la défaite. Pareillement l'impiété d'Alcibiade qui amène l'affaire des Mystères, et cette piété de Nicias, qui lui assurait, semblait-il, tant de bonheur dont la république allait profiter. Les dieux, comme Dieu pour Louis XIV, oublient ce qu'il a fait pour eux, ou, par un raffinement de cruauté, se servent contre lui et contre Athènes de ce qu'il fait pour eux. Quand il finit par se résoudre au départ, survient l'éclipse de lune. On sait comment, en un cas pareil, avait agi Périclès,

élève d'Anaxagore. Mais l'éclipse de lune n'est rien, l'éclipse de l'intelligence, du νοῦς importe seule, et c'est elle qui perd la dernière chance de salut. Les Anaxagores de Nicias, c'est la troupe de devins qu'il mène avec lui. « Nicias, trop crédule aux présages et à ce qui leur ressemblait, déclara qu'il ne fallait prendre aucune résolution jusqu'à ce que, suivant la déclaration des devins, il se fût écoulé trois fois neuf jours. » (VII, 50), trois fois plus qu'il n'en fallait pour donner le champ libre au mauvais génie d'Athènes.

***

Le beau génie de Sparte, un seul homme le figure dans Thucydide, de façon vivante,: c'est Brasidas. Tout au plus les discours du roi Archidamos et de l'éphore Sthenalaïdas, avant la déclaration de guerre, permettraient-ils de varier le guerrier spartiate comme Corneille a dans Curiace et le jeune et le vieil Horace varié le guerrier antique. Si Thucydide avait achevé son histoire, il eût fait vivre en Lysandre un type intéressant de Spartiate des temps nouveaux, tel que l'a débrouillé la guerre. Mais enfin le libre et l'inventif, le bon et le mauvais. (est-il bon ? est-il méchant ?) génie d'Athènes présente une bien autre souplesse et une bien autre variété. Laissons de côté, comme indiqué en traits trop généraux, ce beau type de soldat qu'est Démosthène. Restent les quatre figures centrales, dans Thucydide, de la guerre du Péloponèse : Périclès et Cléon, Nicias et Alcibiade.

***

Thucydide a fait de Périclès la personnification de l'intelligence athénienne : le créateur du Parthénon, l'ami de Phidias a sous la visière de son casque une étincelle de la pensée d'Athéna, et, devant son front élevé, le quadrige qui la conduit. Il se dresse, dans l'histoire de Thucydide, au seuil de la grande guerre avec cet aspect de réflexion intérieure, de raison et de persuasion qu'il devait offrir dans la tribune aux harangues. Il confère à la démocratie mobile d'Athènes tout le poids et la persévérance dont une démocratie est capable. Il fait crédit à cette démocratie, la juge digne de fournir aux efforts et aux sacrifices qu'exige une guerre longue, difficile, douloureuse, au bout de laquelle sont l'hégémonie d'Athènes, la constitution d'un empire grec sous le Démos athénien. Ayant longuement pesé les ressources et les forces d'Athènes, il a conçu la guerre comme une entreprise dure, mais en somme raisonnable, et où les proportions de mauvaises chances possibles n'excèdent pas celles que comportent la plupart des entreprises qui constituent le normal et le bien d'une vie humaine.

Évidemment la vie anecdotique de Périclès telle que la conte Plutarque nous est précieuse, et notre Périclès vivant est fondé sur elle. Cependant comme elle s'efface et pâlit à côté de ce Périclès de Thucydide, débarrassé de tout détail qui ne soit vraiment politique, ramené à la seule épure de l'intelligence ordonnatrice et prévoyante ! C'est ainsi que la mémoire traditionnelle de la philosophie a laissé tomber toute la physique mécaniste d'Anaxagore pour n'en retenir que le νοῦς. On a en lisant Thucydide l'impression de voir la guerre du Pélo-

ponnèse prise, comme entre une Ergané et une Parthénos, entre deux réalités d'intelligence, les deux formes mêmes de l'intelligence. D'un côtè l'intelligence tendue vers l'action, toute à l'appréhension du futur qu'elle attend, prévoit, palpe, mesure par les analogies de son expérience et les ressources de l'imagination anticipatrice. De l'autre l'intelligence détendue après l'action, alors que l'action est devenue du passé, et qui étend sur ce passé maintenant clair et docile son regard ordonnateur. C'est-à-dire quand la guerre commence l'intelligence d'un Périclès, et quand la guerre est finie l'intelligence d'un Thucydide. Mais toutes deux sont les espèces d'un même genre, et, séparées par la réalité de la guerre, elles s'unissent dans ce que Nietzsche appellerait la même amitié stellaire. Thucydide, qui reconnaît, aux origines de la guerre, cette présence de la Pensée, dont son histoire est inspirée, défend Périclès de toute responsabilité dans les désastres d'Athènes, tient à maintenir intacte au seuil cette image de la pensée lumineuse et juste. Et si Périclès avait pu entrevoir que la guerre voulue par lui aboutirait certes à Lysandre, à la prise d'Athènes et à la destruction des Longs-murs, mais aussi à ce fruit plein et mûr de l'intelligence qu'est le récit de Thucydide, peut-être l'ami d'Anaxagore eût-il jugé que son œuvre tout de même serait bonne, et que les dieux, comme de justes maîtres, sur des voies inattendues, choisissaient pour elle le meilleur.

Thucydide, c'est l'idée claire et distincte de la guerre du Péloponèse devenue du passé. Périclès c'est l'idée claire et distincte de la guerre dans son acte, idée maintenue inflexiblement et prise comme charpente de l'action par une volonté ferme Ce pilote idéal, qui revient si souvent dans les comparaisons politiques de Socrate

et de Platon, il semble que Périclès en réalise, par les esprits confondus de la sculpture et de la philosophie, le type plastique. Calme dans la tempête, il s'identifie avec les intérêts d'Athènes comme le corps et la main du pilote avec les mouvements de son navire Il ramasse dans un moment du temps, dans la durée d'une vie humaine, tout ce que l'idée d'une dynastie royale implique de permanence et de vigilance continuée. Au moment de la peste il parle aux Athéniens comme Louis XIV, parmi les tentures de deuil à Marly, parle à Villars : « Imposez donc silence à vos douleurs particulières, pour ne vous préoccuper que du salut de l'État. » Et dans l'épidémie qui l'a marqué comme sa prochaine victime, il est l'idée de ce salut. Il requiert d'Athènes une pensée lucide et une énergie tendue, à l'image des siennes. Son intelligence est installée dans la force maritime, dans la ville de bois. Elle en est superbement captive, comme les Athéniens sont captifs et solidaires de l'héritage qu'ils ont reçu. Il ne s'agit pas de discuter cet héritage comme s'ils en étaient les maîtres, mais bien de lui obéir parce qu'il est leur maître : « Il en est de cette domination comme de la tyrannie, dont il est injuste de s'emparer et dangereux de se dessaisir »

Le Périclès de Thucydide tient dans les trois discours qui lui sont prêtés. Deux expriment sa prévoyance et son action, et le troisième, l'oraison funèbre, figure les nappes spirituelles qui, au profond d'une âme et d'un peuple, rendent possible cette prévoyance et efficace cette action. Le premier discours expose les raisons de faire la guerre, le dernier les raisons d'y persévérer dans les misères qui en ont marqué le début, et, entre les deux, l'oraison funèbre, comme une Acropole, établit ces raisons permanentes qui se confondent avec l'être

même, la respiration, le rayonnement de la cité, et qui s'énoncent quand on laisse parler en soi les guerriers morts pour elle. Ce raccourci de Thucydide est de tous les temps. « Les Athéniens en tant que citoyens étaient persuadés par les discours de Périclès, et, renonçant à députer encore auprès des Lacédémoniens, se passionnaient pour la guerre ; mais en tant que particuliers ils déploraient leurs maux. Le peuple s'affligeait de perdre le peu qu'il possédait, les riches d'avoir perdu leurs beaux domaines de la campagne, leurs maisons et tout ce qu'elles contenaient de choses précieuses ; surtout on gémissait d'avoir la guerre au lieu de la paix. Cette colère générale ne put s'apaiser que par une amende infligée à Périclès. Puis, par un tour familier à la multitude, on le réélut général et on le mit à la tête de tout : car, pour ce qui était des maux privés on commençait à s'y résigner, et pour ce qui était des affaires de l'État on le croyait seul capable de les conduire » (II, 65). Ce tour naturel à la multitude est précisément un retour de la multitude à la logique de l'État, l'acte de raison par lequel la nature naturée de la démocratie revient à une nature naturante (toute la phrase grecque, intraduisible, est construite sur des oppositions entre ces deux natures), et, sous la pression du danger, la foule impulsive prend cette conscience de la fin et des moyens que n'a cessé de représenter Périclès.

Cette fin et ces moyens Périclès les accepte dans toute la dureté qu'ils impliquent pour lui-même, dont la guerre ruine la fortune, la popularité, et qu'elle tue sans entamer son énergie, — dans toute la dureté qu'ils impliquent pour Athènes, dont les campagnes sont dévastées par l'ennemi, la population décimée par la

peste, l'empire ébranlé par les révoltes des alliés, — et aussi dans toute la dureté qu'ils impliquent pour les autres, pour ces alliés eux-mêmes, pour le monde grec tout entier. Dans son dernier discours, si mélancolique, si fier, si indomptable, il ne dissimule pas la haine générale amassée contre Athènes, mais cette haine il faut l'accepter comme un élément inévitable d'une situation à envisager en bloc. « Si vous êtes maintenant un sujet de haine et de gêne, même chose est arrivée à tous ceux qui ont prétendu commander à autrui. Mais celui qui, visant à de grandes choses, accepte d'être haï, est dans le droit chemin, tandis que l'éclat d'aujourd'hui, puis la gloire de demain laissent un souvenir impérissable. » (II, 68). A l'horizon même du discours de Périclès est le dialogue futur des Athéniens et des Méliens. Bismarck n'a pas inventé une formule spéciale pour un empire spécial, et l'empire athénien, dans sa modeste étendue, sera, comme ceux qui l'ont précédé et ceux qui le suivront, fondé par le fer et le sang. Aucune domination de ce genre ne s'est établie par des moyens de douceur, ni n'a constitué un bienfait immédiat.

Périclès meurt de la peste au moment de la grande désolation d'Athènes. S'il a désespéré d'Athènes, nul ne l'a su, et les yeux de l'Olympien se ferment dans un visage de calme et de confiance. Périclès, selon Thucydide, a tracé l'épure raisonnable de la guerre, l'a laissée aux Athéniens dont le sort et le malheur furent de ne s'y pas tenir. Il « avait dit aux Athéniens que s'ils restaient en repos, s'occupaient de leur marine, ne cherchaient pas à étendre leur empire pendant la guerre et n'exposaient pas l'existence de la république, ils triompheraient. Or, en tout cela, ils firent l'inverse ». (II, 65). Il pensait donc à une longue guerre d'usure où

le dernier mot devait rester à la puissance maîtresse de la mer et capable par là de se refaire incessamment. En principe il avait raison. Il appartenait à l'Athènes de Thémistocle de dessiner par l'intelligence un des grands schèmes de l'histoire éternelle, et il était raisonnable de se confier, comme jadis à la ville de bois, au principe qui ne devait jamais être démenti, la victoire restant, dans une guerre générale, aux dominateurs de la mer. Pourtant le risque, même en se tenant dans les données du début, était plus grand que ne le pensait Périclès et que ne le laisse entendre Thucydide. D'autres peuples avaient de fortes marines, et les Péloponésiens pouvaient en créer une formidable en étendant leurs alliances. C'est même ce qui arriva. Ces marines étrangères il fallait les empêcher de naître, les contrecarrer ou les combattre si elles voulaient rester neutres, les surveiller partout, occuper les points d'appui insulaires qui pourraient leur fournir un appui. De sorte que le conseil de rester en repos et de soigner leur marine sans chercher à étendre leur empire, tel que Périclès le donnait aux Athéniens, était d'une application difficile. On ne voit pas quel triomphe eût assuré une longue guerre soutenue passivement, comme si le génie de la guerre ne consistait pas à manœuvrer, à discerner le point faible de l'ennemi et à se porter vigoureusement contre lui.

Cette ἡσυχία était peu conforme au génie de la guerre, surtout de la guerre maritime. Quand Athènes signa la paix de Nicias, elle ne s'était pas engagée encore dans ses entreprises lointaines, et pourtant elle n'avait pas gagné la guerre ; le programme de Périclès, assez fidèlement observé, ne l'avait pas amenée à la victoire. Quand cette paix fut rompue et que la guerre reprit plus acharnée, il était naturel qu'elle cherchât la décision dans une

attitude moins passive et une action plus hardie. Il suffisait qu'elle se laissât aller à cette logique de la mer qui multiplie les théâtres d'opération et les champs de bataille. C'était peut-être chez Périclès une grande chimère que de prétendre enfermer les vents dans l'outre d'Éole et rendre stagnante la politique d'une guerre maritime.

Mais peut-être ici la pensée de Thucydide est-elle gouvernée moins par la vision et l'idée de la mer que par la vision de la Pnyx et l'idée du gouvernement démocratique. Il impute la ruine d'Athènes au plein exercice de la démocratie après la mort de Périclès, et il n'a pas tort. Mais d'abord cet exercice de la démocratie était l'œuvre de Périclès lui-même, et ensuite ce n'est pas pour avoir décidé de grandes entreprises comme l'expédition de Sicile et être sortie du programme limité de Périclès qu'Athènes a finalement succombé. C'est pour avoir entravé leur exécution par la politique des partis. C'est pour avoir mis entre les mains d'Alcibiade et de Nicias le plus puissant instrument de guerre qu'aient jusqu'alors manié des Grecs, et les avoir ensuite bousculés dans leur action par des poussées de zèle religieux et des intrigues de coteries politiques. La pensée qui décide l'expédition de Sicile et la prévoyance avisée qui préside à son organisation paraissent aussi dignes d'éloges que la politique qui fait accepter par Louis XIV la guerre de la Ligue d'Augsbourg ou par Louis XV la guerre de Sept Ans, toutes deux inspirées par l'intérêt français bien entendu et soutenues par des ressources proportionnées en somme à l'effort qu'elles demandent. Seulement le fanatisme, qui dicte à Louis XIV la révocation de l'Édit de Nantes, aboutit au beau résultat de fédérer tous les protestants d'Eu-

rope avec l'Empereur catholique et empêche la guerre de se terminer victorieusement. Et il n'arrive pas aux généraux de Louis XV de cumuler deux qualités aussi différentes que celles de savoir battre Frédéric et plaire à la marquise de Pompadour. Le zèle religieux qui fait rappeler Alcibiade pour répondre des quelques nez qu'on a cassés aux Hermès, et celui qui exige que tous les sujets d'un roi partagent son opinion sur la présence réelle, ont pu passer pour de belles choses et même en être réellement : ils n'en ont pas moins contrecarré de grands desseins politiques, et le politique pur ne leur veut aucun bien. Et après tout les passions d'une démocratie, les nerfs d'une favorite peuvent être compris dans les dangers normaux d'une armée aussi bien que les vents d'ouest dans ceux de l'Armada, ou l'hiver prématuré dans ceux qui attendent Napoléon à Moscou.

En d'autres termes le caprice qui ruina l'expédition de Sicile peut ne pas diminuer l'estime pour la pensée qui la fit concevoir et l'organisation qui la mit à flot. Pas plus que l'échec de la guerre du Péloponèse, dû selon Thucydide au gouvernement démocratique, ne diminue l'estime de Thucydide lui-même à l'égard de Périclès, qui à la fois voulut cette guerre et fit triompher le parti et les institutions démocratiques. Mais, dit Thucydide, le gouvernement de Périclès n'était pas démocratique, c'était le gouvernement du premier citoyen : λόγῳ μὲν δημοκρατία, ἔργῳ δὲ ὑπὸ τοῦ πρώτου ἀνδρὸς ἀρχή. Après lui au contraire vient la démocratie oratoire. « Ceux qui lui succédèrent, et qui, sans posséder de supériorité réelle, voulaient atteindre au premier rang, flattaient les désirs du peuple et lui livraient la conduite des affaires : de là toutes les fautes que pouvait commettre une grande cité, une

cité qui gouvernait un empire ; de là l'expédition de Sicile. » (II, 65). La pensée de Thucydide, née de l'expérience de cette guerre et de méditations sur les enseignements de Périclès, est donc qu'un empire ne peut pas être gouverné par une cité, il ne peut l'être que par un homme. Athènes a tenté, à ses risques et périls, une grande expérience : fonder un empire maritime gouverné par une cité démocratique, empire maritime et institution démocratique s'étant d'ailleurs accrus et accentués en même temps. L'expérience a échoué parce qu'il y a opposition entre les deux idées, celle de l'empire et celle de la démocratie. Thucydide ne se demande pas si elle n'eût pas été tentée avec plus de chances de succès par une cité gouvernée aristocratiquement. Il ne se le demande pas parce qu'il n'y en a eu encore, de son temps, aucun exemple, et que Carthage et Venise constituent des réalités politiques nouvelles, sans commune mesure avec les cités grecques. La conclusion implicite de Thucydide est qu'un empire ne pouvant être fondé ni gouverné par une cité, il ne peut l'être que par un homme, une dynastie, une monarchie. Cette conclusion implicite s'explicite dans la génération qui suit Thucydide. Xénophon, en sera hanté et la fera cristalliser autour de Cyrus le Jeune, d'Agésilas, de Cyrus l'Ancien. Isocrate résumera dans le discours de Nicoclès les arguments en faveur de la monarchie. Platon même, philosophe de la cité limitée, ennemi de ces États malsains et gonflés d'humeurs que sont les empires, mettra à l'horizon du *Politique* et de la *République* une belle image idéalisée du roi. Le chœur des esprits paraît se grouper autour du piédestal qui attend la statue d'Alexandre. Mais Alexandre ne fait ici qu'un éclair éblouissant, sans lendemain d'institution poli-

tique. Le monde grec ne produira jamais ce type du βασιλεύς, et le monde occidental ne le connaîtra qu'avec les empereurs romains. Au contraire le type de Périclès, celui d'un premier citoyen qui gouverne une démocratie par l'autorité de la parole et la lumière visible de l'intelligence, demeure consubstantiel à la cité athénienne, et, pareil aux monuments qu'il fit sortir de l'Acropole, paraît en émaner comme son fruit parfait, à la fois naturel et miraculeux. D'autres démocraties, qui ont semblé vouloir le reproduire, n'y ont jamais réussi. Il est unique dans l'histoire politique comme l'Acropole dans l'histoire de l'art. Thucydide a reconnu en lui les mêmes puissances constructrices élémentaires, la même Athéna Erganè qui le conduit dans la rédaction de son histoire. Il a peut-être, — et nous avons sûrement en le lisant — le sentiment d'une cité de l'esprit, qui, dans le désordre apparent de la guerre, établit un ordre, ordre où se répondent et s'équilibrent un Périclès et un Thucydide, un Phidias et un Socrate. Périclès entre dans la guerre avec la claire connaissance des ressources d'Athènes, c'est-à-dire avec le génie même qui consiste à poser des dessous, à peser des moyens pour une fin, le génie de l'histoire chez Thucydide lorsqu'il projette de dégager de la guerre un exemplaire éternel de la nature humaine, — le génie de la sculpture chez les statuaires du Parthénon lorsqu'ils préparent leurs figures, aménagent leur composition selon la nature des frontons triangulaires, paraissent faire du mouvement et de la vie les fleurs spontanées des formes géométriques que l'architecture leur impose, — le génie de la Sagesse chez Socrate lorsqu'il tourne l'homme vers la connaissance intérieure, et, sur des registres différents, tant au début

des *Mémorables* que dans sa transfiguration platonicienne, le dirige vers un inventaire de ses ressources, de sa nature, de ses idées. C'est dans ce rythme général et dans ce chœur suprême qu'on peut apercevoir Périclès. Thucydide a montré en lui le premier citoyen, le chef politique de la cité, et aussi, sur un plan plus haut, dans l'oraison funèbre des premiers morts de la guerre, le définiteur d'Athènes, l'intelligence qui par un jeu de concepts en formule une idée claire et une image plastique. L'Athènes de ce discours est une œuvre d'art et de pensée comme l'Histoire de Thucydide. Elle nous donne le point de perspective d'où nous apercevons la suite de l'Athènes universelle, et si l'empire athénien que Périclès rêvait s'est abîmé dans les accidents d'une démocratie trop ardente, un autre empire, l'Athènes vraie du vrai Périclès, s'est trouvé établi sur une aire perdurable.



N'oublions pas ce que nous avons déjà rappelé, que le jugement de Thucydide sur Cléon n'est probablement pas impartial. Pourtant, même si Cléon n'avait été pour rien dans son procès, on peut croire que Thucydide aurait parlé de lui exactement dans les mêmes termes, sauf peut-être qu'il ne lui aurait pas attribué, à Amphipolis, la lâcheté de s'être fait tuer en fuyant. C'est que Cléon s'oppose à Périclès comme le θυμός au νοῦς, et qu'il figure, dans la guerre du Péloponèse, une valeur nécessaire, précisément cette démocratie oratoire qui entraîne Athènes jusqu'au désastre, hors des voies définies par Périclès. Thucydide, qui estime que la guerre a été perdue par cette démocratie, ne saurait

peindre sous des couleurs favorables l'homme qui la représente. Observons cependant qu'un tempérament comme celui de Cléon est presque impliqué par l'état de fièvre obsidionale qui accompagne dans l'Athènes d'alors comme en la France de 1793 et de 1917 cette véritable guerre de siège. « Athènes n'avait pas de citoyen plus violent ni plus écouté du peuple. » (III, 37). Il garde d'ailleurs sa popularité jusqu'au bout, ce qui aurait dû lui être bien difficile s'il avait été vraiment le prévaricateur et l'orateur vénal dont parle Thucydide. Périclès avait été mis à l'amende parce qu'on lui reprochait son parti-pris inflexible de guerre à outrance. Jamais rien de tel n'advint à Cléon, qui, bien plus encore que ne l'avait fait Périclès, représente à Athènes l'esprit de la guerre jusqu'au bout et par tous les moyens. Après le règne du premier citoyen est venu le règne du citoyen le plus fort, beaucoup au sens physique du mot, le plus fort par ses poumons, par son audace, par sa présence d'esprit, par sa connaissance du peuple athénien. Mais, comme le triomphe de la démocratie est l'œuvre de Périclès, la politique et l'influence de Cléon étaient contenues dans celles de Périclès et impliquées dans sa succession. Périclès avait évidemment pratiqué la modération par sa discipline intérieure, par la belle œuvre d'art qu'était la construction de son être intelligent. L'avait-il pratiquée et conseillée comme un principe de gouvernement pour cet empire athénien dont il était le chef ? Pas du tout. Athènes doit commander aux Grecs qu'elle régit, comme le faisaient les Perses, en tirer ces forts tributs qui lui serviront à bâtir l'Acropole et à jeter sur l'Athéna de Phidias, par ses armes et son vêtement d'or, le trésor de l'État, se résoudre à n'être pas aimée, être déterminée au moins à se faire craindre.

Périclès sait que le triomphe de l'Empire athénien profitera d'abord à Athènes et ensuite à la Grèce ; il compte que le temps fera disparaître le souvenir des violences qu'il aura fallu pour l'établir, et ne laissera subsister que l'évidence et l'exercice de ses bienfaits. Le corroyeur Cléon voit moins loin dans l'avenir que l'Alcméonide Périclès, s'étant plus occupé des crépins que du νοῦς, mais dans le présent il veut rendre la démocratie plus apte à la guerre en lui donnant le caractère violent et actif d'une tyrannie. Cette dureté, à laquelle Périclès se résignait, il s'en fera le gardien et le héraut. Dans le discours qu'il prononce pour faire tuer tous les Mityléniens, il débute ainsi : « Souvent j'ai reconnu qu'un État démocratique n'est pas fait pour commander à d'autres » (III, 37). C'est qu'il y trouve trop de conscience et de faiblesse. Et cela ne manque nullement de vérité. Un État démocratique ne saurait se soutenir dans une grande guerre par des moyens démocratiques. Autant le principe démocratique l'aura relâché, fait rouler au bas d'une pente, autant la tyrannie et le terrorisme devront violemment réagir, lui imposer une tension contraire, le faire remonter de plus bas. C'est qu'on est un État par les raisons inverses de celles qui font qu'on est une démocratie. Ces contraires se concilient d'ailleurs dans la pratique, et c'est bien le même Sisyphe qui laisse rouler son rocher pour le remonter ensuite. C'est la même Révolution qui dissout l'État par la constitution de 1793 et qui le resserre puissamment par un gouvernement révolutionnaire jusqu'à la paix. C'est le même bolchévisme qui pulvérise la Russie en une anarchie de Soviets et qui la ramasse sur elle-même par les gardes du corps, l'Okhrana et la terreur d'un tsarisme à la troisième puissance.

Lorsque Cléon rappelle que la domination d'Athènes n'est fondée que sur la force et que c'est « une véritable tyrannie, imposée à des hommes malintentionnés et qui n'obéissent qu'à contre-cœur. » (III, 37). Cela pourrait être signé de Cambon organisant les réquisitions en Belgique ou du Directoire lançant Brune au pillage de la Suisse. Et si les troupes des Soviets sortaient de Russie, on verrait mieux encore comment une démocratie fait obéir les ἐπιβουλεύοντες. Une seule raison compte, celle de la force ; de la guerre est sortie dans Athènes cette doctrine de fer, que nous voyons chez Cléon au service de la démocratie, mais que le Critias de Platon nous montrera au service de l'oligarchie, et qui provoque avec Socrate et Platon la réaction des philosophes. Lorsque Brasidas veut donner à la guerre qu'il mène en Thrace les caractères d'une vraie guerre de libération et qu'il se défend de vouloir asservir personne, il dit : « Les mêmes reproches que nous adressons aux Athéniens, nous viendrions à les encourir nous-mêmes, d'autant plus justement qu'eux du moins ne se piquent pas de vertu. » (IV, 86.) Cléon est le type de ces Athéniens qui ne se piquent pas de vertu, ne se piquent que d'être forts, et fidèles encore tout de même au principe de nudité et de probité qui gouverne la sculpture attique, celle du marbre, du bronze et de l'homme, étalent franchement leur impitoyable pensée. Le tournant moral qu'a signalé Thucydide après les massacres de Corcyre paraît ici dans la cité athénienne.

Mais si la politique est la même au temps de Périclès et au temps de Cléon, si elle consiste alors également à tendre jusqu'au bout et sans considération étrangère les énergies de la guerre, elle est appliquée par des esprits bien différents, et de l'un à l'autre on voit se succéder

deux visages contraires de la démocratie athénienne. Le gouvernement de Périclès, c'est la démocratie en confiance avec l'intelligence, le gouvernement de Cléon, la démocratie en défiance contre l'intelligence. Cléon (tout au moins le Cléon de Thucydide) voudrait voir les Athéniens comprendre que « l'ignorance avec la modestie vaut mieux que l'habileté avec la jactance, et que les gens médiocres sont, plus que les hommes trop intelligents, aptes au gouvernement des États. » (III, 37). et cela parce que les médiocres, eux, ne cherchent pas à briller et ne veulent pas en savoir plus que les lois. Certainement cela pourrait, avec de la bonne volonté, coïncider avec l'ironie de Socrate et son aveu d'ignorance, mais l'aveu d'ignorance et de médiocrité n'est, chez le rusé et violent corroyeur, qu'un moyen de faire sa cour au peuple et de se mettre à son niveau pour le mieux conduire.

L'art de la parole a par lui-même ce caractère de flatterie, dont Platon dans le *Gorgias* dénoncera subtilement toutes les formes. A vrai dire l'éloquence démonstrative de Périclès, l'apologie d'Athènes qui occupe le centre de son oraison funèbre, constituait un monument de magnifique flatterie, mais dans la mesure où l'Athéna d'ivoire et d'or était une flatterie à l'égard de la déesse protectrice. Cléon donne l'occasion à Thucydide de reconnaître, comme Aristophane et Platon, dans le gouvernement des orateurs le gouvernement de la flatterie. Qu'il s'agisse d'un homme ou d'un peuple, la flatterie procède par des moyens analogues et assez simples. Quand le peuple remet en délibération le massacre, voté précédemment, des Mityléniens, on retrouve dans le discours de Cléon l'armature logique des propos de Narcisse lorsque Néron est revenu sur une déci-

sion pareille. L'essentiel pour le flatteur est de fermer aux discours des autres l'oreille de celui qui l'écoute, par un discours qui épouse la passion et l'intérêt de sa dupe, et paraisse à celle-ci moins une parole extérieure qu'une véritable voix intérieure.

Tout cela était dans la logique de cette démocratie que Périclès avait voulue. Il l'avait rendu possible en abattant lui-même tout reste d'institution aristocratique, en créant le milieu qui fût le plus favorable au miracle de son autorité personnelle. Mais ce miracle, qui ne s'est guère réalisé qu'une fois dans l'histoire du monde, (à moins qu'on ne veuille, ce qui est après tout permis, comparer Cosme de Médicis à Périclès), ne pouvait évidemment plus se produire dans une Athènes en pleine guerre. L'empire de Périclès, comme celui d'Alexandre, ne comportait pas l'idée de leur mort. Ou plutôt l'empire de Périclès comportait, après la mort du premier citoyen, des natures politiques comme celles de Cléon et de Nicias, et leur antagonisme. Mais Périclès avait, en somme, imposé à Athènes, à la démocratie athénienne, certaine atmosphère d'esprit politique, d'intelligence, qui subsista, et qui, malgré de lourdes fautes, nous montre cette démocratie soutenant généralement avec décision, lucidité, courage, la guerre où se joue l'existence d'Athènes. Dans ce grand fait unique et simple qu'est la démocratie impérialiste et guerrière d'Athènes au temps de la guerre du Péloponèse, Thucydide, qui voit les hommes de près, séparés et ennemis, a isolé pour les mettre en relief deux figures en apparence opposées comme Périclès et Cléon. A la distance où nous sommes placés aujourd'hui, et à la lumière d'une pensée historique qui prolonge en l'intensifiant celle même de Thucydide, ces individualités

et les jugements qu'elles comportent nous paraissent se fondre un peu dans un fait universel, qui n'est pas seulement la guerre du Péloponèse prise comme un drame unique, mais le κτῆμα ἐς ἀεί lui-même, le portrait composite qui apparaît quand on superpose pour obtenir une réalité idéale les périodes analogues, les guerres générales modernes. Nous y trouvons beaucoup de raisons pour accepter le type de Cléon comme un produit inévitable, naturel et souvent utile d'une situation extrême. Il a reparu à toutes les époques de ce genre. Et si ce démagogue a rendu à Thucydide (et à nous), en le rejetant à Skapté-Hylé, le même service que Napoléon III a rendu à Victor Hugo (et à nous) en le confinant à Guernesey, nous y trouverons une raison nouvelle de l'accepter d'un cœur léger.



La démocratie athénienne, ne paraît nourrir à l'égard des riches ni haine ni jalousie. Les Athéniens sont fiers des grosses fortunes de leurs compatriotes, et pour eux la richesse n'est pas plus un crime que la pauvreté n'est une honte. Les riches sont d'ailleurs utiles aux finances de l'État, qu'ils alimentent en partie, et le peuple préfère en général que les charges importantes soient remplies par eux, parce qu'ils y apportent leur argent, y emploient leur compétence, sont les premiers intéressés au salut de la République, la font bénéficier de leur chance et de la protection que les Dieux leur ont dispensée pour mener à bien leurs affaires. C'est pour toutes ces raisons que nous voyons Nicias obtenir une popularité que d'ailleurs il cherche. Ayant su administrer

sa fortune, il sait administrer pareillement celle de l'État, conduire une armée, diriger avec circonspection la République dans la paix et dans la guerre. C'est une figure à peu près analogue au Giscon de *Salammbô*. Il pouvait appartenir à l'une de ces grandes aristocraties marchandes, Carthage ou Venise, la Hollande ou l'Angleterre, gouvernements dirigés par les familles les plus intéressées au bien public. Quand les réformes de Périclès ont enlevé à celles d'Athènes tout leur pouvoir politique, la démocratie sait comprendre qu'elle est solidaire des grandes familles et des riches, elle sait ne sacrifier aucun des éléments de la durée athénienne. Qu'est d'ailleurs le marchand de cuirs Cléon lui-même, sinon un enrichi de la guerre ? L'immense fortune de Nicias s'est faite, elle, dans les mines du Laurium dont il est le principal concessionnaire. Les Athéniens paraissent avoir aimé que leurs généraux eussent des biens personnels à défendre. Lamachos, brave soldat et général éprouvé, est sans cesse raillé des poètes comiques à cause de sa pauvreté.

En général, pour les Athéniens, un honnête homme demeurait un honnête homme même s'il était pauvre, mais il paraissait encore plus honnête s'il était riche. Le mépris professionnel des richesses est confiné dans les écoles de philosophes à partir de Socrate. Quand Solon fait à Crésus le portrait de l'homme le plus heureux qu'il ait connu, Tellus d'Athènes, il a bien soin de le présenter comme jouissant d'une bonne aisance, et Aristote lui-même fera rentrer la bonne chance dans la perfection d'une belle destinée humaine. Tous les sentiments qu'un Athénien ordinaire devait éprouver à l'égard d'un homme comme Nicias, voyez les exprimés par Platon dans les premières pages de la *République*

a l'occasion du vieux Céphale. C'est bien un trait du caractère athénien qu'a noté Périclès, quand il a dit dans son discours : « Chez nous il n'est pas honteux d'avouer sa pauvreté, mais bien de ne rien faire pour en sortir. » M. Espinas voit à tort dans l'apologie philosophique de la pauvreté, dans ce qu'il appelle l'antichrématistique, la cause de la stagnation industrielle du monde antique. C'est attribuer aux philosophes une place exorbitante dans la cité.

Le Céphale de Platon prise surtout la richesse comme un moyen de se faire de bonnes relations dans le monde des dieux. Nicias voyait dans la même fin le plus précieux usage auquel pût servir ce que lui rapportaient les mines d'argent. Il entretenait une troupe de devins, et cela lui coûtait gros. Il emmena cette troupe en Sicile, et cela coûta plus gros encore à la République, puisque ces experts en secrets des dieux l'empêchèrent, sous prétexte d'éclipse quand la retraite était encore possible, d'embarquer son armée avant vingt-sept jours. Et pourtant les Athéniens avaient élu Nicias à cause de sa vertu, de sa piété, de tout ce qui pouvait attirer sur l'expédition, au lendemain du massacre des Méliens, la faveur divine. Nicias ne part qu'à contre-cœur, après avoir en deux discours intelligents et tristes essayé de faire revenir le peuple sur sa décision et d'empêcher une expédition dont il ne présage rien de favorable. Depuis ce moment il occupe dans l'histoire de Thucydide une place analogue à celle de Crésus dans l'histoire d'Hérodote. Nous voyons cette figure pathétique et grondeuse, angoissée et timide, entrer avec la fortune d'Athènes dans un couloir tragique qui s'achève par un supplice obscur dans une prison de Syracuse. Je pense toujours à Giscon. Nul homme dans cette guerre ne souffrit

davantage pour les fautes de son pays, et il n'était pas de Grec, dit Thucydide, qui le méritât moins, à cause de ses vertus. Voilà la seule réflexion personnelle qu'il se permette. Nicias n'est pas chez lui ce qu'est Crésus chez Hérodote, le symbole de la destinée humaine vue du temple d'Apollon, et l'illustration de la vieille parole, que nul ne peut être dit heureux avant sa mort. Il est pris dans une logique et une destinée toutes politiques. Il est l'homme qui expie les erreurs de son pays après avoir tout fait pour les prévenir. Aussi, dans le déchaînement des Athéniens contre tous ceux qu'ils croient responsables de l'expédition, le souvenir de Nicias paraît avoir été épargné. Dans le discours que lui prête Thucidyde avant le vote de l'expédition, il fait appel à la sagesse de ses compagnons d'âge contre les bouillants projets qui exaltent la jeunesse autour de son chef Alcibiade. Après le désastre, les Athéniens décident qu'un conseil de vieillards donnera désormais son avis sur toutes les mesures (VIII, 1). On reconnaît trop tard en Nicias la voix vivante qui s'affaiblit sans cesse, celle des ancêtres, d'une tradition, de l'ancienne Athènes bientôt abattue et dont, au moment de l'examen de conscience, on s'efforce de retenir tout ce que l'on peut.



Mais l'homme qui, par le relief original, vigoureux, audacieux de sa personnalité, occupe dans l'Athènes de la guerre la place la plus exposée, celui qui en symbolise avec le plus de force le visage nouveau et la fortune imprévue, c'est Alcibiade. Pas plus de lui que des autres, Thucydide ne fait de portrait : la suite des faits où il est

mêlé, les discours qu'il prononce doivent suffire à donner l'essentiel de sa physionomie. Thucydide ne se départit qu'une fois de ce principe, lorsqu'il esquisse en quelques lignes le portrait d'Antiphon. C'est qu'Antiphon, qui fut probablement son maître, ne passe qu'un moment dans son histoire, ne s'y déploie pas assez pour acquérir une durée vivante, et qu'il tient pourtant à lui donner, comme Dante à Brunetto Latini, l'être et la vie : le portrait est alors comme une durée artificielle et condensée.

Le portrait d'Alcibiade, lui, ne s'approfondit jamais en intérieur et en pensée : le souci, le raffinement, les perspectives des portraits modernes, chez un Leonard, un Titien, un Rembrandt, sont étrangers aux Grecs. Alcibiade n'est jamais peint par Thucydide, mais par lui-même : par ses paroles et par ses actes. Et sa figure ici coïncide avec la figure qu'il prend chez Platon. Nous comprenons comment cet homme, qui se trouva finalement être le mauvais génie d'Athènes, en fut d'abord simplement le génie.

Alcibiade fournit à Socrate et à Platon le type du riche génie naturel qui échoue faute de réflexion, de mesure, d'ἐγκράτεια. Hérodote avait montré les empires orientaux perdus ou humiliés par l'ὕβρις de leurs maîtres. Pareillement Athènes est frappée pour l'ὕβρις d'Alcibiade, « un des principaux auteurs, dit Thucydide, de la ruine d'Athènes » (VI, 15). Mais l'ὕβρις des Crésus ,des Cambyse, des Darius, des Xerxès est une chose extérieure, décorative, morale, faite pour étonner les esprits par sa grandeur comme par son tonnerre, et permettre aux dieux de la Grèce de donner de grandes et terribles leçons. L'ὕβρις d'Alcibiade nous apparaît au contraire comme une réalité

vivante, ardente, comme la poussée d'une nature à la fois originale et puissamment humaine. Certes c'est la figure même d'Athènes au ve siècle, mais une figure tout de même inattendue (comme celle d'Athènes elle-même, miracle d'invention audacieuse) et que nous rapportons difficilement aux vieilles racines d'humanité grecque. Thémistocle c'est Ulysse, Brasidas c'est Hector, Nicias c'est Nestor, Cléon c'est un Thersite sans difformité. Mais Périclès et Alcibiade de quelle image connue peut-on les rapprocher ? Avec eux il ne faut plus remonter dans le passé, mais descendre. Un Périclès ne peut guère se comparer qu'à un grand ministre moderne, un Richelieu et un Pitt. Le roi et le Parlement contre lesquels l'un et l'autre ont à lutter, et pour lesquels l'un et l'autre travaillent, ressemblent assez, en bien et en mal, au Démos athénien. Évidemment le type d'Alcibiade se retrouvera à l'époque d'Alexandre : un bel aventurier comme Démétrius Poliorcète (ou par certaines parties, Alexandre lui-même) le rappelle assez. On pourrait songer aussi à César Borgia, qui mourut comme lui, après avoir vécu et agi souvent comme lui. Il y eut, dans la littérature de la fin du ve siècle, bien des fragments d'un *Prince* écrits ou en puissance, qui était à Alcibiade (et à ce Critias qui ne paraît point encore dans Thucydide) ce que celui de Machiavel est au Valentinois : les chapitres de Thucydide sur le renversement des idées et des mœurs à l'occasion des affaires de Corcyre, les deux discours qu'il fait tenir à Alcibiade, ceux que Platon prête à son frère dans la *République* et à Calliclès dans le *Gorgias*, nous permettent de reconstituer à peu près ce *Prince* idéal qui tendait à se formuler au fur et à mesure que la conscience grecque se décomposait et que les luttes des hommes et des cités

pour la domination devenaient sans merci. Mais plutôt encore, peut-être, j'aimerais le rapprocher des types de France et situer cet Alcméonide disciple de Socrate entre le grand Condé et Julien Sorel. Il a du premier les sens puissants et les indomptables instincts. Il rappelle le second par sa méthode volontaire et froide, par cette puissance d'adaptation qui lui permet de se plier à tous les milieux sans rien aliéner de lui-même, par cette passion sombre de vengeance qui fait qu'après son rappel de Sicile il se jette dans la trahison comme Julien dans le meurtre, et s'en va assassiner sa patrie avec la même rage d'ambitieux grisé qui fait abattre madame de Rénal par Julien. Les détails de cette trahison sont d'ailleurs d'une méchanceté atroce : avant de quitter cette armée de Sicile qui s'est embarquée en partie par confiance en lui et dont il est le dieu, il commence par révéler le complot que lui-même a noué à Messine pour qu'elle soit livrée aux Athéniens. A Sparte il désigne minutieusement Décélie comme la place exacte de la chair de son pays où il faut planter le poignard. De tout cela les Athéniens lui gardent juste autant de rancune que madame de Rénal à l'homme qui l'a blessée. Il fait à Athènes après les affaires de Samos une rentrée triomphale et y devient pour un temps le maître de la République. Il sait qu'une foule se prend, se frappe, se manie comme une femme. Écoutez-le parler, après sa défection, aux Lacédémoniens étonnés : « Aimer sa patrie, cela ne consiste pas à l'épargner quand elle vous a été injustement ravie ; mais celui-là l'aime vraiment qui dans son ardeur pour elle cherche à la recouvrer de n'importe quelle manière » (VI, 89). Si la phrase est, comme c'est probable, de Thucydide (et Isocrate trouvera l'argument si bon qu'il le reprendra dans son plaidoyer pour

le fils d'Alcibiade), quelle perspicacité, quelle descente du génie dans le cœur et dans la moelle de son héros ! Nul doute qu'en effet, au retour d'Alcibiade, Athènes n'ait vécu avec lui comme madame de Rénal dans la prison de Julien. Et pourquoi quelque chose de cela n'aurait-il pas été présent dans l'esprit de Thucydide ? Pourquoi cette phrase ne serait-elle pas inspirée de l'anecdote, de figure très authentique, qui nous montre la femme d'Alcibiade demandant aux juges le divorce, Alcibiade allant lui-même la chercher et la rapportant chez lui, malgré ses clameurs, dans ses bras au milieu de la foule qui sans doute admire ? La femme, à la réflexion, admira aussi et se désista de sa plainte. La foule estima sans doute qu'Alcibiade connaissait les femmes, et il se trouva que du même fonds Alcibiade connaissait Athènes. Je pourrais filer encore sur la pente immodérée qui me conduit aujourd'hui aux rapprochements, rappeler encore Lauzun. Je préfère m'arrêter en notant que Montaigne, le plus fin connaisseur en substance, en dessous, en musique propre d'une vie humaine, n'en voit pas qu'il lui eût été plus beau de vivre que celle d'Alcibiade.

Socrate, le taon d'Athènes, ne s'y trompait pas. Il reconnaissait dans la vie d'Alcibiade ce mouvement et cette flamme indomptables qui animaient sa pensée et qu'il eût voulu communiquer à Athènes. Probablement il n'y a qu'une galéjade de Socrate lui-même, amplifiée et idéalisée par Platon, dans l'histoire de ce grand amour du philosophe pour Alcibiade. « Nous sommes, tous deux, dit-il à Calliclès dans le *Gorgias*, pareillement amoureux, toi du Démos et de Démos fils de Pyrilampe, moi d'Alcibiade, fils de Clinias, et de la philosophie. » Et si Alcibiade se compromit auprès des Athéniens pour

avoir parodié les mystères dans l'ivresse d'un souper, de quel cœur plus léger il se compromet auprès de nous dans le *Banquet*, en dévoilant un mystère moins fait encore pour devenir public ! (Et pourquoi le souvenir de l'un n'aurait-il pas donné à Platon l'idée de l'autre ?) Mais, à défaut de la réalité, il était naturel que le génie platonicien associât en un même couple la plus puissante nature qui fût à Athènes et le seul éducateur qui fût capable de la tourner par une grande discipline à une fin magnifique. Leurs âges, au début de la vie philosophique de Socrate, cadraient avec ceux d'un ἐραστής et d'un ἐρώμενος. Et Socrate, qui louait Zopyre d'avoir reconnu en lui le germe de tous les vices, maîtrisés par une discipline volontaire, voyait en cette nature d'Alcibiade le terrain d'un grand bien ou d'un grand mal, d'un grand désastre, celui même où s'abîma Athènes, ou d'un grand triomphe, celui qui aurait pu éclater si les Alcméonides eussent été des Médicis, si Alcibiade eût été, avec son génie, l'héritier et l'exécuteur testamentaire de son oncle Périclès. C'était possible. Le discours que Thucydide lui fait prononcer pour décider les Athéniens à l'expédition de Sicile est peut-être le plus beau de son livre. Il est plein d'intelligence ; ses arguments sont tels qu'ils font encore impression, qu'on se refuse à condamner cette expédition sous ce seul prétexte qu'elle ne réussit pas, et qu'on y voit la pleine logique de cette guerre maritime où le génie audacieux des Alcméonides avait poussé Athènes. Discours d'intelligence, mais plus encore d'énergie, tout entier tendu vers l'action. Aucun de ceux de Thucydide, sauf la courte allocution de Sthenelaïdas, n'a plus d'élan, n'est emporté par un mouvement plus savamment et plus irrésistiblement amplifié. C'est dans la conscience de sa vitalité, dans le

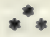
rayonnement de son orgueil, qu'Alcibiade puise le principe de ce mouvement. Nicias l'a désigné dédaigneusement comme un jeune glorieux qui se soucie d'éblouir les Grecs par ses chevaux. Oui, il a fait rejaillir sur Athènes l'éclat de ses quadriges, de ses victoires olympiques : « J'ai lancé sept chars, ce qu'aucun particulier n'avait fait avant moi ; j'ai remporté le prix, j'ai eu encore le second et le quatrième rang, et j'ai déployé une magnificence digne de ma victoire ! » (VI, 16). Il s'est montré dans le luxe de ses chorégies, il crie devant la foule son ambition de se distinguer de la foule. Il évoque le succès de sa politique dans le Péloponèse. Il fait voir en lui, comme une image visible de la cité, cette exigence d'action, cette tension pour rester maître, qui sont les principes de la puissance d'Athènes. « Si la république demeure en repos, elle subira l'usure naturelle à toutes choses et tous les talents s'y affaibliront, au lieu que la lutte lui donnera de l'expérience et l'accoutumera à se défendre par les actes plutôt que par les paroles. » (VI, 18). Et en même temps il est habile. A la malveillance grondeuse de Nicias contre la jeunesse et le prince de la jeunesse, il répond par des paroles de déférence pour le vieux stratège, conseillant aux Athéniens d'employer Nicias avec lui, d'associer la jeunesse et la vieillesse, de les tempérer et de les achever l'une par l'autre. Il couronne l'effet de son discours par la mise en scène pathétique des députés d'Egeste et des exilés léontins, suppliants du peuple athénien. Et Nicias, qui comprend qu'il n'y a plus rien à dire, devient malgré lui l'organisateur de l'expédition. Ce discours qui commence dans une si belle jactance de jeune homme pour s'achever dans une si profonde habileté politique me rappelle le sentiment et le mouvement du

Nicomède de Corneille. Mais je songe surtout à ce grand portrait composite d'Athènes, à ce fronton harmonieux qui se forme au-dessus d'Alcibiade et de Socrate, de Thucydide et de Platon. J'évoque les paroles du Socrate de l'*Apologie* devant les juges, cette identification saisissante du génie d'Athènes avec son propre génie d'accouchement, d'inquiétude et de mobilité, cette promesse et cette menace laissées aux Athéniens, qu'ils peuvent le mettre à mort parce qu'il a troublé leur repos, mais que ce repos ils ne le retrouveront jamais, qu'il n'est pas compatible avec la mission dont les dieux les ont chargés, mission dont sa mission à lui n'est qu'une étincelle jaillie plus haut et plus lumineuse. Que la vie de Socrate paraisse construite et menée à sa perfection par un merveilleux sculpteur de l'au-delà, alors que celle d'Alcibiade, d'un bout à l'autre, nous offre l'image d'une destinée élevée plus haut pour retomber dans une plus complète faillite et sombrer dans un plus exemplaire naufrage, cela n'importe pas ou plutôt cela ne fait qu'une harmonie de plus. Alcibiade a incarné la fortune d'Athènes, déployée dans le hasard et le temps, Socrate a incarné le destin intelligible d'Athènes ramassé dans un triangle idéal, fronton de temple ou espace géométrique. Ce couple de Socrate et d'Alcibiade, que les socratiques, et particulièrement Platon, nous ont laissé comme l'image d'une chose qui devait être, cette rencontre de l'intelligence et de l'action dans leur ressemblance fugitive et dans la nécessité de leur méconnaissance réciproque, demeure placé en une atmosphère de musée et d'histoire, où il excite toujours en nous certaine rêverie intermédiaire entre la pensée de l'histoire et les harmonies de l'art.

***

Les écoles philosophiques, à partir de Socrate, ne porteront plus pour fruit unique ni même principal la découverte et la connaissance de la vérité, mais bien celles des hommes : la lumière de la pensée ne se sépare pas des figures originales où elle se pose en clair-obscur et d'où elle fait saillir les modelés qui conservent pour nous les apparences de la vie. Ainsi la guerre du Péloponèse, dans le naufrage de tous ses espoirs, soit athéniens, soit lacédémoniens, soit grecs, devient de plus en plus un atelier d'hommes. Pas un de ces hommes, de quelque côté que ce soit, qui réussisse dans la tâche qu'il s'est proposée. Ceux qui ne sont pas arrêtés en pleine action par la mort sur le champ de bataille vivent assez pour que leur existence se termine sur la conscience d'un échec. Le dernier, celui qui mettra le point final à ce grand œuvre et après lequel l'atelier des bronzes se fermera, Épaminondas, du haut du tertre où ses soldats l'ont porté, séparé de la mort par le fer qui l'a blessé et attendant pour le retirer d'avoir pu donner l'ordre dernier : Alors, faites la paix. — ramasse dans une perfection suprême cette construction de l'homme, cette destruction du dessein politique et cette défaite de la cité. Mais au point du temps et de l'intelligence où il est placé, Thucydide n'envisage pas encore sa guerre de ce point de vue plastique, qui, à une époque de détente et de recul, donnera les *Vies* de Plutarque. Le κτῆμα ἐς ἀεί reste chez lui une chose politique. Les hommes ne sont dessinés que dans un bas-relief analogue à celui de la frise des Panathénées. Le fronton, la place centrale, la ronde-bosse sont réservés à ces

grandes figures centrales de Sparte et d'Athènes, pareilles à celles, au Parthénon, de la dispute entre Athéna et Poseidon. Lui-même ne s'est point passionné pour cette dispute, il a seulement sculpté du marbre, fait saillir des muscles, rendu des mouvements pathétiques. Notre guerre nous a permis de reconnaître qu'il avait constitué, sous la figure de Sparte et d'Athènes, des réalités éternelles et valables pour tous les temps. Si notre esprit n'est pas assez ferme, assez sec, assez purement lumineux, assez inhumain, pour y porter le même désintéressement, si nous sommes induits par notre nature individuelle, nationale, à prendre parti, essayons-nous à cette partialité et à cette passion, pour les épurer, dès la guerre même du Péloponèse, et cherchons dans le coin secret de notre cœur quelle victoire nous nous prenons à souhaiter, celle d'Athènes ou celle de Sparte.



Du point de vue grec la justice est certainement du côté de Sparte. La Grèce étant figurée comme un pays de cités libres, le bien consiste dans la liberté de ces cités et le mal dans leur oppression par l'une d'entre elles. Avant la guerre Lacédémone exerce une prépondérance décorative, due au prestige de ses guerriers, à la solidité de sa constitution, à la richesse des pays qu'elle gouverne. Ce gouvernement est dur pour les Hilotes et les Perièques, mais ceux-ci paraissent incorporés à l'état lacédémonien par la prescription la plus authentique et la moins discutée : en dehors de son domaine historique Sparte ne nourrit aucune ambition de conquête ni d'hégémonie, et les cités qui participent à son

alliance demeurent avec elle sur le pied de parfaite égalité. Sparte n'entre en guerre que pour se défendre et défendre ses alliés contre les prétentions de la thalassocratie athénienne à la domination de la Grèce.

Athènes n'a à ses côtés que des alliés forcés et des tributaires sur qui elle exerce une domination dure, quinteuse, humiliante. Seuls viennent à elle librement les ennemis de ses ennemis, les Platéens, ennemis de Thèbes, les Messéniens de Naupacte, ennemis de Sparte, les Corcyréens, ennemis des Corinthiens. « L'animosité contre les Athéniens, dit Thucydide, était grande, les uns voulant se soustraire à leur domination, les autres craignant de la subir. » (II, 8). Au contraire, au début de la guerre, l'opinion générale est pour les Lacédémoniens « surtout depuis qu'ils avaient annoncé l'intention d'affranchir la Grèce ». Tous les peuples sages et modérés se rangent de leur côté. Ils ont pour eux les deux pouvoirs spirituels, Delphes et Olympie, ainsi que la Suisse de la Grèce, je veux dire la juste et paisible Achaïe. Si, des terrasses de Delphes ou de l'Altis d'Olympie, nous appelons bien ce que la cité antique, prise dans sa généralité idéale, doit appeler bien, et mal ce qu'elle doit appeler mal, nous sommes laconisants du même fonds dont Montaigne, citoyen romain, était pompéien. Mais son adhésion au « bon parti » n'empêchait pas qu'il n'admirât aucun homme plus que César.

Les Corinthiens, lorsqu'ils font décider la guerre par les Péloponésiens, instituent, dans le discours que leur prête Thucydide, un brillant parallèle entre Sparte et Athènes. Ce parallèle se ramène à cette idée, à cette charpente essentielle que Sparte c'est la stabilité, Athènes la mobilité. Alors comme en d'autres temps, tous les jugements découlent de ces deux caractères, le

premier apparaît aux contemporains comme le signe du bien et le second comme l'exposant du mal.

La stabilité, la puissance de conservation font la force et le prestige de Sparte. Thucydide note qu'elle est régie depuis quatre cents ans par la même constitution et que c'est là le secret de sa puissance. Tout dans la cité spartiate est tendu vers ce but : perpétuer sans changement la coutume des ancêtres ; on s'y tient avec obstination même quand cette perpétuité menace la cité des plus graves dommages. Au moment où l'oliganthropie constitue pour Sparte un danger mortel, elle continue à éliminer, à précipiter dans le peuple déchu les descendants des neuf mille qui ne peuvent plus fournir leur quote-part aux repas communs ou qui ont encouru l'atimie (la loi est pourtant suspendue en faveur des prisonniers de Sphactérie). Elle se tient fixée à son idéal de qualité ; elle ne paraîtra jamais plus grande que lorsqu'elle sera réduite à une poignée d'hommes autour de Cléomène. Il y a eu pourtant des Spartes plus spartiates que Spartes, — plus spartiates parce qu'elles n'ont pas été conduites par Lacédémone à aliéner malgré tout une partie de leur principe dans une guerre générale et un rôle trop lourd, qu'elles n'ont pas eu de Lysandre, et qu'elles n'ont pas eu d'histoire. Ce sont les cités doriennes de Crète. Si le génie et l'idéal de Sparte avaient prévalu, la Grèce serait restée en paix, mais après les guerres médiques elle fût devenue une autre Crète, une autre Achaïe. Le génie mobile d'Athènes a jeté Sparte dans l'histoire, l'y a entraînée de force comme l'Hercule de Banville amène à la lumière le sanglier d'Érymanthe. La théâtrocratie athénienne a poussé Sparte et toute la Grèce en plein théâtre.

Sparte est entrée dans la guerre pour la liberté de la

Grèce, et surtout parce qu'elle eût été la première écrasée par la ruine de cette liberté. Mais quand la guerre fut devenue guerre à outrance et à mort, il fallut bien qu'elle dérogeât de ce principe et qu'elle sacrifiât tout à l'exigence de domination. Avant la paix de Nicias elle put encore, comme Athènes au temps d'Aristide, s'offrir avec Brasidas le luxe d'un héros désintéressé. Mais les Aristide et les Brasidas ne font que précéder l'heure inévitable des Thémistocle et des Lysandre.

Athènes est entrée dans la guerre pour maintenir et poursuivre sa volonté d'impérialisme et d'hégémonie. Elle a été considérée par les contemporains comme la puissance de proie. Elle a eu à leurs yeux le tort de s'élancer vers un but odieux par des moyens odieux. Elle a eu vis-à-vis de la postérité le tort de ne pas réussir. Et pourtant il est rare que cet échec ne suscite pas en nous un regret. C'est que d'abord nous y voyons l'échec d'Athènes ; c'est qu'ensuite nous y reconnaissons l'échec d'une idée.

L'idée de l'unité grecque, contre celle d'une libre société entre cités libres. Il fallait que l'expérience fut tentée. L'unité grecque, à quelque degré que ce fût, comme aux temps de Minos et d'Agamemnon, ne pouvait être réalisée, de la Sicile à l'Ionie, qu'au moyen d'une thalassocratie et au profit de la plus forte marine. Cette chance perdue, elle devait se faire par l'étranger et au profit de l'étranger, — les Perses au temps des guerres médiques si la marine d'Athènes n'avait été là, — les Macédoniens et les Romains.

Si Athènes avait réussi, un grand bien serait né de son succès. Elle eût exploité le monde méditerranéen avec une intelligence que nous laissent pressentir ses livres, ombre et substitut des actions qu'elle ne put accomplir.

L'époque de son échec est celle où naît chez elle une science, celle de l'Economique, cette économique des États qui prolonge l'économique de la maison et que Xénophon met en œuvre en faisant suivre d'une *Cyropédie* le dialogue d'Ischomachos. La destinée de Xénophon nous dessine parfaitement en traits littéraires cette figure possible d'une Athènes panhellénique et dominatrice. Voyez-le réunissant les traits de l'Athénien de vieille souche et du Grec aventurier, colonisateur, administrateur, tel qu'il apparut à l'époque d'Alexandre et des diadoques, ayant appris de Socrate la toute-puissance de l'intelligence et la loi de l'εὐπραξία, détaché enfin de sa patrie locale, et ne prisant que la Grèce et l'empire avec son pur et vivace esprit athénien. Le Syracusain Hermocrate caractérise fort bien l'empire athénien lorsqu'il dit que les Athéniens en Ionie se sont simplement substitués au Perse et font peser sur les Ioniens une domination plus éclairée, mais plus lourde. (VI, 76). C'est bien cette science de la domination éclairée, que le génie d'Athènes, au moment de la guerre, était en train de découvrir et qu'il eût fécondée au contact de l'Égypte — comme plus tard les Romains — si Inaros l'avait libérée des Perses. Cette matière d'une science impériale, Athènes sut d'ailleurs la réduire à la mesure d'une science municipale au temps d'Eubule et de Lycurgue.

Une thalassocratie athénienne, même fondée sur tant de violence, eût été une des grandes choses de l'histoire. Elle eût mieux valu que ce qui eut lieu. La victoire du principe contraire, liberté et autonomie des cités, avec Lysandre contre Athènes, avec Épaminondas contre Sparte, n'est qu'une victoire négative, et en réalité une défaite. La défaite d'une Grèce épuisée, vidée

d'hommes, noyée d'aventuriers. Aucune guerre dans l'histoire n'a été plus radicalement que la guerre du Péloponèse une guerre sans vainqueurs, une guerre où il n'y a que des vaincus successifs. Aucune ne donne plus inflexiblement la sensation d'une chose politique qui se défait. Et dans l'ordre de la civilisation, à mesure que la politique se défait, à mesure aussi, avec Socrate et Platon, Euripide et Thucydide, et les grandes figures de la guerre, l'individu se construit. Mais l'individu ici nous offre sans doute sous une forme réduite, épurée, idéale, ce qui eût été, avec un autre pli de l'histoire, réalité politique. L'empire athénien s'est réalisé dans un monde supérieur où il a revêtu une essence incorruptible, et c'est les yeux fixés sur cette essence, comme le démiurge du *Timée*, qu'au sortir de Thucydide ou de Xénophon, on se plait à imaginer le rêve de cet empire politique comme une ombre et une imitation de l'empire idéal. Le plus précieux de ce que nous pouvions souhaiter, nous l'avons. La Grèce éternelle que la guerre du Péloponèse laisse intacte et qu'elle nourrit, comme un printemps de fleurs poussées sur les cadavres ensevelis d'une grande bataille, c'est un ordre de héros vivants, de belles images et d'idées claires.

CHAPITRE VII

LES DEUX GUERRES

La ressemblance de la guerre du Péloponèse et de la grande guerre d'Europe frappait en Allemagne, dès le début, bien des esprits [1]. Dans les pays anglo-saxons au contraire on était plus sensible aux analogies de notre guerre avec la guerre de Sécession [2]. En France les politiques avaient une tendance à y voir une suite et une forme nouvelle des grandes guerres européennes depuis Charles-Quint [3]. Les trois ressemblances existent et gardent leur raison d'être. La première se réfère mieux à l'idée de la guerre générale, à la permanence de ses formes abstraites : elle paraît cependant paradoxale quand on songe à la différence profonde d'un État moderne et d'une cité grecque. La deuxième correspond à un rapport de rythme intérieur et de conditions matérielles ; mais les dissemblances restent énormes, et, tandis que la guerre de Sécession comportait un terme, une fin absolue dans la victoire de l'un des partis, la guerre

1. Voir article d'Erich Beths, in *Neue Jahrbücher für Klass, Altertum*, 1917.
2. Voir le résumé de ces vues dans Roupnel, *Grande Revue*, 1915.
3. Voir Bainville. *Histoire de Deux Peuples*.

européenne n'a point posé par sa victoire une conclusion, mais le principe de discordes nouvelles. Enfin, si cette guerre a continué les vieux procès européens, elle les a pris dans un rythme mondial, elle les a subordonnés à tout un ensemble terrestre, elle les a rendus secondaires en enlevant à l'Europe, et surtout aux vieilles puissances de l'Europe, leur place prépondérante et centrale. Toutes ces analogies ne seront donc vraies que d'un angle spécial et momentané, sembleront d'autant plus vraies qu'elles éprouveront davantage le besoin les unes des autres et seront disposées à se relayer.

Cependant, pour une pensée à la fois géométrique et plastique, l'abstraction qui retrouve sur le visage de notre guerre les traits de la grande guerre grecque me paraît la plus claire et la plus satisfaisante des trois. On a montré souvent comment la Grèce est une miniature de l'Europe, comment dans la Grèce même l'Attique est une réduction de toute la Grèce. Il s'agit, dans les trois cas, aux trois échelles, d'une presqu'île découpée, élancée d'une masse continentale, avec des plaines intérieures qui nourrissent des populations agricoles, un développement de côtes qui la met en contact avec des routes de la circulation humaine. Quand une de ces presqu'îles sera engagée dans une guerre générale, dans une guerre de vie ou de mort, ce sera pour une question d'hégémonie née d'une question plus générale encore, celle de la domination des mers.

Ces deux guerres exhaustives et totales servent de conclusion et de sommation à une tradition invétérée et à un état endémique de guerres particulières. Elles ne naissent pas subitement, elles sont précédées d'autres guerres, d'éruptions locales qui tendaient à se généraliser et qui naissaient des mêmes problèmes. Entre les

guerres médiques et la guerre du Péloponèse, la ligue athénienne et la ligue péloponésienne s'étaient répandues en guerres incessantes, coupées de trêves, le reste des Grecs se rangeant plus ou moins d'un côté ou de l'autre, « continuelle alternative de trêves et de combats soit entre eux soit contre les alliés qui les abandonnaient ». Tout indiquait que les problèmes pendants ne pouvaient être résolus que par la guerre. De même, avant la grande guerre européenne, les problèmes locaux ne demandaient qu'à prendre figure de problèmes généraux, suscitaient les guerres locales de Mandchourie et des Balkans, qui dessinaient une guerre générale, se tendaient vers elle comme vers leur accomplissement et leur forme.

Les deux guerres sont amenées par le moyen même qu'on avait cru expédient pour éviter la guerre : les alliances. Elles se produisent automatiquement au moment où toutes les grandes puissances ici de la Grèce et là de l'Europe sont partagées en deux alliances rivales. Dans les deux cas, chacune de ces alliances s'est formée expressément et sincèrement avec le dessein de maintenir la paix, de garantir aux participants une chance supplémentaire de paix. Et inévitablement, par l'effet d'une claire logique, ces alliances ont tourné en un engrenage de guerre, ont multiplié les chances de guerre. L'alliance de Lacédémone avec la grande puissance maritime du Péloponèse entraîne, dès que Corinthe entre en conflit avec Athènes, Lacédémone dans une guerre maritime. L'entrée des Corcyréens dans l'alliance d'Athènes amène Athènes à une guerre contre Corinthe. Du jour où la plus grande partie de la Grèce est inscrite soit dans l'alliance péloponésienne soit dans l'alliance athénienne, aucune guerre ne peut demeurer localisée.

Du jour où toutes les grandes puissances de l'Europe se sont trouvées partagées contre l'Entente et la Triplice, il était inévitable que tout conflit local amenât une conflagration générale [1]. Ce n'est pas à dire que les alliances sagement entendues ne puissent fournir une garantie réelle de paix. La politique de Cimon a valu à la Grèce gloire et prospérité. Et, dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, l'alliance franco-autrichienne a assuré la paix de l'Europe. S'allier, c'est pour les peuples comme s'attacher pour les alpinistes : la corde est par destination un instrument de salut, et procure parfois ce salut, mais il arrive aussi qu'elle entraîne toute la cordée dans la chute. Le malin est parfois celui qui tient, comme Tartarin et Bompard, son couteau prêt au bon moment.

En Grèce comme en Europe, les deux ligues n'entrent pas de gaîté de cœur dans la guerre générale. Les Péloponésiens, et surtout Lacédémone, ne veulent pas plus la guerre que ne la voulait l'Entente en 1914. Du côté adverse il y a, il est vrai, dans les mois qui précèdent les hostilités, une volonté formelle de guerre. Guillaume II en 1914 a cherché la guerre comme Périclès en 432 et comme les Girondins en 1792. Mais chez Périclès comme chez le Kaiser (la Gironde a été obligée, sitôt née, d'improviser ses résolutions), la volonté de guerre ne s'est pas produite sans un long conflit intérieur, des doutes et des angoisses. Et (quelle que soit la différence entre la claire intelligence de Périclès et le cerveau faible et fumeux de l'ancien empereur), aucun des deux ne semble avoir envisagé clairement la possibilité de ce qui, en fait, se réalisa : la ruine, ici de la Grèce et là de l'Europe,

1. Voir note II.

et plus profondément que de tout autre peuple celle de leur patrie [1].

Les deux guerres n'éclatent point d'abord en pleine lumière sur une question vitale, mais de façon détournée et oblique, à propos d'un incident singulier et d'un pays en apparence secondaire, dont deux membres des alliances rivales se disputent la domination : les affaires de Corcyre font pendant à l'affaire de Serbie. Ici et là Corcyre et Serbie sont deux expressions géographiques qui signifient la même idée : l'une et l'autre figurent une porte, la porte essentielle d'un monde, une part significative et précieuse des biens pour lesquels doit s'engager la guerre. Corcyre, comme au temps d'Ulysse, est pour les marines grecques la porte de l'Occident, et la Serbie est pour l'Europe centrale une porte de l'Orient, un passage vers la Méditerranée.

Les deux guerres paraissent dès le début aux esprits clairvoyants se comporter comme des forces de la nature, qu'il est impossible d'arrêter avant qu'elles aient donné leur plein effet, occupé et épuisé une totalité d'espace et de temps.

Dans l'espace, elles s'étendent plus loin qu'aucune des guerres qui les ont précédées. Dans la guerre du Péloponèse, le Péloponèse lui-même n'est pas la partie du monde grec la plus directement touchée, mais tout le monde grec, depuis l'Euxin jusqu'à la Sicile, subit successivement l'ébranlement de la guerre générale. L'Asie Mineure, Chypre, l'Égypte sont attirées dans le tourbillon. Le monde grec de la Méditerranée orientale et centrale se comporte comme un monde fermé et total, et c'est dans la planète entière qu'en 1914 il trouve son

1. Voir note III.

analogue, lorsque l'entrée en scène du monde britannique, de la Chine et du Japon, de l'Amérique du Nord et du Sud transforme pour la première fois — et non peut-être pour la dernière — une guerre locale en une guerre planétaire.

Chaque fois la raison est la même : c'est qu'il s'agit d'une guerre pour la domination de la mer et que tous les peuples de la mer y sont intéressés. Mais de l'une à l'autre guerre la situation est renversée. Tandis que la plus grande partie du monde grec se lève contre la thalassocratie athénienne, s'efforce de briser ses ambitions d'hégémonie, la plus grande partie de la planète se place de 1914 à 1918 à côté des dominateurs de la mer et vient en aide contre l'Allemagne à la thalassocratie britannique. C'est que cette suprématie maritime de l'Angleterre ne s'est pas accompagnée jusqu'ici d'une domination politique, dont un peuple insulaire n'est d'ailleurs pas capable. L'Angleterre, moitié de son bon gré et moitié de force, n'exerçait pas sur la planète d'hégémonie ; elle a ajouté beaucoup à la prospérité matérielle générale, elle a peu enlevé à la liberté générale, et dans le cours de son histoire, lorsque ses intérêts vitaux n'étaient pas en jeu, l'a respectée à peu près comme avait fait l'aristocratique Sparte. Ce qui, en Grèce comme en Europe, a toujours été redouté comme la menace la plus grave pour la liberté des peuples, ce n'est pas une pure thalassocratie, Carthage, Venise, Hollande et, dans une certaine mesure, Angleterre, c'est la conjonction en un même État de la plus grande puissance militaire et de la plus grande puissance maritime. Tel était en Grèce le cas d'Athènes qui avait la flotte la plus considérable du monde grec, et qui, ainsi que le montra l'expédition de Sicile, était seule capable de mettre sur

pied des armées relativement énormes, qui rappelaient celles des rois de Perse et des Carthaginois. Le danger de cette conjonction est apparu plusieurs fois dans l'histoire moderne ; à chaque fois il a déterminé contre la puissance qui aspirait à la double domination une coalition dont l'Angleterre était une des pièces principales : Espagne au xvie siècle, Louis XIV au xviie, Napoléon au xixe, Allemagne impériale au xxe. Derrière le front haut de Périclès comme derrière le casque romantique de Guillaume II, la Grèce et le monde ont aperçu le péril de cette double hégémonie et se sont levés contre elle. Au contraire, des Phéniciens aux Anglais, les thalassocraties ont toujours permis une division du pouvoir, l'ont empêché de se concentrer dans le globe d'or porté par une seule main, et le trident de Neptune n'a jamais été à lui seul le sceptre entier du monde. Quand les deux pouvoirs ont été réunis, on a eu l'empire romain, et les imaginations d'outre-Rhin ont forgé sur ce modèle un empire germanique. L'Angleterre, appuyée sur une ligue des peuples libres, a eu pour la quatrième fois la chance de briser, après Philippe II, Louis XIV et Napoléon, ce rêve des deux pouvoirs réunis. Il est possible qu'il soit repris par un peuple de l'Ancien ou du Nouveau Monde. Il est possible aussi que la fédération anglo-saxonne, par la force des choses, par le débordement des Indes sur l'Asie antérieure, par la vassalité, la portugalisation des petites nations incapables de se suffire, soit amenée insensiblement à l'exercer elle-même, à joindre au contrôles des mers le contrôle des continents : d'où nouvel empire romain, ou nouvelles guerres planétaires.

Ainsi l'extension inévitable d'une telle guerre dans l'espace se lie nécessairement à son extension dans le

temps. Nous sommes devant des forces telles qu'il est aussi impossible de les borner en durée que de leur assigner une limite sur la mer. Thucydide nous dit que, dès le début de la guerre, il en a prévu la longueur. C'est possible. Et, dans les discours qu'il prête à Périclès à Athènes, et surtout à Archidamos à Sparte, toute la guerre est mise en lumière avec ses perspectives de durée interminable et de lente usure. Le 1er août 1914, M. de Bethmann-Hollweg eût lu avec un grand profit le discours du roi de Sparte. Les Lacédémoniens, dit Archidamos, pourront dévaster le territoire athénien, mais avec la maîtrise de la mer les Athéniens pourront toujours réparer leurs pertes et retrouver des ressources. Dès lors la guerre sera sans fin. « Il ne sera plus possible de quitter les armes avec honneur, surtout après avoir été les premiers à les prendre » (I-80). Les Athéniens ne se rendront pas esclaves de leur territoire. Pas plus que les Français appuyés sur la flotte britannique. « A moins d'être les plus forts sur mer ou de leur enlever les revenus qui alimentent leur marine, nous subirons plus de mal que nous n'en ferons. » C'est toute l'histoire de l'Allemagne pendant la guerre. Il est vrai qu'elle a complété l'alternative d'Archidamos et essayé d'un troisième parti que les Grecs n'avaient pas prévu : être la plus forte sous mer, — ce qui ne lui réussit pas.

L'opinion que Thucydide prête à Archidamos ne paraît pas avoir prévalu à Lacédémone. Sparte, comme Berlin, confiante dans la supériorité de ses forces continentales, croit à un coup de massue, à une guerre courte. « Nous nous sommes trompés sur la durée des hostilités, dit Brasidas aux Chalcidéens. Nous avions espéré avoir promptement raison des Athéniens. » Brasidas a compris à la fois l'extension inévitable de la guerre

dans l'espace et son extension inévitable dans la durée, l'une et l'autre solidaires. La guerre est pour lui une guerre qui portera sur les points vitaux, lointains, de l'empire athénien, de même qu'elle devra aller dans le temps jusqu'à la destruction d'Athènes. Ou plutôt son tempérament militaire est de ceux qui, installés dans la guerre, ne pensent qu'à la guerre, en prennent leur parti comme d'une chose permanente et nécessaire, se trouvent par là en communion avec sa nature profonde.

Cette nécessité inflexible d'une guerre générale lancée jusqu'à son terme d'épuisement et qui ne peut s'arrêter auparavant, il fallaitprécisément, pour sa plus grande évidence, que des hommes raisonnables, paisibles et de bonne volonté s'efforçassent d'y contrevenir, et de chercher loyalement à ramener les bienfaits de la paix. Ce fut, après la mort de Brasidas et de Cléon, la paix de Nicias et d'Archidamos, — équivalent à peu près de la paix d'Amiens en 1802, et dont le spectre, sous le nom de paix blanche, rôda tout le long de notre guerre. Une telle paix laisse plus de difficultés pendantes qu'il n'y en avait au moment où la guerre a éclaté, maintient donc intactes, et plutôt accrues, les raisons de conflit. Comme en 1802, la question des restitutions ne peut se résoudre heureusement. Surtout la paix, par les mécontentements qu'elle engendre chez les alliés des deux partis, ceux qui se disent sacrifiés, menace d'engendrer de nouveaux systèmes d'alliances et par conséquent de nouvelles fermentations guerrières. La grande difficulté de la paix de Nicias provient de ce que les Athéniens sont obligés de choisir dans le Péloponèse entre les Argiens et les Lacédémoniens, les Lacédémoniens de choisir dans la Grèce du Nord entre les Béotiens et les

Athéniens ; une alliance entre les ennemis de la veille pour imposer la paix à ceux qui la refusent est un paradoxe qui ne tient pas. Quand la paix se fait sans vainqueur ni vaincu, chacun des deux partis s'estime, selon l'occasion et la revendication du moment, vainqueur ou vaincu. Et nul mieux que Nicias lui-même, dans le discours qu'il prononce, avant l'expédition de Sicile, n'indique les raisons pour lesquelles sa propre paix est précaire. « Au moindre échec que nous viendrons à subir, nos ennemis s'empresseront de nous attaquer, d'abord parce qu'ils ont traité à la suite de revers, par nécessité, puis parce que le texte du traité comporte une ample matière à conflit » (V-10). Les deux raisons capitales dans tous les cas pareils...

Aussi une telle paix est-elle bientôt rompue par la logique de la guerre, et, sans violation délibérée, tombe-t-elle d'elle-même comme une attitude artificielle et forcée. Il faut que la guerre soit menée à son terme naturel, qui est la victoire d'un des deux adversaires, tenant l'autre à sa discrétion. Lysandre et Foch ont eu cette victoire.

La situation de 404 et celle de 1918 présentent bien des analogies. L'épuisement d'Athènes, les ressources et le génie de Lysandre ont permis une victoire toute militaire, la force d'Athènes est abattue, Lacédémone et ses alliés délibèrent en pleine souveraineté sur le sort de leur ennemie. Achèvera-t-on sa défaite par sa destruction ? C'est le parti qui doit être évidemment soutenu par les voisins les plus immédiats d'Athènes, les Corinthiens et surtout les Thébains. Tant qu'il y aura une Athènes, la marine de Corinthe ne sera que la seconde de la Grèce, et toujours menacée. Tant qu'il y aura une Athènes, Thèbes ne sera pas en sécurité ;

malgré la destruction de Platées, sa domination sur la Béotie demeurera mal assise ; seule la disparition d'Athènes lui permettra d'exercer dans la Grèce du Nord une hégémonie analogue à celle de Sparte dans le Péloponèse. Cette dernière raison ne saurait convaincre Lacédémone et l'entraînerait assez naturellement à contrecarrer le vœu des Thébains. Mais c'est pour d'autres causes encore que Sparte résiste à la volonté de ses alliés et conserve l'existence de sa rivale.

Certes le conte grandiose du chœur d'*Electre* : « O fille d'Agamemnon, je suis venu vers ta demeure rustique... » qui, récité à la table des généraux vainqueurs, aurait sauvé Athènes en interposant l'image de son génie et de sa poésie, a été inventé plus tard. Il est impossible pourtant qu'il n'implique pas une vérité profonde, une vérité morale, vivante au cœur de Sparte. Au moment où Lacédémone avait obtenu ou croyait avoir obtenu tout ce qu'elle pouvait souhaiter comme fin de la guerre, l'être de la Grèce, obscurci depuis vingt-sept ans par la poussière des batailles, lui apparaissait de nouveau avec cette pureté raisonnable qu'il revêtait autrefois à Athènes aux yeux de Cimon. Elle avait dû céder aux Thébains dans l'affaire de la destruction de Platées, malgré la répugnance d'Archidamos, gêné par le souvenir de Pausanias et de la grande victoire où, sous un roi de Sparte, la Grèce avait été sauvée. Sans Platées, il y avait pourtant encore une Grèce. Sans Athènes, il n'y en avait plus. On entendait par Grèce un composé de plusieurs génies tantôt complémentaires et tantôt hostiles. Le jour où le génie d'Athènes manquerait à la Grèce, il n'y aurait vraiment pas plus de Grèce que si Xerxès eût vaincu à Salamine ou Mardonius à Platées, et pour Sparte même, alors, vaudrait-il la peine de vivre ?

Sparte, qui s'était sauvée elle-même par la force de sa tradition lacédémonienne, sauva Athènes par la force de sa tradition hellénique.

Athènes ne fut pas détruite, mais elle perdit son empire et toute sa puissance maritime. Elle ne gardait que son territoire continental, devait démolir les Longs Murs du Pirée, ne conserver que les vaisseaux qui lui seraient laissés par une décision ultérieure. C'était là qu'aboutissaient l'effort formidable et le rêve démesuré d'un empire athénien sur une Grèce asservie. Et les conditions ainsi acceptées le 25 avril 404 nous rappellent singulièrement celles de l'armistice du 11 novembre 1918.

L'armistice du 11 novembre et le Traité de Versailles constatent l'écrasement de l'Allemagne, mais d'un autre côté ils lui assurent et lui garantissent un être qu'ils pouvaient lui retirer. Elle perd tout ce qui lui donnait figure extérieure d'Empire, mais garde l'armature intérieure qui en fait un État. L'histoire saura un jour, ce que nous ignorons aujourd'hui, les avis qui furent émis parmi les vainqueurs sur la destinée de l'Allemagne. Comme au quartier général de Lysandre, ces avis furent sans doute partagés, et pour des motifs analogues. Une partie éclairée, considérable en qualité, de l'opinion française, voulait la destruction de l'Allemagne, je veux dire la destruction de son unité, de son synœcisme, le retour à son état de division, comme la population d'Athènes rasée en serait revenue, si elle n'avait pas été vendue, à l'état de dispersion antérieur à Thésée. (C'est exactement le traitement que Sparte en 384 infligea à Mantinée, et les Romains, après la défaite de Persée, à la Macédoine.) Il est naturel que la rupture de l'unité allemande ait été demandée par les Français, toujours menacés immédiatement et dangereusement par cette

unité, et dont les raisons étaient meilleures encore que celles des Thébains. Cette rupture, cette destruction, ce retour à l'état des traités de Westphalie, n'étaient nullement impossibles. Si la France eût été seule, et toute puissante, et gouvernée par des réalistes impitoyables, elle eût été jusqu'au bout de ses intérêts, de sa tradition, de sa logique géographique et historique. Quelle image s'interposa pour sauver l'Allemagne ?

Je ne prétends instituer ici aucune comparaison entre ce que représente Athènes et ce que représente l'Allemagne du point de vue de la civilisation générale, du point de vue de ce capital moral dont le prestige peut être à un moment donné une défense contre des ennemis, du point de vue de ces morts auxquels Sylla, lorsqu'il eût pris à son tour Athènes, prétendit accorder la grâce des vivants. Mais ce qui était vrai du temps de Sylla ne l'était pas encore en 404. En 404, tout l'éclat intellectuel et esthétique d'Athènes consiste dans son théâtre et sa céramique, la sculpture est encore, malgré Phidias, la propriété indivise du génie grec entier, et la grande école exclusivement athénienne ne paraîtra qu'au siècle suivant ; la philosophie athénienne n'existe qu'en l'étrange personnage qui boira la ciguë cinq ans après et qui est bien le dernier Athénien auquel on puisse penser à la table de Lysandre ; l'histoire athénienne dort encore ignorée en le manuscrit qu'achève Thucydide. L'éclat d'Athènes lui vient de sa grandeur militaire et navale, de ses luttes pour la liberté de la Grèce, de ce génie saisissant qui fait qu'elle existe puissamment en Grèce et que son nom représente une grande chose grecque qu'un Grec sent et ne peut dire.

C'est un fait que la destruction de l'unité allemande n'a trouvé aucun écho auprès des Anglais et des Améri-

cains, dont l'opinion fut en somme prépondérante. L'Angleterre n'avait d'intérêt primordial qu'à la destruction de la puissance maritime allemande, et elle sut y veiller. Mais la dissolution de l'unité allemande, contemporaine de la dissolution de l'unité russe, n'eût laissé subsister sur le continent européen qu'une seule puissance de premier ordre, malgré ses terribles saignées, la France. L'Angleterre ne le jugea sans doute pas plus utile que Sparte n'estima expédient de ne laisser dans la Grèce continentale qu'un seul État fort, Thèbes. Une France et une Allemagne constamment ennemies, jamais abattues, l'Angleterre en a besoin dans son échiquier politique. Ce besoin, en 1814 et 1815 — comme auparavant en 1713, — s'employa au service et au salut de la France, de même qu'il a pu s'employer en 1914 au service (et peut-être au salut) de l'Allemagne. Attendons (métaphoriquement) ce qu'amènera vers 2013 ou 2014, si ce rythme par centenaires continue, le même jeu de bascule.

Il est intéressant de noter, à ce propos, que la décision de Sparte qui sauva Athènes allait procurer rigoureusement, quarante ans plus tard, à Sparte son propre salut. L'éventualité qui pouvait paraître en 404 la plus problématique se réalise. Thèbes échappe de l'alliance de Sparte, acquiert autour du génie d'Épaminondas une formidable puissance, inflige à Sparte une défaite pire qu'Ægos-Potamos ne l'avait été pour Athènes, puisqu'amputée de la Messénie et réduite à un millier de citoyens, Lacédémone cessera d'être dans le Péloponèse l'État prépondérant. Peu s'en faut, à deux reprises, qu'Épaminondas n'achève son triomphe par la prise de Sparte. Si sa victoire n'est pas totale, c'est que les forces d'Athènes, alors reconstituées, se portent tout entières contre lui,

et qu'il doit compter après Leuctres avec la levée en masse, sous Iphicrate, de douze mille hoplites athéniens. Lorsque, dans sa dernière campagne, il marche sur Mantinée avec cette grande armée de trente-trois mille hommes qui doit achever la ruine de Sparte, c'est la cavalerie athénienne qui sauve Mantinée, et, dans ces jours tragiques, diffère jusqu'à sa mort la victoire stérile du héros thébain. Athènes abattue en 404, Sparte l'eût donc suivie inévitablement dans sa chute.

La politique suffit à expliquer la ligne suivie par Sparte en 404, par l'Angleterre en 1918. Pour organiser sa paix, l'Allemagne pensa trouver en Erzberger exactement le même homme qu'Athènes en Théramène. Mais y eut-il à Versailles, dans la pensée des uns ou des autres parmi les Cinq, et en Europe et outre-mer, dans le chœur de ceux qui écrivent, réfléchissent ou sentent, une idée où pût s'amorcer une légende analogue à celle du chœur d'Euripide ? L'Allemagne sur le bord de l'abîme a-t-elle été protégée par un grand souvenir de civilisation, par une lumière de son génie ? Peut-être. L'Allemagne a gardé auprès des peuples anglo-saxons, de langue et de religion en somme germaniques, le bénéfice de ce fait qu'elle est le foyer et l'ordre du germanisme. Le nationalisme français, avec M. Barrès et M. Maurras, et aussi M. Boutroux, a conspiré à cette idée : il s'en est pris au germanisme en son entier, en son bloc, en son être, depuis Odin jusqu'à Kant, depuis Luther jusqu'à Nietzsche. Il était assez naturel qu'une telle doctrine de guerre répondît chez nous aux divagations allemandes sur la décadence des races latines. Il n'était pas moins naturel que chez les peuples du Nord, chez les Anglo-Saxons, une certaine solidarité spirituelle, septentrionale et germanique, se dessinât, suffisante pour

conserver à l'Allemagne son être politique, mais non pour la soustraire aux réparations légitimes et aux garanties nécessaires, surtout quand ces réparations et ces garanties concernaient l'empire de la mer.

On objectera peut-être que la destruction de l'unité allemande n'eût pas été une mesure absolument dirigée contre le germanisme entendu comme capital de civilisation, comme étiquette d'une culture, puisque le génie intellectuel et esthétique de l'Allemagne s'est développé avant l'unité allemande, et paraît même avoir été stérilisé par cette unité. Les nationalistes français les plus absolus, comme M. Barrès, admettent, glorifient même certaines formes de la civilisation allemande, celles qu'ils appellent rhénanes, et qui sont en contact sympathique avec le génie latin et français. Il y a cependant un grand bloc d'humanité, qui va de Stockholm à San-Francisco par Londres, où règne un point de vue assez différent, et où l'on sent obscurément le besoin spirituel d'une métropole du germanisme qui, dans les conditions politiques actuelles, implique bien une Allemagne, et non des Allemagnes. Observons d'ailleurs qu'une concession a été faite à la France, et que l'idée française « des Allemagnes » a reçu un fragment de satisfaction, avec l'interdiction faite à l'Autriche allemande de s'agréger au Reich. Mais entre l'intérêt français, qui voulait que la balkanisation de l'Europe centrale s'opérât jusqu'au Rhin, et l'intérêt anglo-saxon qui exigeait qu'elle s'arrêtât aux monts de Bohême et à la Vistule, si le second l'a emporté, c'est, entre autres raisons, que des images de culture commune, de religion commune ont donné à cet intérêt une bonne conscience et un couronnement idéaliste. Quelle que soit la part du calvinisme dans la formation religieuse de l'Angleterre

et de l'Amérique, de M. Lloyd George et de M. Wilson, une légende future pourrait faire jouer au choral de Luther en 1914 un rôle assez analogue au chœur d'Électre en 404.

Cette balkanisation n'a pas son origine dans la perversité de politiques machiavéliques, mais dans les nécessités de la politique et dans la nature historique de l'Europe centrale. Balkaniser, c'est diviser pour commander. « Le monde ne peut rester en repos tant qu'il existera un peuple français, disait une proclamation prussienne en 1815. Partageons-le en Neustrie, en Aquitaine... » Le malheur pour la Prusse était qu'il y a une France indivisible, et que les mots de Neustrie et d'Aquitaine n'existent que pour l'histoire du moyen-âge. Bavière, Saxe et Prusse ont un peu plus d'existence politique, et Bohême, Croatie, Pologne en ont encore davantage. Pour balkaniser l'Europe centrale, il suffit de la laisser retomber dans son état naturel, qui est la division. C'est une garantie de suprématie pour les grandes puissances. Ce n'est pas une garantie pour une paix générale, que les pays danubiens séparés ne paraissent pas devoir assurer beaucoup mieux que l'Autriche-Hongrie d'hier. Balkanisme ne signifie pas précisément concorde. La proclamation prussienne que je citais tout à l'heure finissait ainsi : « Ils se déchireront entre eux, mais le monde sera tranquille pour des siècles. » En se déchirant entre eux les peuples des Balkans n'ont pas contribué précisément à la tranquillité du monde. C'est d'ailleurs ici que commence le rôle de la diplomatie. Quand la France eût, par les traités de Westphalie, assuré la division de l'Allemagne, elle ne crut pas son travail fini et sut conserver cette division par les mêmes moyens et la même prévoyance qui

l'avaient créée. Si la paix de Brest-Litovsk avait été définitive et l'Allemagne finalement victorieuse, l'Allemagne eût appliqué exactement à une Russie maintenue en état de division la politique des traités de Westphalie.

Quand la guerre du Péloponèse touche à sa plus claire conscience, ce sont des questions analogues qui se posent, c'est une politique analogue qui se propose ou s'impose aux vainqueurs. Il suffisait d'enlever à Athènes son empire maritime pour détruire sa puissance. Mais les deux autres États qui, à des moments et à des degrés divers, pouvaient aspirer à l'hégémonie, Thèbes et Sparte, étaient continentaux, et tout l'effort diplomatique et militaire de l'un devait tendre à diviser l'autre. Au congrès de 371, qui doit rétablir, sous la médiation du grand roi, la paix entre Grecs, Sparte rompt avec Thèbes en refusant d'accepter l'unité béotienne, en déniant à Épaminondas le droit de signer au nom de la Béotie. Épaminondas répond à Agésilas que les cités béotiennes ont exactement vis-à-vis de Thèbes, qui est la plus forte d'entre elles, le même droit à l'indépendance qu'ont vis-à-vis de Sparte les cités de Laconie. Le seul argument en faveur du bon droit spartiate et contre le mauvais droit thébain, c'est que l'union forcée des Laconiens sous Sparte est plus ancienne que l'union forcée des Béotiens sous Thèbes. Belle occasion pour un sophiste d'appliquer au droit l'argument du tas de sable ou celui du chauve, et de décider à quel moment la force a assez d'ancienneté pour se nommer droit ! Un dialogue entre Allemands et Anglais, les premiers parlant Irlandais quand les seconds eussent parlé Polonais, n'eût pas laissé d'être construit pittoresquement sur ce modèle.

La parole passa aux armes, et la réponse des armes

s'appela Leuctres. Le plus grand soin d'Épaminondas fut alors de rendre à la division ce Balkan du Balkan qui s'appelle le Péloponèse, naguère en partie groupé sous l'hégémonie de Lacédémone. Deux États nouveaux se créent de la substance de Sparte : l'Arcadie autour de Mégalopolis, la Messénie, reconstituée dans son indépendance, autour de Messène. La situation nouvelle de Sparte entre l'Arcadie et le Messénie est à peu près celle de l'Autriche allemande entre la Tchéco-Slovaquie et la Serbo-Croatie. Outre qu'elle cesse d'être une puissance, elle est absolument ruinée : les citoyens spartiates perdent avec la riche Messénie et ses nombreux ilotes les domaines et le travail servile qui les faisaient vivre. Tout le pays est plongé dans une misère telle que les Laconiens se feront en foule mercenaires dans les nouvelles armées qui remplaceront pour les cités dépeuplées les vieilles phalanges d'hoplites, et qu'Agésilas lui-même sera obligé d'aller faire pour le compte de l'État le métier de condottiere au service des satrapes d'Asie-Mineure.

Épaminondas, ayant ainsi balkanisé le Péloponèse, y recueille peu de sujets de satisfaction. Le pays tombe dans une anarchie dont le récit de Xénophon nous donne une idée suffisante. Arcadiens et Eléens entrent en lutte, se battent en pleine enceinte d'Olympie. Argos, avec les massacres du scytalisme, devient une nouvelle Corcyre. L'Achaïe se refuse, malgré les efforts d'Épaminondas, à l'alliance thébaine. Mantinée l'abandonne. Ces États nouveaux végèteront jusqu'à la conquête romaine dans les discordes et les révolutions. L'histoire continuera à ne faire de place qu'aux anciennes cités, Athènes et Thèbes, qui joueront dans les luttes de l'indépendance un rôle digne de Thémistocle et d'Épaminondas, et Sparte,

dont la poignée survivante de citoyens, conservant en quelques têtes toute l'âme de la cité, décroîtra et s'éteindra dans une tragique splendeur. Le nouveau Péloponèse finira, très tard, par produire un homme, Philopœmen, dont la mort illustrera de façon saisissante les haines intérieures qui dressent les uns contre les autres tous ces petits peuples. Je suis loin de penser que ce très petit Balkan d'autrefois nous présage en ces traits le destin du très grand Balkan qu'est l'Europe centrale d'aujourd'hui. Reconnaissons cependant que, sous les différences, il y a bien d'une époque à l'autre un petit noyau identique, notre κτῆμα ἐς ἀεί.



Cette analogie des deux guerres paraîtra peut-être au lecteur d'autant plus artificielle et forcée que la différence entre l'étendue de leur domaine est plus considérable : comment comparer les cités miniatures de la Grèce, leurs petites armées et leurs petites batailles, à l'énorme cataclysme qui a bouleversé l'Europe, à cette guerre qui laisse loin derrière elle le merveilleux homérique lui-même, puisqu'on s'y bat du fond de la mer jusqu'au lointain des airs, plus loin que le sommet de l'Olympe ? Comment comparer les intérêts des cités à ceux des États modernes ? La première n'est-elle pas à la seconde ce que la *Batrachomyomachie* est à l'*Iliade* ? Notons d'abord que toute guerre entre une puissance continentale et une puissance maritime est à sa façon une *Batrachomyomachie*, et que dans la nôtre les grenouilles furent précisément sauvées par l'arrivée des grands crabes d'outre-mer ; notons-le pour maintenir, autant qu'il convient à notre modestie, le point de vue de Sirius ou

de Micromégas. Mais, pour parler sérieusement, les conditions de culture scientifique et de civilisation dans lesquelles s'est conduite la dernière guerre n'ont-elles pas tendu, par leur perfection même, à lui rendre une certaine figure de guerre antique, que les guerres modernes avaient perdue ?

La rapidité des moyens de transport — transport de la matière et transport de la pensée — a diminué les distances au point qu'un grand État moderne représente des espaces réellement moindres, une réalité sociale plus simplifiée et plus condensée qu'une Laconie ou qu'une Attique. Le monde qui était encore si grand au temps de Napoléon est devenu plus petit qu'au temps des Grecs, où il était circonscrit à la Méditerranée. Nous avons vu la France réduite pendant quatre ans aux dimensions, à la nature, à l'action d'une ville assiégée ; le grand quartier général était informé plus vite de ce qui se passait d'un bout à l'autre du front que ne l'étaient des incidents militaires Périclès, quand Archidamos tenait la campagne d'Athènes et que les Lacédémoniens ravageaient l'Attique. Le peuple, stationnant devant les dépêches ou lisant les journaux, suivait la guerre sur tous les fronts, jusqu'aux Dardanelles et à Kiao-Tchéou, de façon plus instantanée et plus sûre qu'un Platéen ne connaissait autour de sa ville les progrès du siège. Si le monde est petit, il est devenu d'autant plus grec. Il s'est d'autant mieux replié sur la mesure de l'homme, et la maxime de Protagoras donnerait ici son plein effet.

Car la vie sociale, la politique, et même la nature ont eu beau être bouleversées de haut en bas, la valeur suprême, dans ces deux guerres, demeure la même, c'est l'homme. Au-dessus de la guerre du Péloponèse se lève ce type parfait et plein, l'hoplite, l'homme pesam-

ment armé qui ramasse solidement sur lui toute la substance de la cité, qui transporte là où il se bat un fragment authentique de sa muraille, ou qui même, et plus purement, est, comme le citoyen de Spaıte, la seule muraille qu'elle juge digne de la défendre. Au-dessus de notre guerre nous avons vu, de ce côté de la frontière (le temps viendra plus tard de donner à cette guerre un sens européen qui fasse pendant au sens hellénique de l'autre), le poilu français, le mur vivant de l'Yser et de Verdun. *Civis murus erat*, la devise du monument des Trois Sièges à Saint-Quentin, réunit dans une même image l'homme des Deux Guerres. Toutes deux ont été à la fois un massacre d'hommes et un laboratoire d'hommes. La guerre du Péloponèse a ouvert de façon irrémédiable cette plaie de l'oliganthropie par laquelle a coulé si vite le sang le plus beau de la terre. Et notre guerre laisse la France et une partie de l'Europe, jusqu'à la Russie autrefois pullulante, devant un problème pareil et pareillement terrible. Mais si la quantité humaine décroît jusqu'à l'effondrement, la qualité humaine prend une vigueur, une intensité, des nuances nouvelles.

Nous avons vu l'homme, à la guerre, acquérir une valeur insoupçonnée. Cette valeur a été payée très cher et il est bien possible qu'elle ne couvre pas ses frais. Mais elle existe. La guerre a été une révélation pour plusieurs pays et pour des millions d'individus, qui ne connaissaient pas la beauté de leur âme et qu'elle a accouchés à une forme supérieure d'eux-mêmes. Chacun de nous l'éprouve en lui avec la somme et la qualité de son expérience, et c'est l'essentiel. Mais il faudra encore une génération pour que cette sculpture morale apparaisse, dans le recul, les proportions, l'intelligence néces-

saires, répartie sur toute l'Europe, avec les tragédies propres à l'âme de chaque nation et sous le tourbillon commun qui a fait jaillir de ces âmes, au contact les unes des autres, leur feu propre. On en aura une idée en considérant la maquette, pleine de bon vouloir et d'utilité, qu'a donnée M. Barrès dans les *Familles spirituelles de la France* : de ces touchantes et naïves figures de bois peut sortir une grande statuaire à la Thucydide, où l'on trouvera plus d'art et de vérité, mais à laquelle des simples à une extrémité et des raffinés à l'autre pourront préférer le vieux ξόανον.

La guerre du Péloponèse fut l'atelier idéal d'une telle sculpture. Comme trois vers d'Homère donnent à Phidias l'idée de son Zeus Olympien, les vieilles figures homériques paraissent prendre, en une atmosphère nouvelle et sous l'inspiration d'un génie suprême. des formes plus complexes, plus puissantes, plus universelles, Hector à Sparte, Ulysse à Athènes, Achille partout. Un Brasidas et un Lysandre, un Périclès et un Alcibiade sortent de la guerre comme des bronzes de la fonte. Sans la guerre, Clemenceau aurait fini en vieux bougon à épigrammes pour couloirs du Sénat et colonnes mal écrites de journal ; la guerre en a su dégager les puissances d'étonnante vitalité, modeler comme un Rodin le Français dont les qualités héréditaitres ont saisi la victoire et dont les défauts traditionnels en ont gaspillé en partie les fruits. En tout cas le psychologue de la guerre retiendra cette figure avec le même soin que l'historien de la guerre du Péloponèse et de la fortune d'Athènes retient la figure d'Alcibiade. Le poids dont ont pesé sur les destinées de la planète les individualités d'un Clemenceau, d'un Lloyd George, d'un Wilson, leur impuissance quand elles ont voulu aller contre certaines

lois de la politique et de l'histoire, le conflit de ces erreurs et de ces lois, de ces tempéraments et de ces nécessités, appelleront sur ces hommes, plus tard, un pinceau de lumière particulier, feront d'eux l'occasion des plus curieux problèmes. Comme tout monde qui se transmue, ce temps apparaîtra non avec la figure harmonieuse et uniforme de plateau, mais avec la forme dentelée qui fait saillir sur l'horizon des individualités, chaîne des Alpes plutôt que Jura. Quand, les yeux fermés, on veut réaliser l'image la plus exacte de la guerre, s'identifier avec elle, comme un sculpteur avec les masses et les poussées du corps humain, c'est à cet intérieur psychologique qu'il faut recourir, à ces valeurs d'hommes, à ces images d'individus, à la ligne de vie unique qui réunit, comme celles d'une main idéale, un poilu bleu horizon à un Clemenceau et à un Foch, un fantassin *feldgrau* à un Ludendorf. Une ligne pareille, il me semble que, Thucydide en main, et aussi Euripide et Aristophane qui en donnent la chronique vivante, on la voit se dessiner et vivre, avec le recul de l'histoire, dans la guerre du Péloponèse.



Mais peut-être, par delà cet intérieur psychologique, la méditation nous en fait-elle découvrir un autre plus profond encore : nous le voyons sous la forme d'un problème moral élémentaire et omniprésent, pesant et obscur, dont il faudrait chercher les analogues dans les essences de la tragédie, dans une *Orestie* ou un *Œdipe*. N'oublions pas d'ailleurs que la conscience tragique, d'Eschyle à Euripide, est liée à l'histoire d'Athènes comme la conscience historique d'un Thucydide.

La guerre du Péloponèse finit théoriquement par la paix de Lysandre comme la guerre d'Europe finit par le traité de Versailles. Mais la paix de Lysandre ne fut pas une fin réelle : toutes les puissances, toutes les fatalités de la guerre du Péloponèse continuèrent de jouer, d'agir, de porter leurs fruits de vie et surtout de mort Évidemment, l'histoire étant une continuité, il n'y a pas de fins réelles en histoire, il y a seulement des chaînons dans une chaîne continue. Mais il y a des fins relatives, et, à des bouleversements, des conclusions normales qui annoncent le retour d'un ordre normal : la fermeture des portes du temple de Janus par Auguste est une conclusion normale des guerres romaines, l'expulsion des Anglais une conclusion normale de la guerre de Cent ans, les traités de Westphalie une conclusion normale du conflit gallo-germanique, les traités de Vienne une conclusion normale de la première grande guerre générale d'Europe. Conclusion normale ne signifie pas d'ailleurs conclusion définitive, mais arrangement qui permet aux parties en conflit pour la suprématie et l'existence une vie normale, une tolérance réciproque, un ordre de choses acceptable. Cela, la paix de Lysandre ne l'apporte pas plus que ne l'avait apporté la paix de Nicias, et que ne l'apporteront, comme le montre Sorel, les traités de Bâle, de Lunéville et d'Amiens. La paix de Lysandre ne l'apporte pas, et pour des raisons plus profondes et plus graves qu'à Bâle et à Amiens. Ces deux traités laissaient pendantes et envenimées deux questions capitales et solidaires, celle de l'équilibre européen, celle de la division des pouvoirs entre puissances continentales et puissance maritime, mais ces questions n'étaient pas insolubles, et elles furent résolues en effet, après quinze ans de guerre nouvelle, par les traités de Vienne, qu'on

a appréciés fort diversement, mais qui ont donné à l'Europe cent ans sinon de paix, tout au moins de stabilité relative, pendant lesquelles le génie européen a fait subir à la planète entière une transformation dont il n'y a d'exemple même lointain dans aucune époque. Il est même bien possible que ces cent ans apparaissent pour longtemps dans l'histoire comme un îlot aussi lumineux et un paradis aussi perdu que le siècle des Antonins : grande occasion de relire ou plutôt de refaire, en la plaçant en 1914, l'*Uchronie* de Renouvier.

La fermeture du temple de Janus était une fin parce qu'elle consacrait l'existence d'une réalité, l'empire romain. Les traités de 1815 étaient une fin parce qu'ils mettaient sur pied une réalité, — une Europe. Les traités de la banlieue parisienne (Versailles, Saint-Germain, Neuilly), ne sont pas une fin, parce qu'ils consacrent et précipitent l'effondrement de cette réalité ancienne qu'était l'Europe, et n'arrivent pas à en faire sortir la réalité nouvelle de la Société des nations. La paix de Lysandre n'était pas une fin, parce qu'après comme avant elle, il n'y avait pas de Grèce politique, parce qu'après comme avant elle, le mot Grèce restait une expression dont le contenu signifiait intérêts incompatibles, discordes nécessaires, cités ennemies, individualisme. Il fallut que la « société des cités » fût imposée du dehors, et à un prix plutôt élevé, par la Macédoine. Ce qui demeure de l'Europe au sens politique, au sens que l'on place dans le mot de puissances, ne consiste plus que dans les liens qui unissent les trois seules « puissances », subsistantes, l'Angleterre, la France, l'Italie. Le reste est tombé en débris après la grande explosion centrale. La mise en présence des deux puissances anglo-saxonnes et d'un moignon d'Europe ici, d'un

cadavre d'Europe là, aurait-elle pu fournir, peut-elle fournir encore un milieu pour ce type nouveau d'existence que serait la Société des nations ? Chaque puissance intéressée affirme aujourd'hui plus ou moins haut que tel n'est pas son avis.

De sorte que nous devons envisager comme notre destinée la plus probable pour longtemps encore la nécessité de vivre dans un monde de nationalités jalouses, d'égoïsmes méfiants, tendus, acharnés, de déclamations et de déclarations, de jalousies rentrées et de fureurs théâtrales, — et tous ces égoïsmes nationaux devenant souvent chez les individus des écoles d'abnégation et de pureté. La grande guerre laissera un monde européen pas très différent du monde grec que laissait la guerre du Péloponèse. L'homme intelligent et délicat qui aura pratiqué avant 1914 la vie cosmopolite mettra dans le mot d'Europe un accent de légende et de nostalgie, et redira la phrase de Talleyrand sur l'ancienne douceur de vivre.

Si l'Europe de demain présentait partout ce caractère, elle serait relativement simple ; mais l'expérience nous permet de prévoir qu'elle portera des forces individualistes et internationalistes aussi vives, aussi convaincues, aussi ardentes à se connaître une bonne conscience et à se chercher des ennemis que les forces nationalistes. Avant la guerre, dans l'ancienne Europe, il s'était produit un équilibre relatif entre ces trois forces, comme entre les puissances politiques, et chacune s'était à peu près creusé un lit où elle avait ses basses eaux et ses débordements, mais qui permettait de la classer paisiblement dans une géographie générale idéologique. Elles connaîtront maintenant de longs espaces de trouble et de vagabondage, des poussées de mouvement et de violence.

Le jeu des passions humaines recommencera comme au lendemain de la guerre du Péloponèse, et pas très différent. Durant tout le ɪvᵉ siècle, dans les cités grecques, nationalisme, individualisme, panhellénisme s'exaspèrent également en des formes aiguës, comme des vases communiquants où le niveau de l'un serait réglé par les niveaux des autres. Le xxᵉ siècle vivra probablement d'après ce type. Toute la vie morale se trouvera sinon transformée, du moins haussée à un ton et à des valeurs tragiques. Il se peut que (le contact avec la sagesse orientale aidant) nous allions vers un siècle d'invention morale succédant à un siècle d'invention matérielle, — sans que celle-ci en soit d'ailleurs nécessairement gênée.

Que se passera-t-il alors dans l'âme des individus ? Les idées toutes faites, les pentes faciles, naturelles, inconscientes de l'esprit deviendront sans doute insuffisantes et de peu d'usage pour résoudre les problèmes nouveaux. Nationalisme, internationalisme, individualisme se heurtent aujourd'hui dans des impasses, tourbillonnent dans des impossibilités, sont pris à des contradictions qui rendront nécessaires de vigoureuses décisions et de lucides examens de conscience. Tous trois auront à lutter contre les esprits de paresse, contre le poids d'automatisme et de matière qui les mène d'eux-mêmes à leurs formes mortes.

Il y a une forme morte du nationalisme, qu'il atteint lorsqu'il prétend se répandre sur des terrains qui ne lui appartiennent pas, où il apparaît dépaysé et ridicule ; lorsqu'il prétend suffire par l'intensité du sentiment patriotique à toutes les fonctions de l'esprit. C'est cette forme morte qu'il revêt lorsqu'il veut devenir une religion, intéresser l'au delà, le divin, à notre morcellement

et à nos partialités terrestres, étiqueter selon ses catégories propres un univers moral qui n'est pas le sien, transporter les incompatibilités et les haines nationales dans le monde de l'intelligence, arracher des pages à l'Évangile, interdire à un Français, sous peine d'exécrables injures, la philosophie de Kant et la musique de Wagner. Il est facile d'apercevoir tout un domaine où une ruée de nationalisme immodéré amènerait la déchéance de l'Européen moderne.

Il y a une forme morte de l'internationalisme, et il y arrive beaucoup plus vite et beaucoup plus fatalement que le nationalisme n'arrive à la sienne. C'est qu'il renferme beaucoup moins d'être et de vie. Le nationalisme a pour contenu une réalité d'une abondance, d'une richesse, d'une densité infinies, tout le passé vivant, toute la mémoire d'une grande nation, d'une longue tradition, d'un acquis positif et d'une passionnante histoire. S'il est fondé en second lieu sur la haine de l'étranger, il est fondé en premier lieu sur l'amour d'un pays vrai. L'internationalisme, au contraire, n'est fondé que lointainement sur l'amour d'une humanité réelle, positive, — il est établi d'abord et surtout sur l'indifférence à l'égard de son propre pays et sur la haine, sinon de ce propre pays, tout au moins de classes, d'hommes, d'idées qu'on identifie plus ou moins avec lui et qu'on veut atteindre même à travers lui. L'internationalisme a jusqu'ici, et pour cette raison, manqué de style. On y a trouvé toujours quelque chose de facile, de lâché, de mollasse. Cela ne signifie nullement qu'il en sera continuellement ainsi. Lui aussi peut acquérir un style. L'Église, au moyen-âge, était une puissance internationale dont le style n'a probablement été égalé par aucune puissance nationale. Cela tenait en partie à ce

qu'elle se solidarisait avec l'intelligence, à ce que le clergé s'incorporait automatiquement presque toutes les têtes pensantes de tous les pays. Il n'est pas interdit d'envisager la possibilité d'un internationalisme ainsi lié étroitement à l'intelligence, mais on ne saurait même en apercevoir aujourd'hui les amorces. Il est curieux de constater que les Juifs eux-mêmes sont conduits (sans compter le nationalisme sioniste) à faire (même et surtout en Russie) du nationalisme dans tous les pays où ils ont influence ou pouvoir.

Il y a évidemment une forme morte, et même bien des formes mortes, de l'individualisme ; ce sont celles où il correspond à un manque de contrôle, toujours, par conséquent, de style. L'individualisme grec a trouvé son style dans les grandes écoles philosophiques. Le style individualiste le plus haut, pareil dans l'ordre de la vie à celui de Thucydide et des vieux Attiques dans l'ordre de la parole et de l'écriture, fut celui des Stoïciens. La fortune de l'individualisme, des individualismes de demain, est suspendue à la qualité du τόνος qui les fera tendus et forts, qui les raidira contre leur pente facile et leur automatisme naturel.

L'Europe politique s'effondre, laissant sur ses ruines des nations isolées et hostiles. L'intelligence peut en tirer deux conclusions opposées. Ou bien, croyant ne plus trouver son atmosphère et son lieu naturel, elle prendra acte de cet effondrement, elle se réduira à la mesure de ces nations isolées et hostiles, de celle de ces nations à laquelle elle appartient originairement, elle se refusera à penser du point de vue d'un fantôme qui n'existe pas et qui ne peut qu'affoler le vivant substantiel et vrai. Ou bien elle ne verra dans cet effondrement qu'une occasion de restituer plus hardiment, plus auda-

cieusement, dans un ciel plus pur, un véritable esprit européen.

Je songe plus longtemps, peut-être, éperdûment
A l'autre, au sein brûlé d'une antique Amazone.

Mais plus probablement, dans deux domaines différents et hostiles, elle tentera les deux entreprises. C'est par là que passera le plan d'une division des esprits qui élèvera aux proportions d'un grand drame humain un vieux drame français, l'affaire Dreyfus.

Le nationalisme français est à l'heure présente le seul qui offre une véritable organisation intellectuelle, une doctrine. Sans doute l'exemple de la France agira-t-il (en partie contre la France) comme un aiguillon, et une grande poussée de pensée nationaliste germe-t-elle aujourd'hui obscurément sous toute terre d'Europe. Naturellement et par définition, ces nationalismes se heurteront, et même si nous devions entrer dans de longues années de paix matérielle, il faudrait prévoir une suite de conflits spirituels entre les génies des peuples d'Europe, les anciens et les nouveaux. Ces courants nationalistes n'iront pas sans des courants internationalistes et des courants individualistes (dans la mesure où l'individualisme prend la forme grégaire d'un courant). Toutes ces formes de vie spirituelle tendront à s'exaspérer, à s'opposer par le contraste. Et aussi, ne l'oublions pas, à se féconder. L'une naît de l'autre. Il y a dans ce monde de l'esprit une véritable génération des contraires comme celle du *Phédon*.

L'essentiel est que chacune de ces trois tendances se réalise dans un style mâle, puissant et dur, nourri de réalités, d'énergie, de beauté, non en ces formes faciles qu'elles prennent d'elles-mêmes dans la vie spontanée. Il

y faut donc la présence du génie. Il y faut des hommes.

Le passé et le présent nous font toucher la loi du style nationaliste. Un Fichte en Allemagne, un Barrès et un Maurras en France, attestent qu'un nationalisme parvient à la plénitude de son style mâle sous deux conditions. Il faut d'abord qu'il s'adresse à une nation blessée ou menacée, pour la défense de laquelle tout sera justifié d'avance : n'est-ce pas la prospérité de l'Angleterre qui a donné à son nationalisme cette platitude béate étalée chez Macaulay ? Il faut ensuite qu'il naisse d'une nature violemment individualiste, qui aura enfanté ce nationalisme dans l'atmosphère d'un drame intérieur et dans l'acte d'une tension. Ce n'est pas un hasard si le nationalisme vivant de Barrès sort du culte du Moi, comme le nationalisme vivant de Fichte sortait de la philosophie du Moi.

M. Maurras a appelé l'Église catholique la seule Internationale qui tienne. Il y a là un élément de vérité. Tout au moins est-elle une Internationale qui a tenu pendant une longue période, jusqu'au XVIe siècle, jusqu'aux Églises nationales et aux nationalismes religieux. Elle est la dépositaire d'un style international archaïque, qu'elle n'a point mis en valeur pendant la guerre. D'une manière générale, tout style international de poids et de durée n'a pas revêtu jusqu'ici d'autre forme que religieuse. L'Internationale socialiste et ouvrière est et sera probablement une grande force. Mais son style humain paraît d'une grande pauvreté. Le titre du livre de Marx : *Philosophie de la Misère*, est plus vrai qu'il ne pense. Israël arrivera-t-il à tirer de son âme religieuse héréditaire un style pour l'internationalisme, et saura-t-il, comme l'a rêvé Darmesteter, lui infuser son prophétisme ?

Quant à l'individualisme, l'étrange génie de Nietzsche en a formulé, après la guerre franco-allemande, un style qui reste encore singulièrement vivant, attirant et tragique au sortir de la guerre de 1914. Cette Engadine, cette lumière sèche, cette aire solitaire de Zarathoustra nous demeurent aujourd'hui d'incomparables toniques. Il parle après les guerres et le cataclysme, dans leur poussière et leur clarté. Je crois que sa postérité va commencer.

Ce Thucydide qui était un des héros ordinaires du philologue de Bâle, voilà que ces pages l'ont quitté. Mais elles n'ont pas quitté les images, les anticipations, les présences de la Grèce. Ces courants d'idées qui vont circuler dans les lendemains de notre guerre, nous y reconnaissons ceux qui ont circulé, après Thucydide, dans les lendemains de la guerre qu'il a racontée. Les noms de Platon et d'Antisthène, d'Isocrate et de Démosthène, d'Aristote et de Pyrrhon, de Zénon et d'Épicure, nous permettraient de formuler dans la Grèce du IVe et du IIIe siècle, microscome de l'Europe du XXe, un κτῆμα ἐς ἀεί des rapports intellectuels, comme Thucydide nous a permis de reconnaître un κτῆμα ἀς ἀεί des rapports politiques. Les années qui viennent nous donneront des figures pour composer se tableau et pour animer par des vivants d'aujourd'hui ce paysage abstrait.

FIN



NOTES DE 1922

1. C'est là une nécessité historique. Mais les nécessités historiques appartiennent au même ordre que les nécessités psychologiques et morales. La liberté humaine s'essaye contre elles, recule leur domaine et finit parfois par les vaincre. A l'heure actuelle (1922), et au lendemain de la grande guerre, il semble que la thalassocratie britannique recule devant la terrible logique intérieure qui l'oblige à s'étendre jusqu'à la distension et à l'éclatement ; on dirait qu'elle se cherche une ossature morale qui lui permette de retourner le mot d'Alcibiade et de dire : « Nous devons être libres de modérer à notre gré notre volonté de commander, de limiter notre plan d'extension. » La conférence de Washington peut marquer une date importante dans l'histoire du monde ; la limitation des armements peut être suivie d'une sorte de doctrine de Monroë planétaire, c'est-à-dire de l'interdiction faite à toute puissance grande ou petite d'étendre désormais son domaine terrestre. L'Angleterre n'en souffrirait guère, étant le *beatus possidens*. La France encore moins, étant pourvue d'un morceau de planète qui suffit largement à sa population stationnaire, et ce pacte international lui fournirait la meilleure garantie contre la revanche allemande. Le Japon ou l'Italie le considéreraient peut-être comme injuste, et n'y souscriraient pas sans peine. Les États-Unis y verraient surtout le bénéfice de la porte ouverte en Chine. Mais, d'une façon générale, on ne peut, semble-t-il, concevoir l'abolition des guerres que sur ce principe, sur une immobilisation définitive de la planète dans sa distribution politique actuelle. Cela s'imagine difficilement. La paix du continent américain lui-même est-elle immuable ? N'est-elle pas un accident heureux dû aux larges ressources de la colonisation intérieure ? Et cependant, quel que soit le poids inévitable des *deteriora* qu'implique le mot d'Alcibiade, voyons toujours les *meliora*, et imaginons les propos qu'après son discours eût pu lui tenir Socrate. Retenons aussi, comme un élément utile, que l'intérêt politique et mercantile des deux États anglo-saxons coïncide avec cette clôture humanitaire du Livre d'or, et double allègrement leur conscience chrétienne.

2. Inévitable est excessif. Il n'y a d'inévitable que les nécessités physiques. L'historien doit se mettre en garde contre un automatisme de l'intelligence qui lui fait croire que ce qui est arrivé ne pouvait pas ne pas arriver. Et ici l'idée fausse se double d'une idée dangereuse. Croire que la guerre d'hier était inévitable, c'est être amené à penser que celles

de demain le seront aussi, le sont dès aujourd'hui. Maintenant que nous commençons à connaître en détail l'histoire de la dernière semaine de paix en 1914, à entrer dans la conscience des personnages qui furent alors les maîtres de l'heure, nous nous rendons compte de ce qu'aurait pu produire, chez l'un seulement d'une demi-douzaine d'entre eux, la conscience claire du péril et la volonté lucide de l'éviter.

3. Il y aurait lieu peut-être ici à des atténuations. En écrivant ces lignes, je pensais que le dessein de la guerre avait été formé par l'empereur Guillaume et l'archiduc François-Ferdinand. Cette hypothèse, communément acceptée en France pendant la guerre, reste problématique. Dans cette semaine tragique, tous les souverains (Autriche, Allemagne, Russie, Angleterre) nous apparaissent comme des faibles d'esprit, comme des apprentis sorciers, débordés par les événements.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 JUIN 1922
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (FRANCE).

DF
.229
.T6
T5